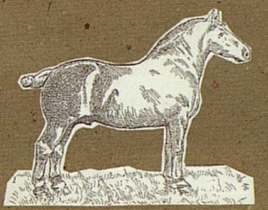
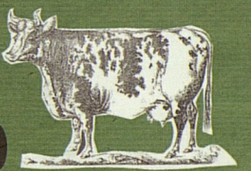
REVOLUTION AU CHAMP



l'agriculture ornaise de 1800 à 1940



Archives départementales de l'Orne, Alençon 1998

Archives départementales

Révolution au champ

l'agriculture ornaise de 1800 à 1940

catalogue de l'exposition présentée à la Halle aux Blés d'Alençon
du 15 septembre au 13 octobre 1998

Conseil général de l'Orne
1998

Remerciements

Commissaires de l'exposition : Gérard Bourdin, Jean-Pascal Foucher, Jean-Claude Martin

Recherches et rédaction : Jean-Claude Martin, avec la collaboration de Joëlle Bodenès, Gérard Bourdin, Servanne Desmoulins-Hémery, Thérèse Gaillard, Étienne Poulain, Olivier Ravinet

Graphisme, mise en espace : Tilman Eichhorn

Communication : Direction de la communication

Photographies : André Morin

Graphiques : Atelier de reprographie du Département

Cartes : Service de l'aménagement rural, Direction des services de l'aménagement

Montage : Luc Frouard, Michel Pignot, Gérard Boutelotte, Emmanuel Chêne, avec l'aide de la Direction des services intérieur et technique

Dactylographie : Marie-Thérèse Buszko, Isabelle Hubert

Secrétariat : Martine Cosme, Chantal Roux

Les Archives départementales remercient les personnes et institutions qui ont bien voulu participer, par leurs prêts ou la communication de leurs archives, à la réalisation de cette exposition : Mme Aveline, M. Bezard, M. et Mme Lancre, M. et Mme Dominique Lefebvre, M. Yves Le Noach, M. Henri Lévêque, M. André Morin, M. Emmanuel Poisson, M. Bernard Poupard, M. Étienne Poulain, M. le Maire d'Alençon et Mme Aude Pessey-Lux, conservateur du Musée des Beaux-Arts et de la Dentelle ainsi que M. Alain Champion, archiviste municipal, M. le Maire de la Ferté-Macé, M. le Maire de Sées, M. Louis Godin, Président de l'association du Musée des Arts et Traditions Populaires du Perche et Mme Évelyne Wander, directrice du Musée, M . Régis Chevalier, Président de la Chambre d'agriculture de l'Orne et M. Denis, documentaliste à la Chambre, Mme Michelle Cosnier, Présidente de l'association du Musée du fer et du fil de Dompierre, M. Maurice Leprince, Président de l'association du Musée de la Blanchardière à Flers.

Merci également à Mmes Marie-Agnès Levaux, Évelyne Morin, Véronique Chartier, Catherine Chedeville, Yolande d'Olier, Marie-Anne Radigue, Laurence Chesneau-Dupin, Françoise Mulot, Delphine Barrière, et à MM. Jean-Pierre Brouard, Michel Rago, Guy Kaps de l'Imprimerie Alençonnaise.

Sommaire

Préface 5

Introduction 6

Première partie – **De l'inertie au progrès : un siècle d'efforts** 7
Les conditions de départ 8
L'ouverture des campagnes 13
Les notables et l'agromanie 17
Vers une agriculture moderne 21

Deuxième partie – **La naissance d'une réputation : évolution des techniques et des productions** . 27
Préambule : les grandes tendances 28
Le recul des céréales 34
La victoire de l'herbe 38
L'élevage 40
Cultures industrielles et cultures nouvelles 52
La pomme 54

Troisième partie – **Apogée et crise de la société paysanne** 57
Les paysans au cœur de la société 58
La crise des années 30 65

Bibliographie 71

Préface

L'agriculture, principale activité humaine et économique de l'Orne, est indissociable de l'image du Département. On serait tenté, en ces temps de quête de racines, de considérer que l'économie de l'agriculture ornaise, par delà les progrès techniques, a toujours reposé sur un même équilibre entre ses productions les plus réputées : les bovins, le fromage, les chevaux, la pomme, dans une moindre mesure les céréales. Il n'en est rien. L'agriculture ornaise, telle que nous la connaissons aujourd'hui, est le résultat de profonds changements intervenus depuis deux siècles.

Si la révolution agricole des Trente Glorieuses est connue de tous, avec la mécanisation systématique et le développement considérable des productions, l'histoire de l'agriculture ornaise au cours de la première moitié du siècle et, à plus forte raison, au cours du XIXe siècle, est pratiquement inconnue du grand public. Or, les grandes tendances de l'agriculture actuelle se sont dégagées pendant cette période.

A l'heure où l'agriculture est devenue un débat de société, cette exposition permet à chacun de constater le chemin parcouru depuis deux siècles, d'évaluer le lent passage de l'agriculture vivrière et autarcique à une activité marchande, ou encore le développement de la mécanisation, de prendre conscience de la profonde mutation de l'utilisation du sol par le couchage en herbe de dizaines de milliers d'hectares auparavant labourés, au profit d'une spécialisation bovine et équine qui est maintenant le fer de lance de l'agriculture ornaise. C'est également au cours de cette période que s'effectue la lente conquête, par le monde paysan, de la place qui lui revient dans la société ornaise, alors que les campagnes connaissent un exode d'une ampleur considérable.

L'exposition « Révolution au champ » contribue à éclairer l'histoire d'une aventure humaine passionnante, au cœur de l'identité ornaise. Elle offre ainsi l'occasion à chacun d'apprendre à mieux connaître, dans la profondeur du temps, le rapport des Ornais à la terre.

Gérard BUREL
Président du Conseil Général de l'Orne

Introduction

En présentant une exposition consacrée à l'histoire de l'agriculture ornaise de la Révolution française à la veille de la Seconde Guerre mondiale, les Archives départementales entendaient avant tout combler une lacune de taille. Bien que principale activité humaine et économique du département, l'agriculture n'a à ce jour fait l'objet d'aucune étude historique d'ensemble. Seuls quelques articles, fort utiles, ont été consacrés à des thèmes particuliers ou à une région naturelle.

Le choix des années 1800 comme date de départ de cette contribution a été conditionné à la fois par des considérations historiques, le retour à la stabilité après les années troublées de la Révolution, et par des considérations archivistiques, l'apparition de sources statistiques. Il nous a paru opportun d'arrêter cette étude à la date de 1940, considérant d'une part que la période suivante est encore très présente dans le souvenir de beaucoup, d'autre part que la Seconde Guerre mondiale constitue une parenthèse dans l'histoire de l'agriculture.

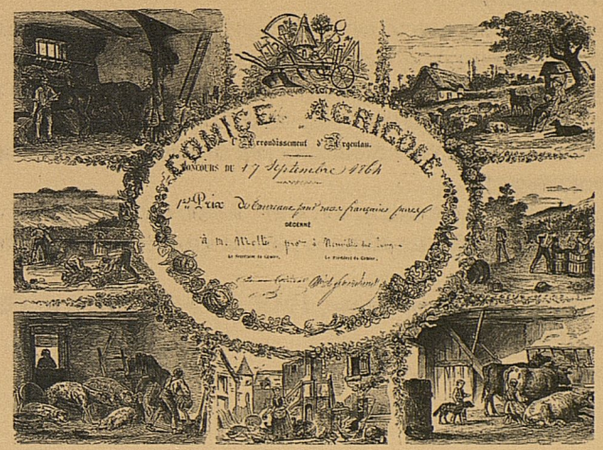
Il ne nous était pas possible, étant donné l'ampleur du sujet, d'en réaliser une étude détaillée et fouillée. Il nous a semblé toutefois utile de présenter au public sinon une synthèse des connaissances, du moins une évocation des grandes tendances, avec le souci de donner au propos une large ouverture, de replacer l'agriculture dans son contexte naturel, social, économique, en traitant des productions, du travail, mais aussi de la place du monde paysan dans la société ornaise.

A travers cette exposition, les Archives départementales assurent ainsi leur mission fondamentale de communication au public des sources de son histoire, en mettant en valeur la richesse du patrimoine écrit du département, à l'exemple du tableau des instruments aratoires de l'école de L'Aigle, des cadastres par masse de culture ou encore des affiches de comices agricoles.

Nous livrons aussi aux chercheurs un matériau pour l'histoire de l'agriculture ornaise, dont de larges pans sont encore à écrire. Il reste à espérer que la mise en évidence de la richesse de cette histoire, au travers de cette exposition, encouragera les recherches sur le sujet.

Jean-Pascal FOUCHER
Directeur des Archives départementales

1.
DE L'INERTIE AU PROGRÈS : UN SIÈCLE D'EFFORTS



Les conditions naturelles

Les natures de sol du département de l'Orne sont très variées.

Dans la région occidentale, formée par les terrains primitifs du massif armoricain, on rencontre des graviers et des schistes précambriens, des grès et des schistes siluriens, et aussi des formations superficielles, limons, alluvions, dépôts argileux :

– le granite, qui comporte essentiellement l'imperméabilité du sous-sol, convient sur les coteaux à la culture des céréales et dans les vallées à l'établissement d'herbages ;

– les schistes précambriens présentent un sous-sol peu perméable, avec un sol argileux très compact qui ne convient guère qu'à des herbages ;

– les grès armoricains ont un sol sableux et ils sont généralement couverts de forêts ou de landes ;

– les schistes siluriens, peu différents des précédents, ne donnent que des cultures médiocres.

Dans l'ensemble, tous les terrains sont peu fertiles.

Dans la région orientale, composée de terrains jurassiques ou crétacés de l'époque secondaire, on trouve les couches calcaires et les dépôts marneux cénomaniens de la campagne de Caen-Alençon et du Perche. Le sous-sol est fréquemment recouvert par des alluvions et par des limons plus ou moins épais :

– les terres de la plaine, formées par la décomposition des calcaires et par des limons, sont essentiellement favorables à la culture ;

– les sols du Perche, le plus souvent caractérisés par la présence de calcaire, sont en général d'une bonne fertilité, sauf pour ceux où sable et argile dominent. La culture et les prairies y réussissent.

– le Pays d'Ouche est formé par l'argile à silex, remaniée avec quelques îlots de limon des plateaux. Le sol est peu fertile. Prairies et labours se partagent la superficie agricole ;

– les marnes, calcaires, limons et alluvions modernes ont donné au Pays d'Auge un sol fertile favorable aux herbages plantés de pommiers ;

– le Merlerault (14 601 ha) constitue un micro territoire fondé sur du calcaire et des alluvions qui ont donné des sols fertiles portant des herbages réputés pour la qualité de leur herbe.

(D'après M. Desmars, *L'Orne, étude économique*, 1919, p. 89-94 et H. Lasselain, *Monographie agricole du département de l'Orne*, 1945, p. 9-10).

1.
Carte géologique du département de l'Orne (H. Lasselain, *Monographie agricole du département de l'Orne*, 1945, p. 10 hors texte).

2.
Carte des régions agricoles du département de l'Orne (H. Lasselain, *Monographie agricole du département de l'Orne*, 1945, p. 8 hors texte).

3.
Les terroirs ornais vus par Odolant-Desnos (M. Odolant-Desnos, *Orne*, collection « La France par départements », 1834, p. 85).

Petit-fils du célèbre historien d'Alençon, Joseph Odolant-Desnos, né à Alençon en 1797, est l'auteur de cette description géographique, statistique et topographique de l'Orne. Membre de l'expédition d'Afrique en 1830, il écrivit également plusieurs études sur la colonisation de l'Algérie, la minéralogie, l'industrie, la fabrication du cidre.

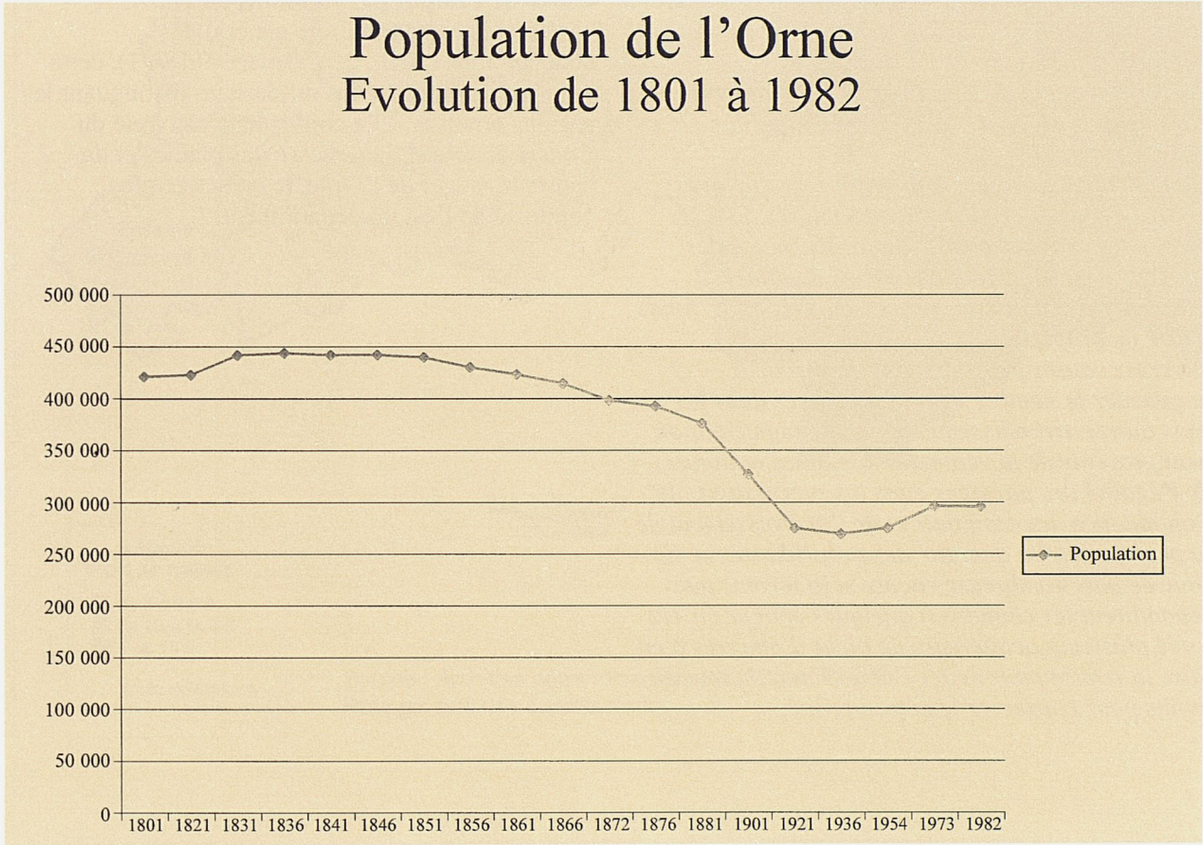
4.
L'incidence des conditions climatiques sur les récoltes : rapport du sous-préfet de Domfront sur la situation de son arrondissement au cours du troisième trimestre de 1812 (Arch. dép. Orne, M 1799).

Les hommes

5.
Mémoire statistique du département de l'Orne, 1801 (Arch. dép. Orne, 252 J 383).

Etabli sur ordre du gouvernement et fréquemment attribué au préfet Lamagdelaine, ce Mémoire statistique est en réalité l'œuvre de son secrétaire particulier Louis Dubois. Se fondant sur une comparaison de la situation en 1789 et en l'an IX, il constitue une source irremplaçable pour connaître l'évolution du département au cours de la décennie révolutionnaire et dresser un état de la situation de l'Orne au début du XIXe siècle sous des aspects très divers : géographie, histoire, population, mentalités, économie, etc.
Plusieurs exemplaires du Mémoire statistique sont encore conservés, dont un dans les collections des Archives de l'Orne (M 1788) et celui exposé appartenant à la Société Historique et Archéologique de l'Orne. De nombreux extraits ont par ailleurs été publiés dans l'Annuaire de l'Orne au XIXe siècle.

9



6.
La population du département de l'Orne au 1er janvier 1807 et son évolution depuis 1789 (*Mémoire statistique du département de l'Orne*, an IX, folios 181-182 publiés dans l'*Annuaire de l'Orne*, 1808, p. 105-107).

7.
Division de la population par classes d'individus (*Mémoire statistique du département de l'Orne*, an IX, Arch. dép. Orne, M 1788).

Entre 1789 et l'an IX, le nombre des propriétaires au sein de la population ornaise a légèrement augmenté de même que celui des ouvriers, des employés des administrations, des journaliers. Chez les domestiques, le nombre des hommes a diminué à l'inverse de celui des femmes. Globalement la répartition socio-professionnelle a peu évolué. La très grande majorité des Ornais a une activité en rapport avec la terre au début du XIXe siècle.

8.
Les paysans de l'Orne vus par l'administration préfectorale (*Mémoire statistique du département de l'Orne*, an IX, folios 124-129 publiés dans l'*Annuaire de l'Orne*, 1809, p. 79-86).

Ce texte intitulé « Diététique, costume et mœurs des paysans » dresse un tableau contrasté des paysans ornais. Il oppose ceux de la partie orientale, qu'il évoque en quelques lignes élogieuses, et ceux de la partie occidentale qu'il décrit avec une hargne et un mépris tout à fait étonnants.

9.
L'évolution de la population du département de l'Orne de 1800 à 1982.

La propriété et la richesse

10.
Atlas comprenant les plans du comté de Montgommery et ceux des seigneuries et des communes qui relevaient de ce comté, s. d. [2e moitié du XVIIIe siècle] (Arch. dép. Orne, série A, fonds Montgommery).

L'atlas du comté de Montgommery s'avère un document exceptionnel par sa qualité iconographique. Destiné à mieux connaître la consistance des domaines du comté dans un souci de meilleur rendement de l'impôt seigneurial, il fournit une remarquable représentation du parcellaire de la seconde moitié du XVIIIe siècle qui reste pertinente pendant une bonne partie du XIXe siècle. Il permet également de connaître les différents types d'utilisation du sol, notamment la mise en herbe précoce du Pays d'Auge.
Les secteurs de l'actuel territoire ornais couverts par ce plan sont les régions de Camembert - Les Champeaux et du Mêle-sur-Sarthe.

11.
Evolution du nombre des propriétaires entre 1789 et 1801.

« Le nombre des chefs de famille, propriétaires de biens fonds était de 41 818 en 1789. Il se trouve en l'an 9 de 43 381 : c'est une augmentation de 1 563. Les 41 818 individus de cette classe en 1789, sont à sa population totale comme 1 est à 9 500 ; et les 43 381 de l'an 9 sont aussi à sa population comme 1 est à 9 707. Cette progression n'est pas la même dans les différents arrondissements, ainsi que le prouve le tableau suivant :

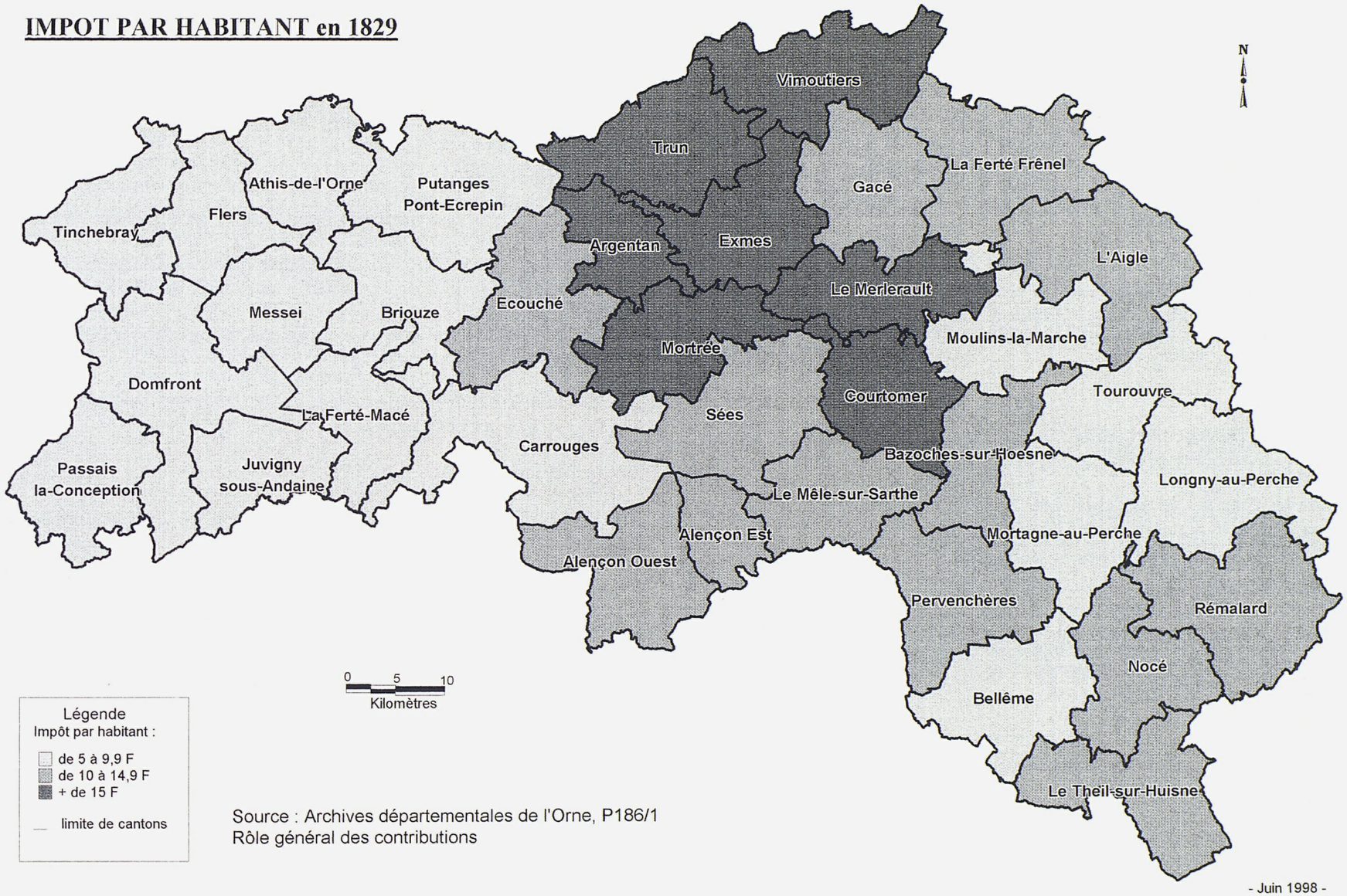
Arrondissements	Propriétaires de biens fonds		Différence pour 1801	
	En 1789	1801	En plus	En moins
Alençon	8 330	8 240	–	90
Argentan	11 701	12 614	913	–
Domfront	10 952	11 022	70	–
Mortagne	10 835	11 505	670	–
	41 818	43 381	1 563	–

Ainsi c'est dans les arrondissements d'Argentan et de Mortagne que, toutes choses égales, le nombre de propriétaires de biens fonds s'est le plus accru. L'augmentation est insensible dans l'arrondissement de Domfront. Il y a diminution dans celui d'Alençon : mais cette diminution est peu considérable.
On pourrait l'attribuer à la rentrée de quelques prêtres déportés et de quelques émigrés dont les propriétés vendues pendant leur absence à des citoyens déjà propriétaires ont dû diminuer le nombre des individus possesseurs de biens fonds à titre de propriété.
Diverses causes peuvent avoir contribué à augmenter le nombre des propriétaires dans les trois autres arrondissements : cette augmentation peut provenir de la vente des domaines nationaux, de l'égalité des partages dans les successions, de l'abondance des assignats et de l'accroissement de la population. La quantité des propriétaires se fût trouvée plus nombreuse encore si la terreur que répandirent les chouans à quelques époques n'eût forcé plusieurs acquéreurs de biens d'émigrés à en faire la remise pour éviter l'assassinat, ou tout au moins pour conserver leur tranquilité ».

12.
Carte de l'impôt par habitant en 1829.

Dressée à partir du rôle général des contributions (Arch. dép. Orne, 3 P 186/1), cette carte met en lumière les différences distinguant les régions ornaises. Elle confirme la pauvreté du Bocage à l'ouest, la richesse des plaines et du centre herbager de l'Orne, le caractère plus contrasté de l'est du département.

IMPOT PAR HABITANT en 1829



Source : Archives départementales de l'Orne, P186/1
Rôle général des contributions

- Juin 1998 -
Réalisation DSA, SARE

Le cadre de vie

13.
Paysannes des environs d'Argentan (reproduction d'une lithographie extraite de La Sicotière, *La Normandie illustrée*, 1854).

La richesse du costume témoigne de l'appartenance de ces femmes à une catégorie de paysans aisés, caractéristique des plaines centrales du département. Elle n'a rien à voir avec les tenues des paysans du Bocage décrites par le *Mémoire statistique* de Lamagdelaine.

14.
Habits et mobilier des paysans ornais au début du XIXe siècle (*Mémoire statistique du département de l'Orne*, an IX, folio 186 publié dans l'*Annuaire de l'Orne*, 1809, p. 82-83).

15.
Une ferme et sa basse-cour, 1863, par Camille Flers (1802-1868) (Musée des Beaux-Arts et de la Dentelle d'Alençon).

Outre les volailles, le tableau évoque la ferme traditionnelle de la première moitié du XIXe siècle avec la grange recouverte de chaume, les fagots, les tonneaux.

16.
Description d'une ferme par un auteur du XIXe siècle (Jules Lecœur, *Esquisses du Bocage normand*, t. I, 1883, p. 102-107).

17.
La taille des exploitations agricoles au milieu du XIXe siècle (tableau extrait de l'*Enquête agricole de 1866*, p. 306).

L'Orne est avant tout un département de petites, voire micro exploitations agricoles (66 % ont moins de 10 ha). Toutefois 5 % dépassent les 100 ha. Une telle situation résulte en bonne partie de la division de la propriété qui s'est opérée depuis la Révolution française et la libération du marché foncier.

18.
Une ferme du Bocage, par Louise de Guimard, peintre connue au XIXe siècle, née à Argentan en 1827 (Musée de La Ferté-Macé).

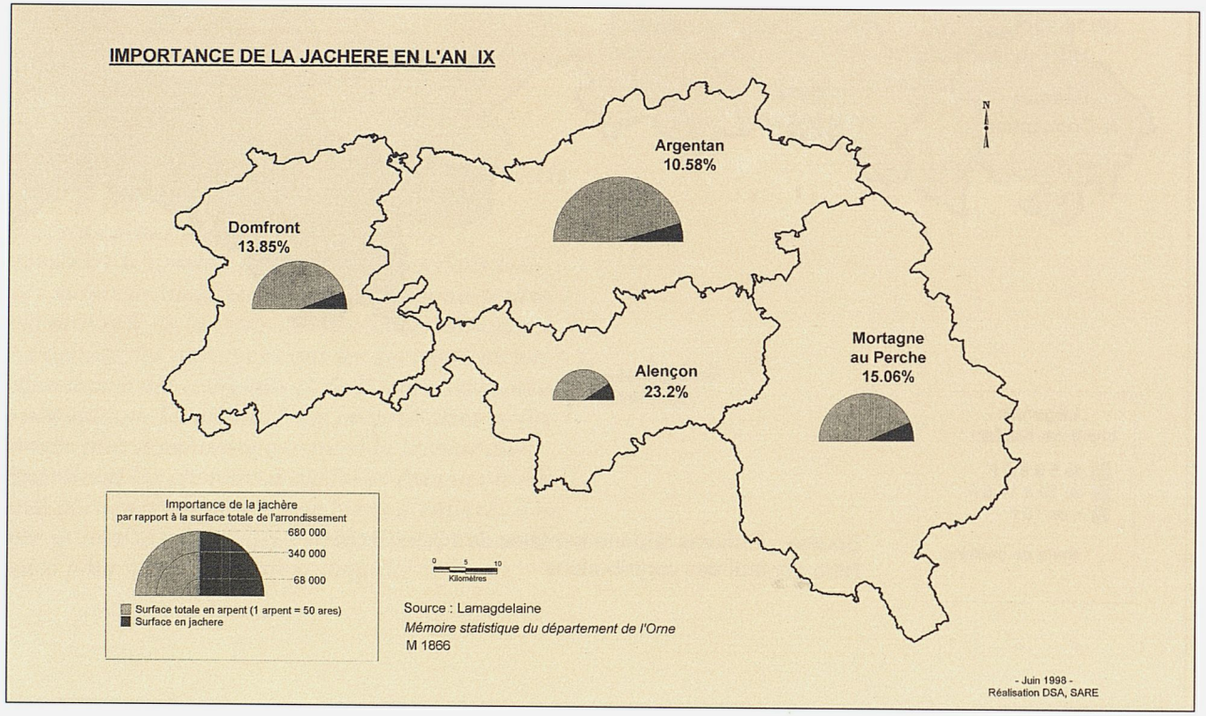
Le chaume, qui attire la vermine et présente des risques d'incendie, recouvre la plupart des fermes du Bocage.

19.
L'assolement et le recours à la jachère au début du XIXe siècle (*Mémoire statistique du département de l'Orne*, an IX, folios 242 et 258 publiés dans l'*Annuaire de l'Orne*, 1808, p. 145-146, et 1811, p. 117).

20.
Résistance au progrès et persistance de la routine : rapport présenté par M. Travers sur l'état de l'agriculture de l'arrondissement de Domfront lors de la réunion organisée par l'Association normande les 14 et 15 juin 1838 à Flers (*Annuaire des cinq départements de l'ancienne Normandie*, 1839, 5e année, p. 66-68).

21.
Carte de l'importance de la jachère en l'an IX (1801).

Dressée à partir du *Mémoire statistique du département de l'Orne*, la carte illustre la persistance de la jachère sur l'ensemble du territoire ornais malgré une légère diminution en surface.



Le réseau routier

22.
Carte du réseau routier ornais au milieu du XIXe siècle (Arch. dép. Orne, série O).

Cette carte constitue la première véritable carte routière du département de l'Orne. Elle reflète la structuration progressive du réseau ornais autour des routes royales achevées dans les années 1830 et des routes départementales terminées dans les années 1840. En complément de ce maillage primitif très large, commence dans les années 1830 la construction des chemins de grande communication et d'intérêt commun destinés à relier toutes les villes et les principaux bourgs du département et par là-même à rendre les plus grands services à l'agriculture pour le transport des productions.

23.
Un charroi dans le premier tiers du XIXe siècle (lithographie extraite de La Sicotière, *La Normandie illustrée*, 1854).

Le mauvais état du réseau de voies de communication constitue un handicap considérable pour le transport des produits agricoles pendant la première moitié du XIXe siècle. Jusque dans les années 1830, hormis sur les quelques routes royales, les charrois se pratiquent sur de mauvais chemins, encore plus difficilement praticables en hiver.

Les chemins de fer

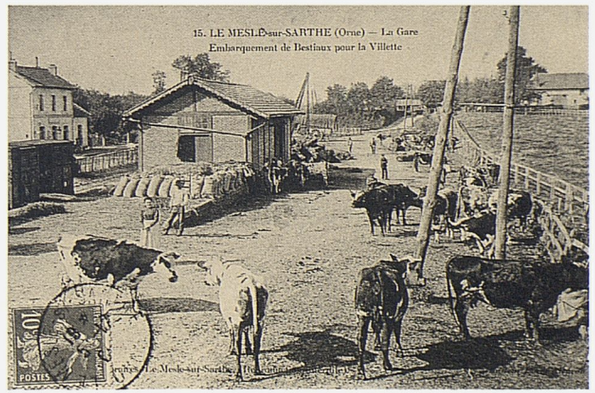
Le département de l'Orne est relié tardivement au réseau ferré de l'Ouest. La ligne Paris - Rennes décidée en 1846 ne fait qu'effleurer l'est du Perche à partir de 1853. Le chemin de fer devient une réalité départementale avec l'ouverture des lignes Caen - Tours (1856-1859) et Paris - Granville (1866-1867). Le réseau secondaire est l'œuvre de la Troisième République avec la réalisation des liaisons Caen - Laval (1874), Bellême - Mortagne - L'Aigle (1881), etc. A ce réseau secondaire s'ajoutent à partir de 1906 des lignes à voies étroites (Mortagne - La Loupe, Carrouges - Trun) qui viennent achever en 1914 le réseau ferré ornais.

Le chemin de fer apporte à l'agriculture ornaise un moyen efficace pour commercialiser ses produits localement mais aussi à l'échelle nationale. Céréales et bestiaux peuvent rejoindre les centres de consommation en seulement quelques heures, au pire un ou deux jours. Par son maillage serré, le réseau ferroviaire est véritablement un des facteurs les plus efficaces de l'ouverture des campagnes en facilitant la circulation des productions et aussi des producteurs.

24.
Carte du réseau ferré ornais en 1914 (extrait de M. Desmars, *L'Orne, étude économique*, 1919, p. 12 hors texte).

Le réseau ferré du département est en 1914 à son apogée avec un nombre maximum de lignes en service. Aucune commune ne se trouve alors à plus de 15 kilomètres d'une gare.

25



25.
Gare du Mêle-sur-Sarthe : l'embarquement des bestiaux au début des années 1900 (carte postale, collection G. Bourdin).

Jusqu'au développement du transport automobile dans les années 1950, le chemin de fer représente le moyen le plus rapide pour conduire les bestiaux vers les abattoirs des villes. De la gare du Mêle-sur-Sarthe, située sur la ligne Alençon - Mortagne - Condé-sur-Huisne, partent les bovins élevés sur les prairies de la haute vallée de la Sarthe.

Les foires et marchés

26.
Carte des foires et marchés du département en 1850.

Établie à partir de l'*Annuaire de l'Orne* pour 1850, la carte met en exergue la relative concentration de lieux de foires et de marchés dans de nombreuses communes du Bocage, c'est-à-dire dans la partie du département où la persistance d'un médiocre réseau routier nuit au développement de flux commerciaux vers les régions voisines.

27.
Carte des foires et marchés du département en 1913.

A la veille de la Guerre de 1914-1918, les lieux de foire se sont multipliés dans le Bocage, même s'il s'agit de foires annuelles. Le seul argument du mauvais état du réseau routier ne peut plus être invoqué, des raisons commerciales et aussi le maintien d'une convivialité autour de la foire contribuent au maintien et même au développement de ces lieux d'échanges.
Le nombre des lieux de marché connaît lui aussi une légère augmentation répartie sur tout le département.

28.
Le marché d'Argentan au milieu du XIXe siècle (lithographie extraite de La Sicotière, *La Normandie illustrée*, 1854).

29.
Le marché à Alençon, place Lamagdelaine, en 1865 (collection S.H.A.O.).

Cette photographie, qui représente différents étalages (dont un vendeur de balais de bouleau avec sa charrette), peut être datée précisément grâce à l'indication figurant sur la Maison d'Ozé, au fond de la place : « 1865 Exposition artistique ».

30.
Le marché de Flers, vers 1880 (photographie, Arch. dép. Orne).

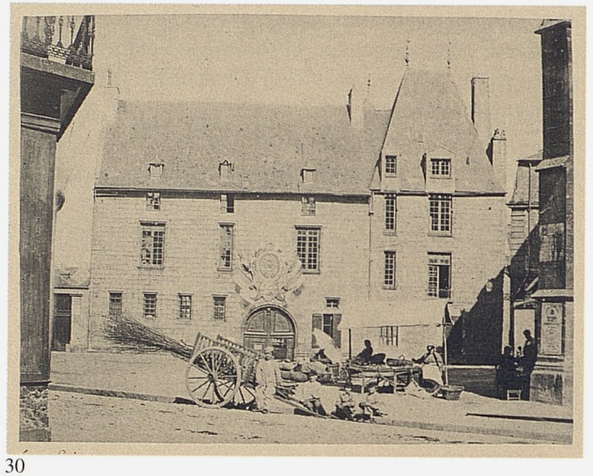
Bien que de médiocre qualité, la photographie fournit des indications sur le costume des Flériennes de l'époque.

31.
La foire Saint-Jean à Saint-Siméon au début du XXe siècle (carte postale, collection G. Bourdin).

Située à l'ouest du département, en limite de la Mayenne, Saint-Siméon accueille pour la foire de la Saint-Jean une foule nombreuse venue de tout le Passais et du nord de la Mayenne. C'est l'occasion pour les paysans de se procurer des outils agricoles.

28

29



30

Les halles à grains

Le développement de l'agriculture au XIXe siècle a marqué non seulement les campagnes mais aussi l'architecture des villes. Les halles aux grains témoignent au cœur des villes du poids économique de l'agriculture dans l'Orne.

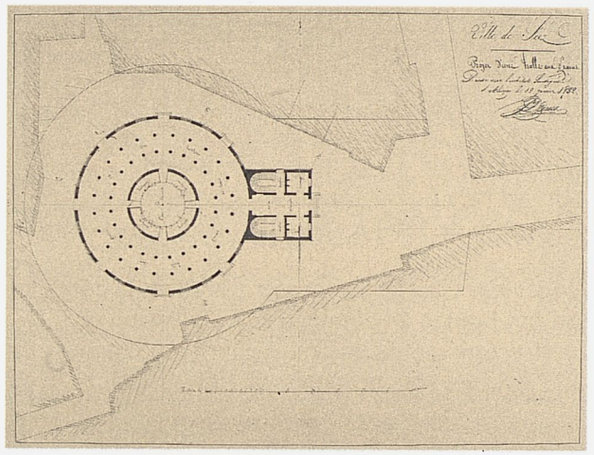
Les villes d'importance bénéficiaient bien avant la Révolution de lieux pour le commerce des productions agricoles. Il faut toutefois attendre le début du XIXe siècle pour voir se développer une architecture spécifique, adaptée aux contraintes de l'activité qu'elle abrite.

L'Orne connaît une vague de constructions de halles dans les quatre premières décennies du XIXe siècle, et en particulier les années 1820-1830. La première halle aux grains est construite à Alençon de 1806 à 1812. Les villes moyennes, les chefs-lieux de cantons, se dotent progressivement de halles de grande taille destinées à protéger les grains des intempéries. Toutefois, seules quelques villes, à la suite d'Alençon, élèvent des constructions à usage unique, dont l'architecture est souvent de grande qualité : les travaux de construction de la halle aux blés sur la place du château de Bellême sont adjugés le 30 septembre 1819 ; la halle de Tinchebray est adjugée en décembre 1824 ; à Sées, les travaux de construction sont adjugés en avril 1833.

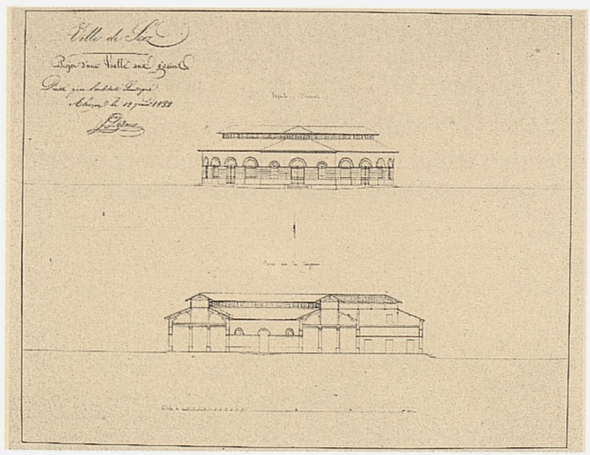
D'autres villes construisent des édifices aux fonctions multiples, comme au Merlerault, en 1833, où l'on regroupe sous un même toit mairie, halle à la viande, halle aux blés, halle aux grains, halle aux toiles, justice de paix. A Mortagne, la halle édifiée à partie de 1821 sert à la fois pour les toiles et les grains, et doit cohabiter avec les pompes à incendie et une grande salle de réunions publiques. A Briouze, en 1832, mairie, halle aux grains et justice de paix sont réunis en un seul bâtiment.

Le développement du commerce des grains, l'accroissement des volumes échangés nécessitent parfois des nouvelles constructions, qui conduisent la plupart du temps à une spécialisation : ainsi à Briouze est édifiée plus de dix ans après la halle mairie une halle à l'avoine. A Trun, c'est une halle au beurre que l'on élève en 1909.

La construction de ces bâtiments reflète le souci des édiles d'assurer l'exercice du commerce dans de bonnes conditions, mais aussi d'améliorer la sécurité, l'hygiène ... et de conserver en leur ville une activité qui procure, par les droits de place et octrois, des ressources non négligeables aux finances communales.



32



32.
Projet de halle aux grains à Sées, par Dedaux architecte, 18 janvier 1832 (Arch. dép. Orne, O 96).

Des halles existaient à Sées bien avant la Révolution. Face aux projets développés par d'autres villes comme Le Merlerault ou Nonant-le-Pin, et devant le risque de voir le commerce des grains se détourner vers ces localités, la municipalité de Sées décide la construction d'une nouvelle halle, dont les travaux de construction sont adjugés le 4 avril 1833. Ils sont achevés en 1834.

33.
Le transport des grains dans la halle aux blés d'Alençon (carte postale d'après un dessin de J. Broux, collection privée).

L'emplacement des différents grains est précisé par des pancartes.

La halle aux blés d'Alençon

C'est le 5 janvier 1801, durant le mandat de Henri Savary, maire d'Alençon, que le conseil municipal décide d'acquérir le couvent des Filles Notre-Dame, inoccupé depuis la dispersion des congrégations en 1792, afin de le démolir et de bâtir des halles sur son emplacement.

La réalisation des plans et des devis est confiée le 13 janvier 1803 à Joseph Berthélémy, ingénieur en chef du département de l'Orne.

Le devis, établi le 7 septembre 1803, prévoit deux murs d'enceinte, extérieur et intérieur, d'une hauteur de 6,20 mètres, percés de 8 portes, et un mur intermédiaire composé de 32 arcades, la circonférence extérieure étant de 163 mètres et la surface de 2 122 mètres carrés.

Le 18 juin 1806, à neuf heures du matin, il est procédé au « posage de la 1ère pierre des halles ».

Ouverte au commerce des grains le 1er juillet 1812, la halle voit l'installation de 32 boutiques intérieures en 1815 dans lesquelles les marchands, notamment de la capitale, lors de la foire de la Chandeleur, viennent exposer leurs produits. On appelle alors cette foire le Palais royal d'Alençon. La même année, le bâtiment est occupé en septembre-octobre par les Prussiens. Ravagé par un incendie à l'issue d'une représentation d'un cirque les 18 et 19 mars 1836, il n'en reste que les gros murs après l'effondrement du premier étage, le faisant ainsi ressembler au Colisée. La perte fut considérable. Les propriétaires du cirque avaient tout perdu et 1 800 boisseaux de blés furent consumés. Remise en service en novembre 1846, la halle est occupée par la garnison d'Alençon de 1854 à 1860. La même année, elle est le premier monument alençonnais éclairé au gaz.

C'est en 1865 que l'architecte Charles Arnoul et l'ingénieur Charles Croquefer installent la coupole vitrée, imitée de celle de la halle aux blés de Paris, aujourd'hui Bourse du commerce, à l'occasion de l'exposition industrielle qui ouvre ses portes le 20 mai. La structure métallique est d'environ 55 tonnes pour 1 000 mètres carrés de vitrage. La crinoline de la halle aux blés sera restaurée en 1907, 1920, 1926 et 1948.

La décadence du commerce des grains provoque la désaffection de la halle vers 1880. Il est alors envisagé, vers 1888 et en 1914, de la transformer en salle des fêtes. Pendant la Première Guerre mondiale, l'édifice est utilisé comme hôpital complémentaire, puis est remis en état en 1920 et en 1960.

Après avoir accueilli la foire-exposition de 1923 à 1970, la halle aux blés, qui est inscrite à l'inventaire supplémentaire des monuments historiques le 29 octobre 1975, a été, jusqu'à nos jours, utilisée pour diverses activités : sport, expositions, réunions politiques, marchés, etc.

Les agromanes du XIXe siècle

Ancêtres des agromanes, les physiocrates avaient marqué de leur empreinte l'agriculture du XVIIIe siècle mais peu le futur territoire ornais, hormis Dureau de la Malle, dans son domaine de Landres à Mauves-sur-Huisne. Sous le Premier Empire se distingue le comte de Redern, d'origine prussienne, nouveau châtelain de Flers et qui, sur la ferme de la Chevallerie à Champsecret, supprime la jachère, augmente le bétail et le fumier, introduit la culture du trèfle, reconstruit les bâtiments, mais l'expérience s'arrête rapidement.

Il faut attendre la Monarchie de juillet pour que l'agromanie prenne son essor. L'État, soucieux d'intensifier la production agricole, a besoin d'un relais pour que ses actions incitatrices puissent s'exercer efficacement sur les campagnes. Or ce relais pourrait être le mieux assuré par des nobles et notables qui ont déjà montré leurs préoccupations agricoles. Disposant de capitaux, certains ont effectué des expériences, employé du matériel perfectionné et sont devenus des diffuseurs de l'agriculture moderne auprès de paysans souvent méfiants face à la modernisation. Les années 1830 marquent donc un tournant : la fermentation agromane traduit une nouvelle attitude mentale et économique.

Ces nobles et notables se regroupent en Sociétés d'agriculture dans de nombreux départements. Dans l'Orne, en l'absence de ce genre de Société, les agromanes se tournent vers l'Association normande créée en 1833 par Arcisse de Caumont (1801-1873, érudit versé dans des domaines aussi divers que les sciences naturelles, l'archéologie, l'architecture, l'économie) « pour l'encouragement des études et de l'industrie provinciales ». Le comte de Vigneral, L. de La Sicotière, de nombreux nobles, juges de paix, médecins, propriétaires ornais rejoignent l'Association qui compte 600 membres dès 1837.

Partant du principe que l'agriculture a besoin de progrès et d'innovations, qui ne peuvent venir que de l'extérieur, ils se veulent des agents de la circulation des informations. Leurs moyens de communication sont la publication des Annuaires normands (ou des cinq départements de la Normandie) et la présentation de rapports et d'exposés techniques lors des Congrès de l'Association tenus dans les différentes villes de la province. A cette occasion, sont mis à l'honneur les propriétaires et fermiers considérés comme des agriculteurs modernes.

Signalons enfin que l'Annuaire des cinq départements de la Normandie constitue une véritable mine de renseignements sur l'agriculture normande de 1833 aux années 1930, renseignements largement utilisés pour la préparation de cette exposition.

34.
Rapport fait au Conseil général du département de l'Orne, par M. Dutemple de Beaujeu, *sur l'agriculture et les fermes modèles*, session d'avril 1833 (collection S.H.A.O.).

Le Conseil général du département est une des instances où l'agriculture, ses problèmes et ses perspectives suscitent une large réflexion. Plusieurs conseillers généraux s'illustrent par des rapports fort documentés sur des aspects aussi divers que les engrais, l'élevage du cheval, et notamment l'enseignement agricole. Ainsi dès 1832 est posée la question de l'ouverture d'une ferme modèle qui aboutira seulement en 1850.

L'auteur du présent rapport, Ange-Louis du Temple de Beaujeu, né en 1781, conseiller général de 1831 à 1833, est un agromane actif. Membre correspondant de la Société d'agriculture, propriétaire résidant au château de Viantais à Bellou-sur-Huisne, il effectue lui-même de nombreuses expériences.

35.
Manuel populaire d'agriculture *à l'usage des cultivateurs de l'arrondissement d'Argentan* publié sous le patronage de l'Association normande par M. de Vigneral, Argentan, 1848 (collection S.H.A.O.).

Destinés à des cultivateurs n'ayant guère le temps de lire, le but de ce Manuel « est de présenter un résumé des connaissances élémentaires » de l'époque qui soit compréhensible par tous et facile à appliquer. En particulier le recours à des informations locales (au niveau même de la commune) constitue un moyen intelligent de sensibiliser les agriculteurs.

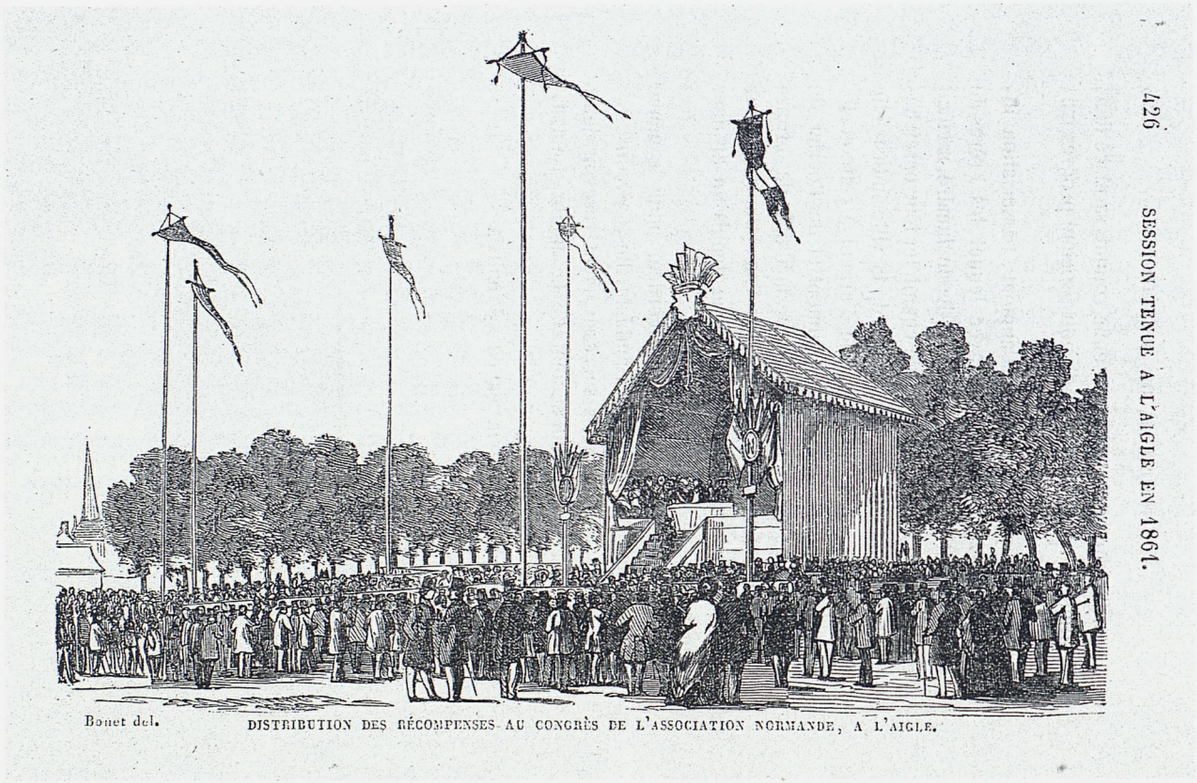
36.
Gustave-Marie de Vigneral. Portrait par Charles Borely, 1851 (collection privée).

Le comte de Vigneral, né à Paris en 1808 et mort à Ri en 1869, appartient à la catégorie de ces notables ornais qui se passionnent pour l'agriculture au XIXe siècle. Il participe à la création du Cercle agricole de Putanges qui devient Comice agricole en 1849. Homme de progrès, il s'attache à une meilleure diffusion des connaissances agricoles par sa participation aux activités de l'Association normande, par la publication d'un Manuel d'agriculture et aussi de cinq petits traités élémentaires destinés à l'enseignement agricole. Il siège également au Conseil général de l'Orne de 1861 à sa mort.

37.
Distribution des récompenses au congrès de l'Association normande à L'Aigle en 1861 (gravure extraite de *l'Annuaire des cinq départements de l'ancienne Normandie*, 1862, p. 426).

Les sessions annuelles de l'Association, qui se déplacent dans les différentes villes de la province, sont l'occasion de conduire des enquêtes et également de distinguer les agriculteurs méritants pour leur souci de développer et de moderniser leur exploitation. Des récompenses sont aussi décernées aux vieux serviteurs.

37



Les comices et concours agricoles

Le comice agricole est, dans sa définition, une « société libre formée par des cultivateurs, des éleveurs, etc., à l'effet de discuter en commun des meilleurs procédés en agriculture, et de perfectionner la culture des terres et l'élevage des bestiaux par des perfectionnements divers. Ce nom a été donné à ces réunions en 1788 » (Marcel Lachiver, Dictionnaire du monde rural : les mots du passé, Paris, Fayard, 1997, p. 491).

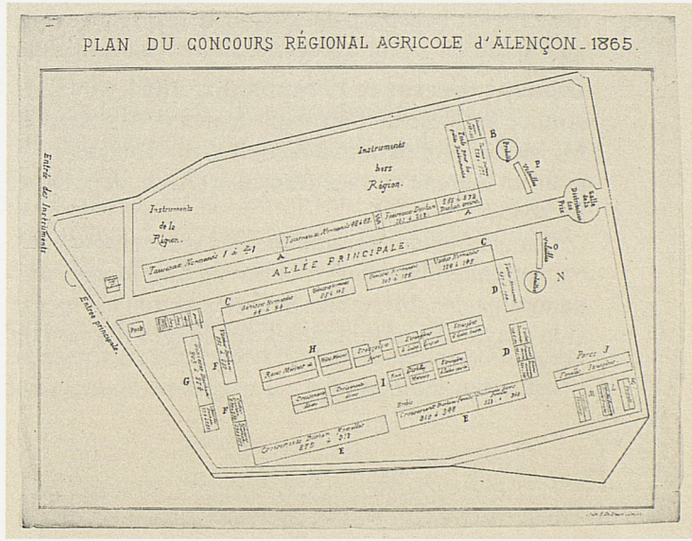
Il apparaît effectivement à cette période pour la première fois à Saint-Denis-sur-Sarthon, organisé par le curé de la paroisse, l'abbé Coulombet qui distribue des récompenses aux meilleurs agriculteurs. Toutefois les comices agricoles, destinés à comparer les meilleurs produits de l'agriculture et leurs producteurs, se mettent en place dans l'Orne à partir de la Monarchie de juillet, souvent avec difficultés. Une réglementation est peu à peu éditée avec en 1852 la fixation de modèles de statuts et en 1901 la loi sur les associations. Désormais les comices reçoivent la charge de « favoriser l'amélioration progressive des procédés d'exploitation du sol et d'organiser des concours et expositions dotés de prix en argent et des récompenses honorifiques ».

En premier sont créés les comices d'arrondissements (Alençon et Argentan en 1835, Domfront en 1845 et Mortagne en 1841) qui ont lieu par roulement dans chacun des chefs-lieux de cantons. Puis s'ajoutent les comices cantonaux qui se tiennent par roulement dans chaque commune. L'âge d'or des comices agricoles est atteint à la fin du XIXe et au début du XXe siècle. Les dernières innovations techniques y sont présentées, les meilleurs produits de la culture et de l'élevage y sont primés, les meilleurs agriculteurs et les meilleurs « vieux serviteurs » y sont récompensés.

A côté des concours agricoles apparaissent des activités festives (banquets, défilés, manèges, bals, etc.) qui font des comices des instants forts de convivialité dans la vie des campagnes.

L'organisation des concours agricoles n'est pas le seul apanage des comices. Différentes sociétés et villes ont leurs concours spécifiques : le concours spécial de la race bovine normande à Alençon, les concours d'animaux reproducteurs de Carrouges et de Mortrée, le concours de l'Association française pomologique à Alençon en 1912 et surtout ceux organisés par les Sociétés d'encouragement à l'élevage du cheval (percheron, de trait léger, anglo-normand, etc.). Enfin des agriculteurs ornais participent également au Concours général agricole de Paris.

38



38.
Plan du concours régional agricole d'Alençon, 1865 (Arch. dép. Orne, M 2063).

Organisé du 20 au 28 mai 1865, le concours d'Alençon fait une large place aux bovins, tant de race normande que de race Durham (introduite au milieu du XIXe siècle, voir chapitre sur l'élevage bovin).

39.
Diplôme remis lors du Concours régional d'Alençon en 1865 au comte Rœderer pour un taureau de race Durham (Arch. dép. Orne, M 2063).

Homme du monde des agromanes, le comte Pierre-Louis Rœderer (1824-1890) revient dans l'Orne en 1860, après avoir remporté pendant 15 ans de grands succès sur le turf. Il se consacre alors à l'exploitation de la ferme de Bois-Roussel à Bursard et particulièrement à l'élevage des bovins et des chevaux.

40.
Programme des concours organisés le 25 mars 1841 à l'occasion du Comice agricole de l'arrondissement de Mortagne (Arch. dép. Orne, M 2052).

Cette affiche est probablement la plus ancienne affiche de comice agricole conservée aux Archives de l'Orne. Elle révèle bien le souci d'émulation qui sous tend les comices agricoles au travers des récompenses décernées aux éleveurs (chevaux, bovins, ovins) et aux cultivateurs (dont betteraves et carottes).

41.
Règlement du Comice agricole de l'arrondissement d'Argentan adopté en assemblée générale le 3 novembre 1846 et imprimé à Argentan en 1856 (Arch. dép. Orne, M 2045).

Outre son contenu traitant des règles de l'organisation du Comice, la brochure revêt un intérêt iconographique : les dessins ici représentés (charrue tirée par deux chevaux, gerbe de blé, fléau, etc) se retrouvent sur bon nombre de brochures relatives à l'agriculture publiées au milieu du XIXe siècle.

42.
Diplôme décerné le 17 septembre 1864, lors du comice agricole de l'arrondissement d'Argentan, à M. Motte, propriétaire à Neuville-sur-Touques, pour un taureau de race française (Arch. dép. Orne, M 2045).

La qualité iconographique de ce document est exceptionnelle puisqu'il fournit en huit images un panorama des différentes activités agricoles, même si la gravure représentant les vendanges n'a rien de local.

43.
Médailles décernées lors de concours et comices agricoles (collection Musée départemental des A.T.P. du Perche).

44.
Plaques décernées lors de concours et comices agricoles (collection Musée départemental des A.T.P. du Perche).

40

ARRONDISSEMENT DE MORTAGNE (ORNE).

COMICE Agricole.

SÉANCE DU 25 MARS 1841.

PROGRAMME DES CONCOURS POUR 1841.

ARTICLE PREMIER.

Il y aura, le Mercredi huit Septembre prochain, jour de la Nativité, au chef-lieu de chacun des onze Cantons de l'Arrondissement, un Concours où les Primes et Encouragemens ci-après seront décernés.

ART. 2.

Il n'y aura d'admis à chaque Concours que les habitans du Canton où il aura lieu.

ART. 3.

Les Juges des Concours se composeront 1°. de deux Délégués dont le plus âgé sera Président; 2°. et de trois personnes présentes aux Concours, au choix desdits Délégués; si l'un des Délégués veut concourir par lui-même ou par ses domestiques, il cessera de faire partie du Jury. Celui des deux qui ne concourra pas, s'adjoindera quatre personnes étrangères au Concours; et dans le cas où les deux Délégués voudraient concourir, ils cesseraient tous deux d'appartenir au Jury, et alors ils en préviendraient huit jours d'avance le Maire du chef-lieu de Canton, avec prière de présider le Jury, et de s'adjoindre quatre Juges pris en dehors des intéressés au Concours, attendu que nul ne peut en même-temps être Juge et Partie.

ART. 4.

Les Juges ne pourront dans aucun cas, changer la destination des Primes, et ils seront libres d'en refuser l'allocation, lorsqu'ils reconnaîtront que les objets en Concours ne seront pas dignes de récompense.

ART. 5.

Après les Concours, il sera dressé procès-verbal des opérations par les Présidens des Jurys, qui devront l'adresser, dans la huitaine, au Président du Comice.

ART. 6.

Le prix des Primes sera acquitté par le Trésorier du Comice, sur la représentation des cartes délivrées aux Lauréats, lors des Concours; aussitôt que les formalités auront été remplies, et que les fonds alloués auront été versés à sa caisse.

PRIMES ET ENCOURAGEMENS.

ARTICLE PREMIER.

Une Prime de VINGT francs sera allouée au Propriétaire du meilleur POULAIN de lait, et une autre Prime de QUINZE francs sera acquise au Propriétaire de la meilleure POULICHE de lait, nés dans le Canton où ils seront présentés.

ART. 2.

Il sera accordé une Prime de VINGT francs au Propriétaire du meilleur *Artenais* (Cheval entier de moins de deux ans); une autre Prime de QUINZE francs sera acquise pour la meilleure *Femelle*, du même âge, élevés tous deux dans le Canton du Concours.

ART. 3.

Une première Prime de QUINZE francs et une deuxième de DIX francs seront allouées aux deux meilleurs Laboureurs de la circonscription du Concours.

ART. 4.

Le Propriétaire du plus beau Taureau, recevra une Prime de QUINZE francs qui ne sera due qu'après que cet animal aura servi à la reproduction pendant au moins un an dans le Canton où il sera présenté.

ART. 5.

Il sera accordé une Prime de DIX francs au Propriétaire du plus beau Bellier, ayant moins de trois ans; cette Prime ne sera acquise que lorsque cet animal aura été employé à la reproduction pendant un an dans le Canton.

ART. 6.

Une Prime de DIX francs sera allouée au Propriétaire du plus beau Carré de Betteraves, de la contenance d'au moins 25 ares; une autre Prime également de DIX francs, sera accordée au Propriétaire du meilleur Carré de Carottes de la même contenance.

ART. 7.

Dans les Cantons de Longny et de Regmalard, il n'y aura pas de Prime pour les Antenais femelles; mais les QUINZE francs qui sont affectés à cet objet dans les autres Cantons, seront accordés dans ces deux localités aux meilleurs Défrichemens.

Pour extrait, certifié conforme,
Le Vice-Président du Comice,
HUREL-MASSON.

Le Secrétaire,
HENRY BAIL.

MORTAGNE, Imprimerie de GUIÇOS (1841).

Les fermes-modèles

Fondées par des agromanes sensibilisés à l'agriculture depuis les années 1820-1830 ou par des paysans soucieux de rationalisation de leurs exploitations agricoles, des fermes-modèles voient le jour dans la deuxième moitié du XIXe siècle.

- Dans la région d'Alençon, l'entreprise la plus célèbre est celle des ingénieurs de la Compagnie Fives - Lille qui construisent dans les années 1860 trois exploitations destinées initialement à la culture et à la distillation de la betterave : Avoise à Radon, Briante à Colombiers et la Normanderie à Ménil-Erreux.
- Le domaine de Bois-Roussel à Bursard est modernisé à partir des années 1860 par le comte Roederer. Spécialisé dans l'élevage, il est doté de bâtiments vastes, comportant notamment une cidrerie, une laiterie pourvue de glacières, un moulin, des logements pour les ouvriers.
- La ferme de la Corbeillère, à Ménil-Erreux, appartient vers 1900 à Prosper Croisé, un des leaders du Syndicat des agriculteurs de l'Orne. D'une étendue de 52 hectares, dont seulement 6 en labours, elle est consacrée à l'élevage de chevaux et surtout de bovins pour le lait et les veaux. La vacherie est composée entièrement de vaches normandes pour la plupart inscrites au Herd-Book. Les bâtiments, construits vers 1900, sont adaptés au cheptel et au matériel.
- Dans le Bocage, les 500 hectares de forêt du domaine de Dieufit, à Bellou-en-Houlme, achetés en 1862 par le député et industriel Jules Gévelot, sont défrichés et des bâtiments agricoles sont construits. Comprenant un quadrilatère de 110 mètres de large sur 280 mètres de long, ils comportent maison d'habitation, écurie, étable, porcherie, laiterie, fromagerie, ateliers de réparation du matériel. Du matériel agricole moderne y est utilisé par un personnel au nombre de 35 ouvriers en 1914.
- La ferme d'Henri Corbière, dans le bourg de Nonant-le-Pin, est également spécialisée dans l'élevage et, en 1914, son troupeau de taureaux et vaches laitières de race normande est considéré comme un des plus remarquables de la région.
- Dans le Perche, la Ferme-Neuve à Dorceau, appartenant à la famille Aveline, reconstruite dans les années 1850 et constamment modernisée par la suite, reste pendant plus d'un siècle une exploitation agricole de référence, spécialisée dans l'élevage bovin et chevalin.
- La ferme de Germonville à Condeau, construite par M. Germond, est visitée en 1861 par l'Association Normande qui note « Tout y est construit aux points de vue divers de la commodité et de l'élégance ; tout y est prévu de ce que peut recommander une intelligente et sage pratique » (Annuaire des cinq départements de la Normandie, 1862, p. 392).

De multiples autres exemples pourraient illustrer l'essor de fermes-modèles qui jouent un rôle de stimulation et d'entraînement pour l'agriculture ornaise. Les congressistes de l'Association normande ont bien pris conscience de l'enjeu et chaque année ils ne manquent de distinguer les exploitations agricoles les mieux organisées et gérées.

45.
Plan d'ensemble des bâtiments de la ferme de la Normanderie à Ménil-Erreux, 1862 (Arch. dép. Orne, M 1405).

A l'image d'Avoise, la Normanderie apparaît d'après ce plan destinée surtout à la culture de la betterave. Celle-ci fera place ensuite à l'élevage.

46.
La ferme-modèle d'Avoise à Radon (gravure extraite de *Mémoire sur l'exploitation agricole d'Avoise*, par J. Houel, 1872).

47.
Plan général du domaine d'Avoise en 1872 (collection Poupard).

48.
Vue aérienne de l'exploitation modèle de Bois-Roussel à Bursard, années 1950 (carte postale, Arch. dép. Orne).

« Les bâtiments, simples et vastes, construits symétriquement, sont parfaitement entretenus. Ils comportent une cidrerie installée d'une façon toute moderne à la façon des cidreries industrielles, une laiterie pourvue de glacières, un moulin à l'usage de l'établissement et des cultivateurs des environs et des logements pour les ménages d'ouvriers attachés à l'exploitation » (M. Desmars, L'*Orne étude économique*, 1919, p. 112).

49.
Moines de l'abbaye de la Trappe au labour (dessin extrait de l'*Histoire populaire illustrée de l'abbaye Maison-Dieu de N.-D. de la Grande Trappe par un religieux de ce monastère*, Bordeaux, 1903, p. 309).

Après leur retour au XIXe siècle, les moines cisterciens de l'abbaye de la Trappe sont entrés très rapidement dans la voie du progrès agricole au point de développer une véritable ferme-modèle.

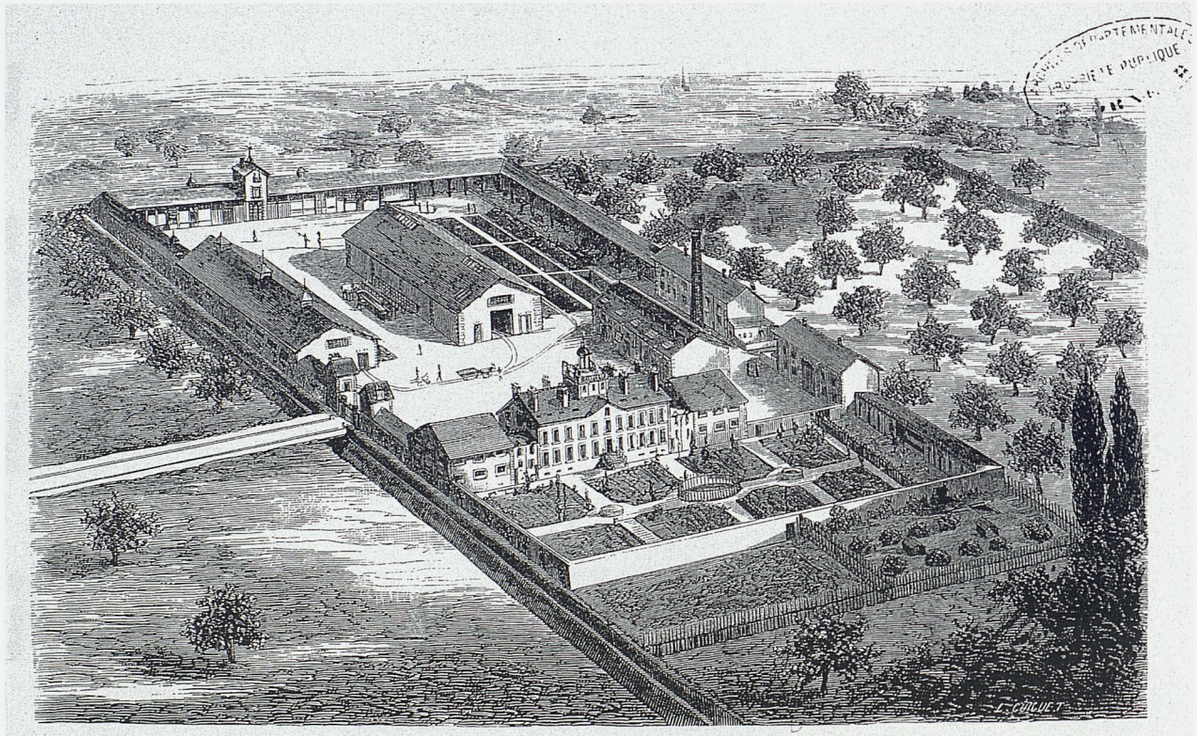
La ferme-modèle d'Avoise à Radon

Avoise est une des trois importantes exploitations agricoles (avec Briante à Colombiers et la Normanderie à Ménil-Erreux) créées vers 1860 par trois ingénieurs (dont J. Houel) de la Compagnie Fives-Lille en vue de la culture et de la distillation de la betterave à sucre.

A Avoise, dont les bâtiments furent construits à partir de 1858, une distillerie industrielle assurait la transformation de la betterave, dont la pulpe servait à nourrir les bœufs.

Quelques années plus tard, en raison de la baisse du prix des alcools d'industrie, la culture de la betterave fut abandonnée au profit des céréales. Puis, vers 1879 du fait de la baisse des prix du blé, le propriétaire décida de mettre en prairie une grande partie du domaine qui se transforma en élevage sur une surface qui passa de 36 à 185 hectares.

Les charges des bâtiments devenant au fil des ans trop lourdes, une partie du domaine fut vendue et en 1960 la superficie des terres qui avait atteint 362 hectares se réduisait à 120 hectares. Le propriétaire de cette époque, beauceron d'origine, transforma à nouveau le domaine en exploitation céréalière.



VUE GÉNÉRALE A VOL D'OISEAU DE LA FERME D'AVOISE.

Dans les années 1850 l'exploitation compte 120 hectares en labours et 30 hectares en prés. Les méthodes culturales modernes sont adoptées et l'élevage laitier connaît une grande réputation, qui se poursuivra jusque dans la seconde moitié du XXe siècle.

50.
Ruches et vaches ou l'origine de deux productions majeures de l'abbaye de la Trappe (carte postale, Arch. dép. Orne).

Les débuts de l'enseignement agricole

Dès 1838, lors de sa réunion d'Alençon, l'Association Normande réclame la tenue, à l'école normale d'instituteur, d'un cours d'agriculture et d'horticulture. Elle est ainsi en avance sur le décret du 3 octobre 1848 instituant l'enseignement agricole, dont les fermes-écoles. Le 1er mars 1851, une ferme-école pour le département de l'Orne est ouverte à Saint-Front (Domfront).

Dans les années 1850, quelques instituteurs commencent à dispenser des éléments d'enseignement agricole dans les écoles primaires mais il faut attendre une circulaire de V. Duruy, ministre de l'Instruction publique, en 1887, organisant l'enseignement agricole et horticole pour pérenniser et développer les premières expériences. Des instituteurs se font alors les promoteurs du progrès agricole par des cours, destinés aux enfants et parfois aux adultes, concrétisés par des jardins ou champs d'expériences. A partir de 1895, le Conseil général de l'Orne finance des conférences agricoles destinées à un large public.

En 1922 est créée une Ecole d'agriculture d'hiver, annexée au collège de Sées, destinée à donner aux fils d'agriculteurs, pendant la mauvaise saison, des connaissances techniques plus approfondies. Des cours d'agriculture sont également donnés au collège d'Argentan.

En 1923, l'Orphelinat de Giel devient un Institut agricole (voir notice). La même année, le Conseil général met en place une Ecole ménagère ambulante chargée de former des maîtresses de maison compétentes, éprises de progrès, ayant l'amour de la vie rurale. Afin de toucher la plupart des jeunes filles, elle se déplace dans les différents cantons et tient, dans les principaux centres agricoles, des sessions d'environ trois mois.

51.
Règlement pour l'examen d'entrée à la ferme-école du Saut-Gautier à Domfront (Arch. dép. Orne, M 1966).

Créée en 1851 à Domfront, à l'orée de la forêt d'Andaine, la ferme-école du Saut-Gautier est l'unique établissement de ce genre dans l'Orne. Dans le cadre de cette exploitation de 142 hectares, les élèves, âgés d'au moins 16 ans, associent pendant deux ou trois ans enseignement théorique (complément d'instruction primaire et surtout agriculture, horticulture, arboriculture, médecine vétérinaire, physique et chimie agricole) et travaux pratiques. Un diplôme d'agriculture est délivré à l'issue de la scolarité. La ferme-école cesse ses activités en octobre 1916 en raison de la mobilisation des élèves ou de leur retour dans les familles.

52.
Lithographie de Charles Léandre (1923) représentant l'arrivée d'un jeune garçon à l'Orphelinat de Giel (extrait de Boscher (Eugène), *Une belle œuvre. L'Orphelinat agricole de Giel*, Argentan, s. d.).

Noter la légende pleine de signification et de sous-entendu :
– Loin du bruit des cités, guidez ses pas !
– Pour nos champs désertés, armez ses bras !

53.
La ferme de l'Orphelinat de Giel (carte postale, Arch. dép. Orne).

L'orphelinat de Giel

1868
L'Abbé Vauloup, ancien directeur de la Colonie pénitentiaire agricole de la Trappe fonde l'Orphelinat le 16 septembre à la ferme du Télégraphe prêtée par le comte de Caulaincourt, située sur la commune d'Habloville à quelques centaines de mètres de l'actuel établissement.

1873
Transfert de l'Orphelinat le 29 septembre à Giel, sur la vallée de l'Orne à la ferme des Cours, d'une contenance de 65 hectares, acquise par le comte de Caulaincourt et généreux donateur.

1875
En avril, constitution d'une première société civile dans le but, disent les statuts, « d'initier des enfants pauvres aux connaissances de l'agriculture ».

1901-1902
Les religieuses franciscaines de Perrou sont appelées à donner leurs concours en participant à la vie interne et à l'évolution de l'Orphelinat.

1923
Nouveaux statuts de l'association en date du 20 janvier qui prend le nom d'Institut Agricole de Giel dont le but est « ... la protection, l'hospitalisation et l'instruction des orphelins et enfants abandonnés de leur famille en vue de développer en eux le goût de l'agriculture et l'amour de la terre et en faire de bons ouvriers agricoles ».

1936
Sous la conduite du Père Pansard, premier directeur, les Salésiens construisent, dès leur arrivée, des ateliers, transforment les classes, agrandissent les bâtiments de la ferme, donnent à l'Orphelinat un essor considérable. La ferme, devenue centre d'apprentissage agricole, se modernise ainsi que les ateliers de mécanique et de menuiserie.

1940
Ouverture de l'école secondaire.

1943
Début officiel de l'école agricole.

54.
Proposition de récompense à décerner à Paul-Isidore Giboury, instituteur à Ménil-Hubert-sur-Orne, pour l'enseignement agricole qu'il a dispensé au cours de sa carrière d'enseignant, 1889 (Arch. dép. Orne, M 1958).

Les Archives de l'Orne recèlent une multitude d'exemples d'instituteurs du département qui, pendant la Troisième République, ont assuré auprès de leurs élèves, souvent d'origine paysanne, un enseignement agricole théorique mais aussi pratique par le biais de jardins d'expériences.

La naissance du syndicalisme agricole

Les fondements juridiques du syndicalisme agricole sont en place dès 1884, avec le loi Waldeck-Rousseau qui autorise les syndicats. La loi du 12 mars 1920 leur reconnaît une personnalité civile à part entière. Leur représentativité est reconnue dans la loi du 3 janvier 1924 qui organise les Chambres départementales d'agriculture. Enfin, la loi du 21 juin 1936 habilite les syndicats à rédiger des contrats collectifs.

Le syndicat des agriculteurs de l'Orne est fondé en 1885. Le rapport Desmars (L'Orne, étude économique, 1919, p. 102) précise qu'il comptait plus de 7 000 adhérents en 1914. Il donne aussi des informations quant à l'organisation et aux missions de ce syndicat :

« Il a pour but de procurer à ceux-ci, aux meilleures conditions possibles, des engrais, des semences, des instruments agricoles et, d'une manière générale, tous les produits nécessaires à l'agriculture » (...).

Les syndiqués sont fréquemment réunis par commune ; les cercles agricoles (qui servaient à rassembler les commandes) étaient au nombre de 80 en 1914.

Les syndicats agricoles s'organisent autour d'objectifs :

- défense des intérêts professionnels (critique de la politique gouvernementale, défense d'un syndiqué appelé au tribunal, action comme lors de la révolte des bouilleurs de cru en 1935) ;
- lutte contre un ennemi commun (exemples : syndicat de défense contre les dégâts causés par le gibier dans le canton de Carrouges, syndicat de hannetonnage à Ceaucé) ;
- assurances et crédit : les caisses mutuelles effectuent le même travail que les compagnies privées. Elles garantissent des risques et indemnisent en cas de sinistre ; les caisses de crédit sont réglementées par une loi d'août 1920 qui est assez stricte ;
- achat et vente : l'achat groupé permet d'obtenir des prix, et d'acheter du gros matériel ;
- production : dans les bulletins syndicaux les agriculteurs trouvaient de nombreux articles techniques et des conseils pratiques ;
- formation : la F.A.O., puis l'U.A.O., puis la F.S.A.O. ont tenté de mettre sur pied des cours d'enseignement agricole pour les fils et filles d'agriculteurs. L'enseignement des bienfaits de la modernisation, du syndicalisme, la formation des élites paysannes étaient les buts principaux de cette formation. L'enseignement pour les jeunes filles est pris en charge par la F.S.A.O. via l'Orne agricole : il s'agit essentiellement d'hygiène, de jardinage ou de ménage).

Les fondements idéologiques de l'action de la F.A.O. (Fédération Agricole de l'Orne, 1908-1919), de l'U.A.O. (Union Agricole de l'Orne, 1920-1931) et de la F.S.A.O. (Fédération des Syndicats Agricoles de l'Orne, 1931-1944) se situent du côté du catholicisme social et dans l'esprit de l'encyclique pontificale Rerum Novarum de 1891 (Emmanuel Poisson, « L'exemple ornais d'un syndicalisme agricole d'inspiration chrétienne, 1900-1939 », article manuscrit, 1998).

55.
Tableau des syndicats professionnels agricoles existant au 31 décembre 1888 (Arch. dép. Orne, M 1953).

La crise agricole qui atteint la France dans les années 1880 et les opportunités offertes par la loi du 21 mars 1884 instituant les syndicats professionnels, amènent la création en mai 1885 du Syndicat des agriculteurs de l'Orne qui compte 575 adhérents en 1888 et 7 000 en 1914. Son but initial est de procurer à ses adhérents, aux meilleures conditions possibles, tous les produits nécessaires à l'agriculture (engrais, semences, matériel agricole etc.). Il est présidé de sa fondation à 1905 par Jules Houel, propriétaire de l'exploitation d'Avoise à Radon. Nobles et notables sont largement représentés dans les différents syndicats agricoles déclarés en 1888.

56.
L'œuvre d'Auguste-Tranquille Loutreuil (Sées, 1833 -Valmont, Suisse, 1911), industriel à Moscou et bienfaiteur de l'agriculture ornaise (article de Marcel Vannier, *Ouest-France*, 16 février 1961).

Après la mort d'A.-T. Loutreuil, son légataire fait don à la Société d'agriculture de l'Orne d'un capital de 2 500 000 francs destinés à l'entretien du champ d'expérience et de démonstration, du laboratoire agricole et pomologique, du concours agricole qu'il avait créés dans le canton de Sées.

57.
Compte rendu annuel des activités de la Société d'agriculture de l'Orne au cours de l'année 1906 (Arch. dép. Orne, M 1951).

Fondée le 1er janvier 1903 et reconnue d'utilité publique en 1906, la Société d'agriculture de l'Orne a pour but d'étudier toutes les questions agricoles et de favoriser par tous les moyens, notamment par des subventions et des récompenses lors de concours, la diffusion des progrès agricoles. En 1906, elle est présidée par Henri Corbière, éleveur de taureaux et de vaches laitières très réputés, à Nonant-le-Pin.

58.
Un exemple de syndicat agricole local : l'Union des producteurs de lait de la région de Rémalard, 1912 (Arch. dép. Orne, M 1953).

La fin du XIXe siècle et le début du XXe siècle voient la multiplication des syndicats agricoles locaux (de l'échelle communale à l'arrondissement) poursuivant des buts spécifiques : producteurs de lait, éleveurs de chevaux, lutte contre les animaux nuisibles, etc.

59.
Bulletin du Syndicat des agriculteurs de l'Orne, n. 131, 20 novembre 1889 (Arch. dép. Orne, M 1953).

D'abord mensuel puis trimestriel à partir de la guerre de 1914-1918, le Bulletin est adressé à tous les adhérents. Il contient des articles sur l'agriculture et l'élevage, le cours des engrais et des produits vendus dans les entrepôts du syndicat. Un de ses principaux rédacteurs est G. Langlais, professeur départemental d'agriculture à Alençon et secrétaire du syndicat.

60.
Prospectus de présentation du Syndicat de défense contre les dégâts causés par le gibier constitué le 7 octobre 1901 à Carrouges (Arch. dép. Orne, M 1953).

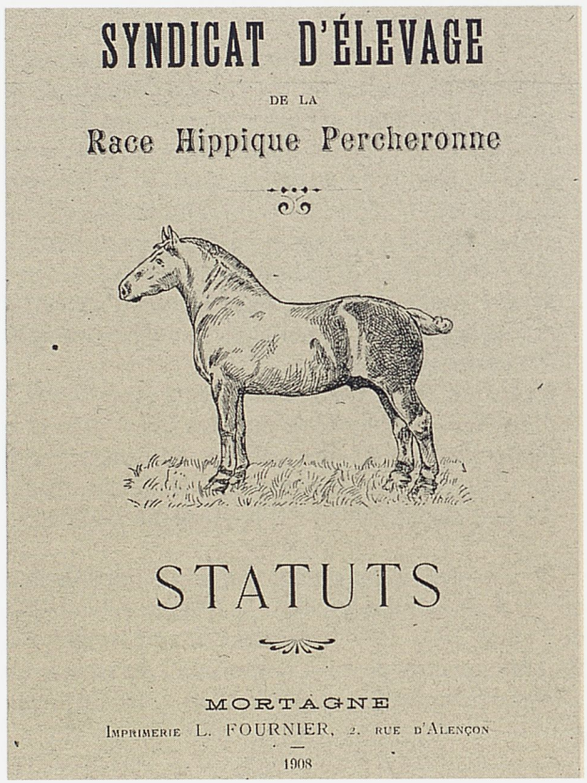
61.
Statuts du Syndicat d'élevage de la race hippique percheronne, 1908 (Arch. dép. Orne, M 1953).

Créé en 1908, « ce syndicat a pour objet l'étude et la défense des intérêts des éleveurs de la race hippique percheronne, il a pour but spécial de rechercher des débouchés à la race hippique percheronne et de faciliter les rapports entre vendeurs et acheteurs de cette race, en créant un office de renseignements et d'entremise pour l'achat et la vente des chevaux percherons ». Il est présidé à l'origine par G. de Heurtaumont, agriculteur-éleveur au château de la Goyère, à Saint-Mard-de-Réno.

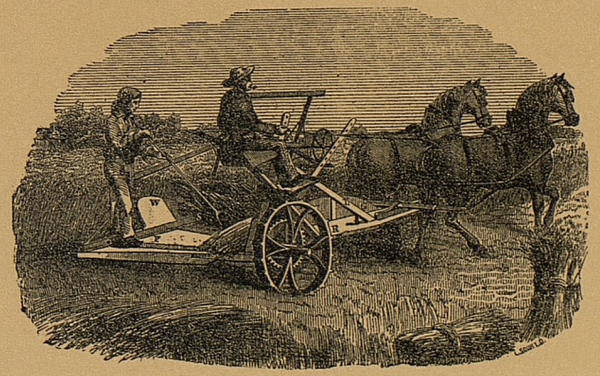
56

L'hôtel Loutreuil, cours Clemenceau

61



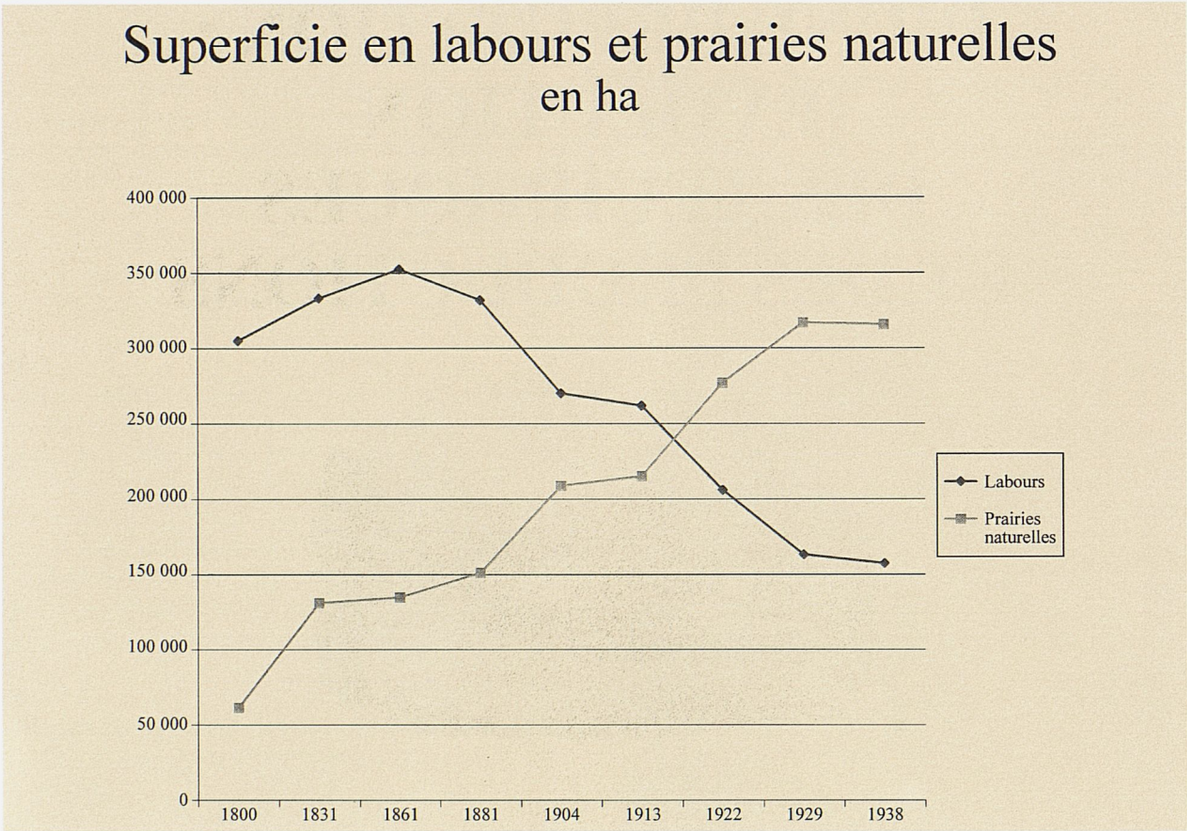
2.
LA NAISSANCE D'UNE RÉPUTATION : ÉVOLUTION DES TECHNIQUES ET DES PRODUCTIONS



L'évolution de l'utilisation du sol

Un des meilleurs indicateurs de l'évolution de l'agriculture ornaise et de ses productions est la répartition du sol entre ses différentes utilisations. Occupant déjà la très grande majorité de l'espace en 1800, les labours augmentent légèrement jusqu'en 1850, mordant sur les landes et jachères. A partir de 1860, le mouvement s'inverse inexorablement et en 1938 les labours représentent moins de la moitié de la surface des prairies naturelles : l'élevage a triomphé.

Cette évolution générale ne doit pas masquer les différences selon les régions agricoles : ainsi, le progrès de l'herbe est plus précoce dans le Pays d'Auge ornais (à l'image de celui du Calvados ou encore du Bessin) et les labours conservent leur prédominance dans une commune des plaines telle que Commeaux.



62.
Tableau de la division agricole du territoire ornais en 1789 et en 1801 (reproduction extraite du *Mémoire statistique du département de l'Orne*, an IX, tableau n° 13, M 1788, Arch. dép. Orne).

Ce tableau constitue la première statistique de l'utilisation du sol dans l'Orne. Il affirme la prédominance absolue des labours sur les prairies dans tous les arrondissements. Noter que les indications de surface sont en arpents, soit 0,51 ha.

63.
Graphique de l'évolution des superficies en labours et en prairies naturelles dans l'Orne de 1800 à 1938.

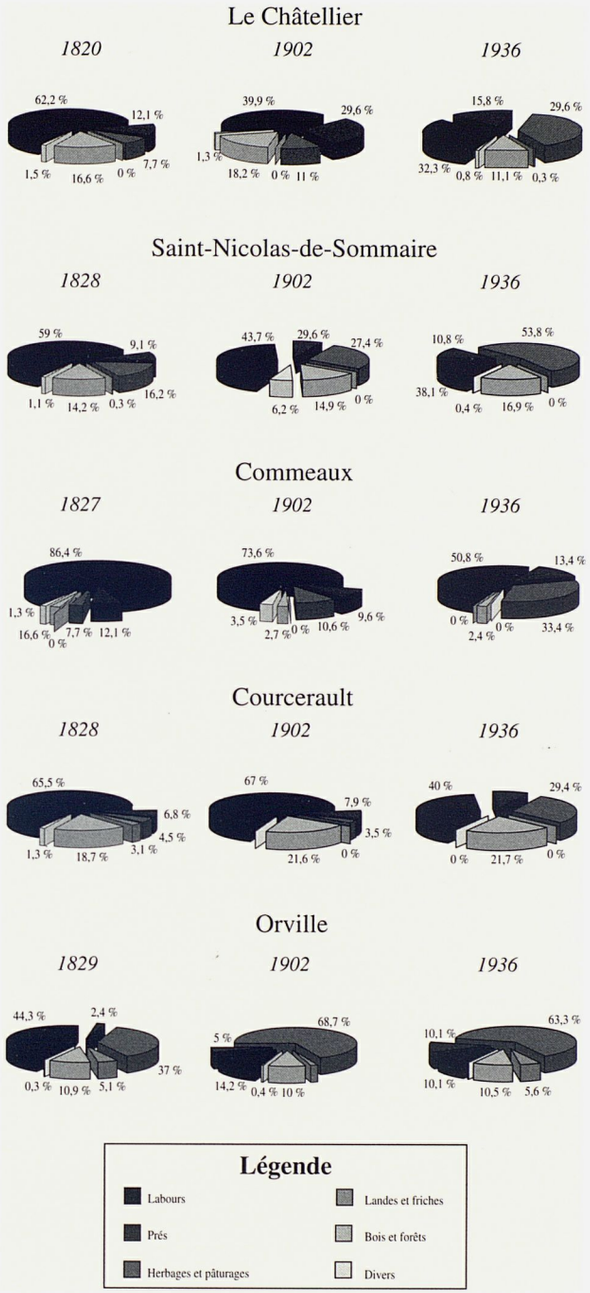
64.
Graphiques représentant l'utilisation du sol vers 1820, en 1902 et en 1936 dans les communes du Châtellier (Bocage), de Commeaux (Plaines), de Courcerault (Perche), d'Orville (Pays d'Auge) et de Saint-Nicolas-de-Sommaire (Pays d'Ouche).

65.
Plan cadastral par masses de cultures de la commune du Châtellier, 1805 (Arch. dép. Orne, série P).

Un terroir du Bocage.

66.
Plan cadastral par masses de cultures de la commune de Commeaux, 1807 (Arch. dép. Orne, série P).

Un terroir des plaines centrales du département. Noter que ce plan n'englobe pas le territoire de l'ancienne commune de Brévaux réunie à Commeaux en 1824.



Le cadastre par masses de cultures

Si le cadastre parcellaire (séparant le territoire communal en parcelles) est bien connu des administrés et des historiens, le cadastre par masses de cultures s'avère pratiquement inconnu du public.

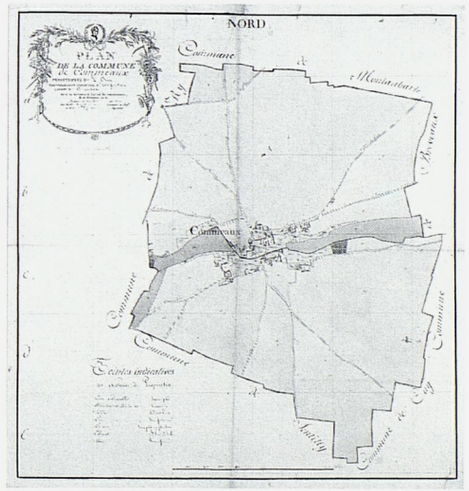
Décidé en 1802 et prévoyant seulement l'arpentage de deux communes par arrondissement chaque année, le cadastre par masses de cultures a laissé 23 plans aquarellés conservés aux Archives de l'Orne sur lesquels figurent par un jeu de couleurs, les différentes utilisations du sol. Les seules limites y figurant distinguent les espaces en labours, prairies, bois, etc. mais nullement les parcelles.

Les propriétaires devaient déclarer eux-mêmes le contenu de leurs terres. Devant les difficultés d'application de ce système et la médiocre réponse qu'il apportait à la raison première du cadastre, établir un impôt, il est décidé en janvier 1808 de mettre fin à l'entreprise et de passer au cadastre parcellaire.

Les plans, présentés ici pour la première fois, couvrent les différentes zones agricoles du département. Les Archives nationales conservent, outre un exemplaire des 23 plans existant aux Archives départementales, les plans de 49 communes, dont 7 du Perche, non conservés aux Archives départementales de l'Orne.

67.
Plan cadastral par masses de cultures de la commune de Saint-Nicolas-de-Sommaire, 1805 (Arch. dép. Orne, série P).

Un terroir du Pays d'Ouche. Noter que ce plan n'englobe pas le territoire des communes de Saint-Michel-de-Sommaire et de Saint-Pierre-de-Montreuil réunies à Saint-Nicolas en 1839.



68.
Plan cadastral par masses de cultures de la commune d'Orville, 1804 (Arch. dép. Orne, série P).

Un terroir du Pays d'Auge.

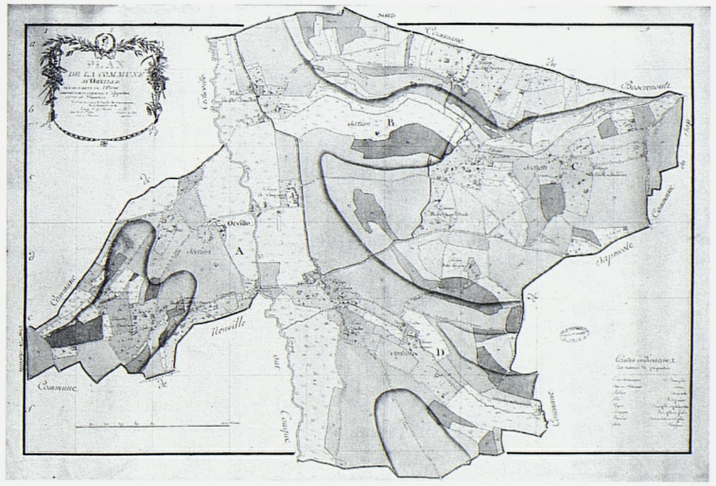


TABLEAU
DES
MACHINES ET INSTRUMENTS ARATOIRES
Classés d'après l'ordre des travaux d'une Ferme.

Les Instruments d'agriculture nécessaires à l'exploitation d'une ferme peuvent se ranger dans les sept catégories suivantes.

I. INSTRUMENTS employés à la Culture proprement dite du Sol.

II. INSTRUMENTS employés à l'Assainissement et au Drainage.

III. INSTRUMENTS servant aux Ensemencements.

IV. INSTRUMENTS servant à la Culture des Plantes.

V. INSTRUMENTS employés pour la Récolte des Produits agricoles.

VI. INSTRUMENTS servant au battage et à la préparation des produits agricoles.

VII. MACHINES de transport et Pompes.

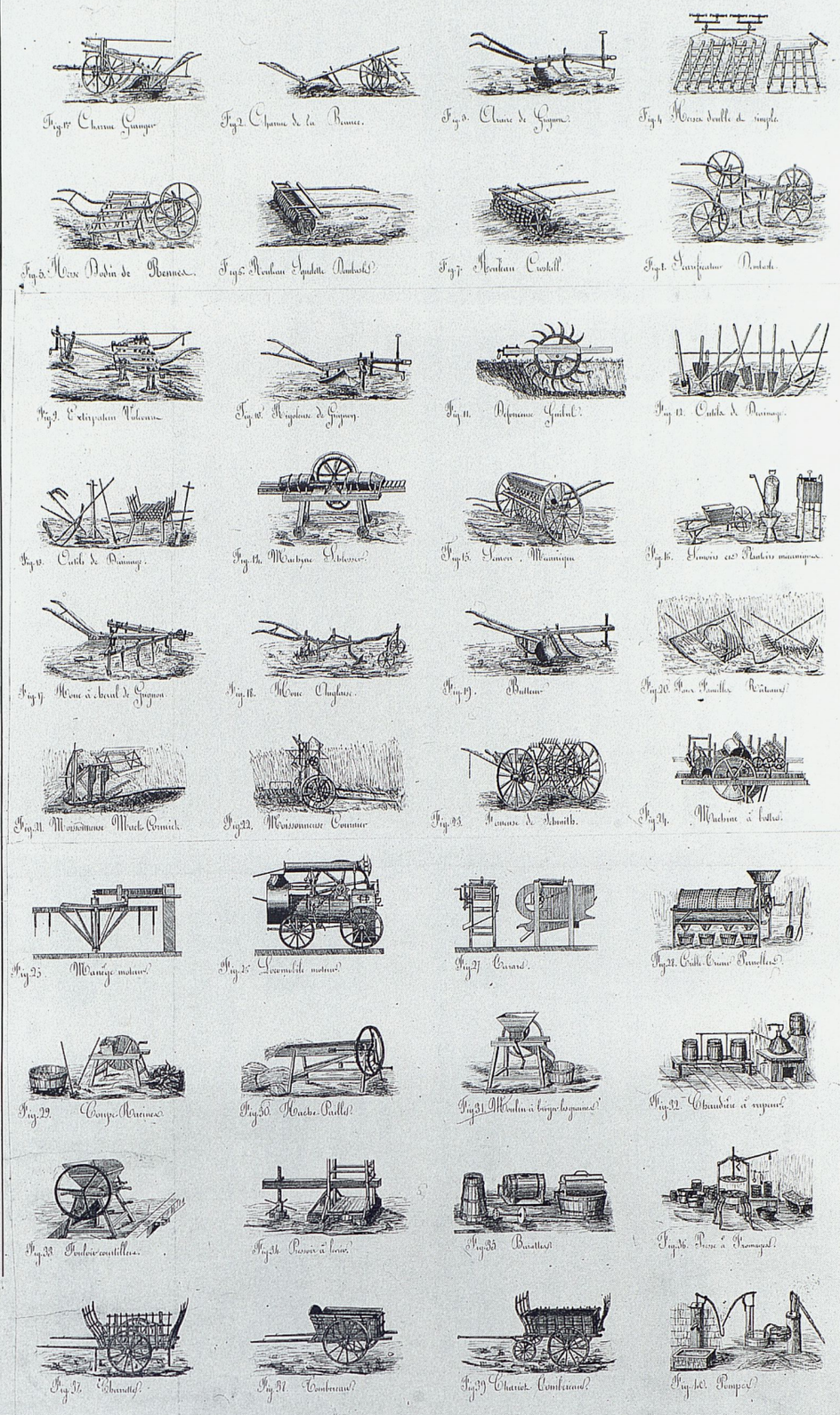


Fig. 1er Charrue Guinger.
Fig. 2. Charrue de la Beauce.
Fig. 3. Araire de Guignon.
Fig. 4. Herses double et simple.
Fig. 5. Herse Dodin de Rennes.
Fig. 6. Rouleau Squelette Dombasle.
Fig. 7. Rouleau Crosskill.
Fig. 8. Scarificateur Dombasle.
Fig. 9. Extirpateur Valcourt.
Fig. 10. Rigoleuse de Guignon.
Fig. 11. Défonceuse Guibal.
Fig. 12. Outils de Drainage.
Fig. 13. Outils de Drainage.
Fig. 14. Machine Sebbesser.
Fig. 15. Semoir Mannique.
Fig. 16. Semoirs et Plantoirs mécaniques.
Fig. 17. Houe à cheval de Guignon.
Fig. 18. Houe Anglaise.
Fig. 19. Butteur.
Fig. 20. Fours Familles Rateaux.
Fig. 21. Moissonneuse Mack Cormick.
Fig. 22. Moissonneuse Cournier.
Fig. 23. Faucheuse de Schmith.
Fig. 24. Machine à bottes.
Fig. 25. Manège moteur.
Fig. 26. Locomobile moteur.
Fig. 27. Tarare.
Fig. 28. Crible-Trieur Pernelles.
Fig. 29. Coupe Racines.
Fig. 30. Hache Paille.
Fig. 31. Moulin à briser les graines.
Fig. 32. Chaudière à vapeur.
Fig. 33. Foulon coutillier.
Fig. 34. Pressoir à levier.
Fig. 35. Barattes.
Fig. 36. Presse à Fromages.
Fig. 37. Charrettes.
Fig. 38. Tombereaux.
Fig. 39. Chariot Tombereaux.
Fig. 40. Pompes.

École Communale de l'Aigle. 1862.
Fait par les élèves
LETELLIER Paul
et
MEUNIER Albert.

Les progrès techniques et mécaniques

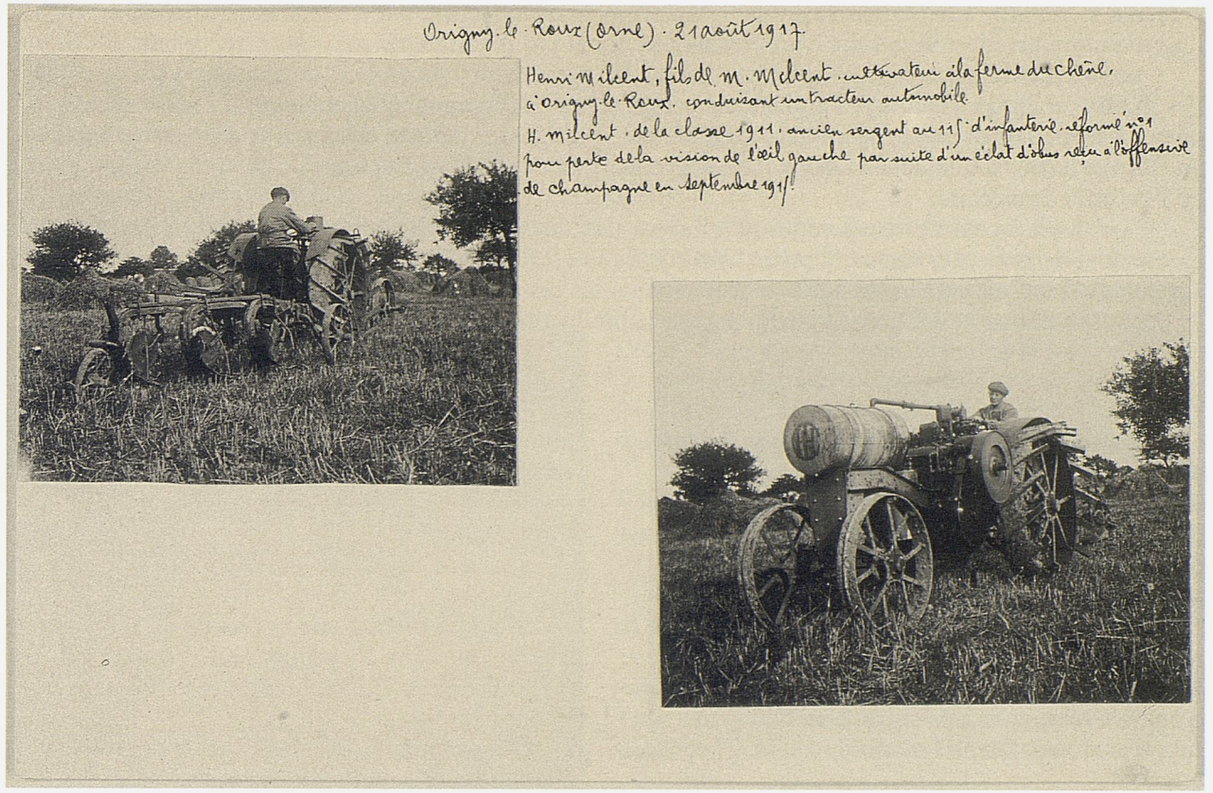
69.
Tableau des machines et instruments aratoires classés d'après l'ordre des travaux d'une ferme, 1862 (Arch. dép. Orne, Fi n. c.).

Ce document exceptionnel tant par son format (1,82 m x 1,47 m) que par son contenu a été élaboré à la main en 1862 par deux élèves de l'école communale de L'Aigle, Paul Letellier et Albert Meunier.
Machines et instruments sont représentés par 26 dessins complétés par des notices explicatives en marge, le tout regroupé en sept parties : I culture du sol, II assainissement et drainage, III ensemencements, IV cultures des plantes, V récolte des produits agricoles, VI battages et préparation des produits agricoles, VII transport et pompes.

70.
Tracteur en action à Origny-le-Roux en 1917 (cliché Paul Lancre, collection privée).

Il s'agit probablement d'une des plus anciennes représentations d'un tracteur dans l'Orne où on en recensait seulement cinq en 1914. Sur ces deux photographies, le tracteur tire un extirpateur pour déchaumer un champ de céréales après la moisson.

71. Tracteur Fordson, 1922
(collection M. Trouillard).
Ce tracteur, d'une puissance de 20 chevaux, est équipé d'un carburateur Thyssen permettant de brûler du gasoil. Ce fut le premier tracteur produit en série sur chaînes aux États-Unis.



70

Le développement des engrais

Comme partout, l'engrais fondamental est le fumier de ferme constitué par les déjections des animaux mélangées aux litières. Jusqu'au remplacement de la jachère par les prairies artificielles, l'agriculture fondée sur la culture des céréales ne permet pas d'entretenir un cheptel important.

Aussi, dès la première moitié du XIXe siècle, les agriculteurs ont recours au chaulage et au marnage. Les marnes, mélanges naturels d'argile et de calcaire, servent notamment à améliorer les sols sableux du nord-est du département. La chaux, qui permet de corriger les défauts des terrains d'origine primaire du Bocage (excès d'acidité et manque de calcium), est fabriquée dans des fours où l'on brûle le calcaire.

Les fours à chaux prospèrent jusqu'à l'apparition des engrais chimiques aux alentours de 1900 et leur développement notamment par le canal du Syndicat des agriculteurs de l'Orne et de ses Cercles agricoles et par l'enseignement agricole dispensé par les instituteurs. Peu à peu superphosphates, scories de déphosphoration et nitrates viennent stimuler la production agricole.

72.
Compte rendu des résultats obtenus par l'emploi du nitrate de soude *dans les champs de démonstration établis dans l'arrondissement d'Argentan* par P. Louvel, professeur spécial d'agriculture à Argentan, 1900, Paris, 16 p. imp. (Arch. dép. Orne, M 1960).

Réalisé dans un souci pédagogique, ce compte rendu veut, par des études de cas, prouver aux agriculteurs que la dépense réalisée dans les achats d'engrais est bien inférieure au bénéfice supplémentaire obtenu lors de la récolte.

73.
Prospectus publicitaire vantant les mérites du fumier-engrais sans bestiaux mis au point par A. Grillon, agriculteur à Champ-Haut, 1858 (Arch. dép. Orne, 1 J 276).

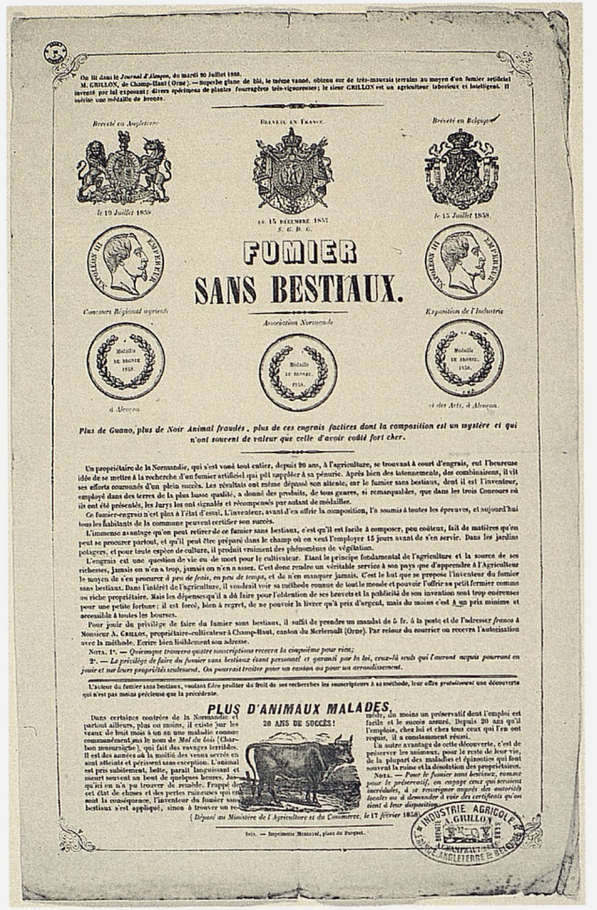
La publicité est bien faite, seule manque la composition du fumier-engrais ... que l'on peut se procurer chez l'inventeur moyennant un mandat postal de 5 F.

74.
Fours à chaux de Damigny au début du XXe siècle (carte postale, Arch. dép. Orne).

75.
Les effets du sulfate d'ammoniaque sur la récolte d'avoine de M. Leudière, agriculteur à Couterne, en 1924 (carte postale, Arch. dép. Orne).

76.
Les effets du nitrate sur la récolte de pommes de terre du jardin d'expérience de l'école primaire de Tourouvre en 1935 (photographie, Arch. dép. Orne, M 1969).

Les deux enfants avec leur sac de pommes de terre incarnent à merveille la croisade pour les engrais des années 1930 : avec le nitrate, la récolte de pommes de terre double !


FUMIER
SANS BESTIAUX.
PLUS D'ANIMAUX MALADES.
20 ANS DE SUCCÈS !

73

76

La renommée des produits ornais

77.
La renommée des produits ornais (*L'Illustration économique et financière*, n° spécial, *L'Orne*, supplément au n° du 14 mai 1927, 132 p., collection S.H.A.O.).

Dans son numéro spécial consacré au département de l'Orne, la célèbre revue *L'Illustration* fait une très large part aux productions agricoles (23 pages) et consacre sa page de couverture aux vaches et aux chevaux entourant une pièce de dentelle.
Au cours de l'avant-propos, le préfet, Robert Billecard, note avec emphase : «A côté des forêts, entre les pommiers, la vie agricole s'épanouit, féconde en produits de tout ordre : chevaux de sang et de demi-sang qui viennent chercher des herbages aux qualités mystérieuses ; chevaux de trait – qui n'emmènent plus au trot de leurs solides jarrets les omnibus de Paris, mais qui promènent dans le monde entier leur force harmonieuse – beurres, fromages, cidres du Perche et de la vallée d'Auge, toute une puissante production agricole due à un sol riche et à une race industrieuse ».
Et Henri Roulleaux-Dugage, député de l'Orne, d'ajouter dans un texte intitulé « Un département privilégié » : « Agricole et industriel tout ensemble, dans les proportions heureuses qui lui assurent un bon équilibre économique et social, le département de l'Orne est, à tous points de vue, l'un de ceux qui contribuent le mieux à la prospérité française ».

78.
Toast porté par Gustave Le Vavasseur lors du comice agricole de l'arrondissement d'Argentan tenu au Merlerault en 1876, à la gloire d'un des fleurons des produits ornais : les chevaux du Merlerault (Arch. dép. Orne, 252 J).

« Messieurs,
Chaque pays excelle en quelque chose ;
Strasbourg fait ses pâtés, Grasse produit la rose
Le Merlerault a mieux que cela ; ses chevaux
Ont fait bien des jaloux mais n'ont pas de rivaux.
Nos amis les Anglais, pleins de recherches folles

77

Leur dressent des autels, ainsi qu'à des idoles
Dans leurs appartements quand ils rentrent le soir
Au lieu d'une écurie on leur offre un boudoir
On leur mâche l'avoine et pour garnir leur crèche
On épluche avec soin les brins de paille fraîche
La litière est plus nette et mieux faite qu'un lit
Et l'on change les draps du Dieu, s'il les salit,
Ces Anglais ont vraiment une race superbe
Il ne leur manquerait rien... s'ils avaient notre herbe
La sève qui nourrit les plantes et les fleurs
Aux prés du Merlerault est plus riche qu'ailleurs
Elle fermente encor dans le lait de la mère
Et bout avec le sang dans les veines du père
Nous n'avons pas besoin de luxe à la maison
Et la litière est faite où pousse le gazon
Nos élèves font fi du foin de l'écurie
Ils aiment mieux brouter les fleurs de la patrie.

Chevaux du Merlerault, si justement vantés
En la langue des Dieux je porte vos santés !

A votre vieux renom, à votre jeune gloire !
A ceux qu'a moissonnés la guerre, à leur mémoire !
A vous qui, frémissant et rougissant vos mors
Galopiez dans le sang des mourants et des morts,
Qui, dans l'affolement de charges éperdues
Sauviez l'honneur après les batailles perdues !

A vous, martyrs obscurs, à vous, martyrs civils !
La guerre vous a mis en d'étranges périls.
Vous n'avez conjuré le destin des batailles
Que pour être mangés derrière les murailles
Et vous avez nourris les bourgeois de Paris
Avec la noble chair de vos flancs amaigris !

A vous, dignes enfants des martyrs de la guerre !
Dieu vous garde de mort héroïque ou vulgaire !
Dieu vous garde surtout des coups de l'étranger
Dieu nous préserve ami de jamais vous manger ! »

Les labours

79.
Joug pour l'attelage des bœufs (Musée départemental des A.T.P. du Perche).

Au début du XIXe siècle, les 4/5 des attelages pour les travaux agricoles sont composés de 2 ou 4 bœufs. Le joug d'épaules, particulièrement adapté aux animaux munis de petites cornes est le plus souvent utilisé. Il se compose d'une barre de bois reposant sur les garrots des animaux et d'une corde ou d'une chaîne passant autour du poitrail de chaque bœuf qui assure le maintien du joug en place.

80.
Araire, XIXe siècle (Musée départemental des A.T.P. du Perche).

L'araire, sorte de charrue sans train avant ni versoir, est composée d'un soc triangulaire, de deux ailes en bois, d'un age, d'un mancheron et d'un timon fixé à l'age. Elle ouvre la terre sans la retourner et elle ne permet pas des labours en profondeur.

81.
Charrue, vers 1850 (Musée de la Blanchardière à Flers).

La charrue est constituée d'un avant-train articulé à deux roues, un coutre qui fend la terre verticalement, un soc qui la coupe horizontalement et qui la soulève et un versoir qui la retourne. Le labour est plus profond qu'avec l'araire.

82.
Brabant double, vers 1910 (Musée de la Blanchardière à Flers).

Nouveau progrès dans l'évolution de la charrue, le brabant double porte ce nom « parce qu'il se caractérise par un montage symétrique sur l'age de deux versoirs, coutres et socs superposés qui peuvent pivoter entièrement de telle sorte, qu'au bout de la raie, il est possible d'ouvrir une nouvelle raie en retour, et de déverser la terre contre la terre retournée au passage précédent ; le labour reste donc à plat » (Marcel Lachiver, *Dictionnaire du monde rural : les mots du passé,* Paris, Fayard, 1997, p. 287).

83.
Charrue tirée par quatre percherons au début du XXe siècle (carte postale, Arch. dép. Orne).

84.
La charrue-brabant double (gravure extraite de l'*Annuaire des cinq départements de l'ancienne Normandie*, 1862, p. 127).

85.
Scènes normandes : le labourage au début du XXe siècle (carte postale éditée par E. Pasquis, L'Aigle, Arch. dép. Orne).

Labour avec une charrue traditionnelle alors que le brabant double a déjà commencé à se répandre.

86.
Un rouleau en fonte à Bures au début du XXe siècle (carte postale, collection G. Bourdin).

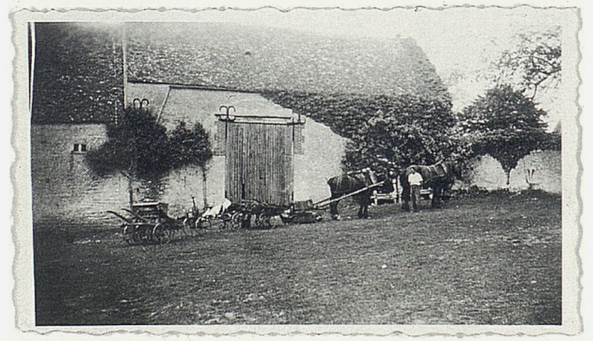
Utilisé après le labour pour écraser les mottes de terre ou après les semailles pour tasser la terre, le rouleau tiré par un cheval est en bois, souvent de pommier. A la fin du XIXe siècle apparaît le rouleau en fonte, plus solide, plus lourd et donc plus efficace. Toutefois le rouleau en bois est encore utilisé au milieu du XXe siècle.

87.
La ferme de Crillu à Saint-Loyer-des-Champs : le retour des champs, vers 1938 (photographie, collection E. Poulain).

Attelés à deux chevaux, rouleau, bineuse, charrue et semoir sont accrochés les uns aux autres afin d'être remisés après la saison des semailles.

83

87



La moisson et les battages

90

93

88.
Faucilles (Musée départemental des A.T.P. du Perche).

89.
Faux (collection privée)
La faux est équipée de griffes en bois qui, en évitant que les tiges de céréales ne tombent en désordre sur le sol, facilitent le travail de constitution des javelles.

90.
Moisson à la faux au Gué-de-la-Chaîne, vers 1905 (photographie, Arch. dép. Orne).

Bien qu'apparaissant aujourd'hui comme un système archaïque, la moisson à la faux représente au XIXe siècle un véritable progrès. Sa substitution progressive à la faucille à partir de la fin du XVIIIe siècle constitue presque une révolution. Elle permet en effet de « diminuer le personnel nécessaire à la moisson : un faucheur et une leveuse pour l'ouvrage que faisaient quatre scieurs. C'est une amélioration pour l'abondance de la paille et, quant à l'économie, elle porte principalement sur la nourriture, le faucheur étant plus payé que le scieur ne l'était ». (*Enquête agricole* de 1866, p. 444).

91.
Prospectus de présentation de la faucheuse-moissonneuse normande du docteur Mazier, 1854 (Arch. dép. Orne, M 2118).

Le docteur Mazier, médecin de L'Aigle (Soligny-la-Trappe, 1799 - L'Aigle, 1868) publie plusieurs opuscules médicaux mais il laisse également un brevet de faucheuse-moissonneuse en 1854 qui obtient notamment une médaille d'argent au concours régional de Caen et une autre, de bronze, au concours général de Paris en 1857. Ce genre de faucheuse-moissonneuse sert aussi bien pour les céréales que pour le foin. Le travailleur, installé sur la moissonneuse, ramène sur le côté et à même le sol, à l'aide d'un râteau, par exemple les tiges de blé qui forment une javelle.

92.
Vue de la moissonneuse Mac-Cormick fauchant du blé (gravure extraite de *l'Annuaire des cinq départements de l'ancienne Normandie*, 1858, p. 36).

L'angle du dessin permet de comprendre que le mécanisme rabat le blé vers la faucheuse et qu'il suffit d'un homme armé d'un râteau pour réunir les javelles et les faire glisser du tablier sur le sol.

93.
Une faucheuse en train de couper le blé au début du XXe siècle (carte postale, Arch. dép. Orne).

94.
Repas des moissonneurs au début du XXe siècle (carte postale, collection G. Bourdin).

Evénement très important de la vie agricole, la moisson est un travail fatigant, souvent sous la chaleur. Le repas des moissonneurs apporte alors un repos attendu et constitue un temps privilégié de la sociabilité paysanne.

95.
Les mérites du hache-paille présentés par A. de Caumont, directeur de l'Association normande (*Annuaire des cinq départements de l'ancienne Normandie*, 1858, p. 48).

96.
Hache-paille, 1ère moitié XXe siècle (Musée de la Blanchardière à Flers).

Le hache-paille sert à couper la paille en morceaux pour la donner aux bestiaux. On y recourt également pour préparer la paille qui sert à faire le torchis fréquemment utilisé dans les constructions rurales.

97.
La rentrée des gerbes, par C. Quinton (reproduction d'un tableau conservé au Musée du château de Flers).

98.
Fléau (Musée de la Blanchardière à Flers).

99.
Scène de battage avec une trépineuse dans la région de Vimoutiers au début du XXe siècle (carte postale, Arch. dép. Orne).

Afin de battre le grain plus rapidement qu'au fléau, sont mises au point des machines à battre. Les premières machines efficaces apparaissent en France dans les grandes exploitations à la fin du Second Empire. Mues par des chevaux, elles peuvent battre 40 à 60 gerbes à l'heure. Elles prennent le nom de trépigneuses ou trépineuses parce que les chevaux « trépignent » sur un plancher mobile incliné.

100.
Locomobile conservée au Musée de la Blanchardière à Flers (photographie, cliché A. Morin).

101.
Scène de battage à Domfront, au début du XXe siècle (photo-carte postale, Arch. dép. Orne).

A partir de la fin du XIXe siècle, la trépineuse fait place à la batteuse à vapeur dont le mécanisme est actionné grâce à une locomobile. Ce type de matériel, au prix élevé, ne peut être acheté que par les grands propriétaires, par des entrepreneurs ambulants ou des coopératives.

102.
Publicité pour le tarare et autres machines agricoles vendus par la quincaillerie Blin à Domfront (*Le Publicateur de l'Orne*, 3 août 1902).

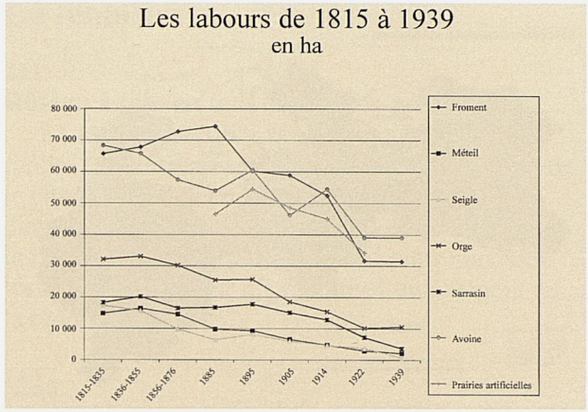
103.
Tarare commercialisé par la maison Blin à Domfront, premier tiers du XXe siècle (Musée du fer et du fil de Dompierre).

Le tarare, appelé aussi van mécanique ou encore cribleur, sert à nettoyer et à épurer le blé en enlevant la balle (enveloppe du grain dans l'épi).

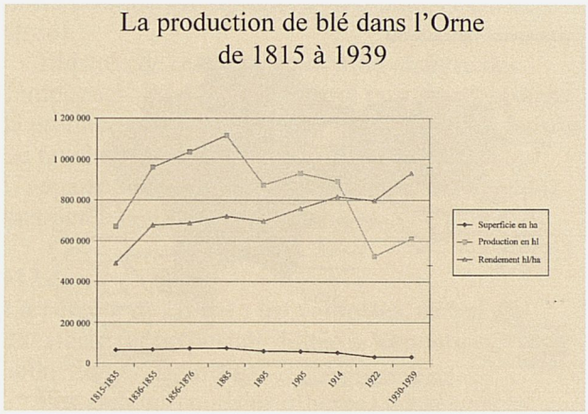
99

101

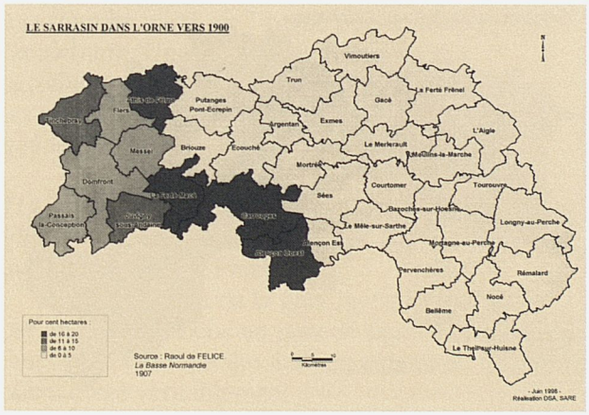
104



105



106



Les céréales

104.
Graphique : les labours de 1815 à 1939.

Si globalement les labours connaissent un recul général dans l'Orne (diminution de moitié), l'évolution s'avère contrastée pour les surfaces occupées par les différents types de céréales :
– le froment, céréale la plus cultivée pendant la majeure partie du XIXe siècle, perd la première place à la veille de la Première Guerre mondiale alors que le pain reste un élément essentiel de l'alimentation ;
– l'avoine retrouve alors la première place qu'elle occupait au début du XIXe siècle, en raison du développement de l'élevage du cheval ;
– l'orge, pourtant donnée dans l'alimentation des bestiaux, recule ;
– le méteil, le seigle et le sarrasin connaissent un recul inexorable en raison du triomphe du pain blanc obtenu à partir du froment.

105.
Graphique : la production de blé dans l'Orne de 1815 à 1939.

Le froment voit sa production augmenter jusque vers 1885 en raison de l'accroissement de la surface qu'il occupe (+ 13 %) et surtout du progrès considérable des rendements (+ 50 %). A partir des années 1890, le froment est la céréale qui subit le plus le recul des labours et sa production régresse avant de remonter dans les années 1930 grâce à un nouveau progrès des rendements qui finalement ont doublé entre 1815 et 1939.

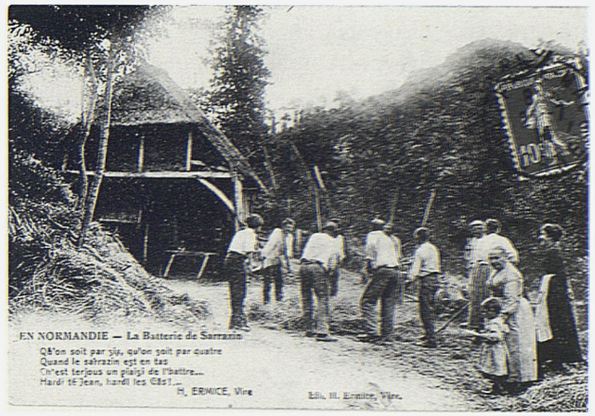
106.
Carte : le sarrasin dans l'Orne au début du XXe siècle (d'après Raoul de Félice, *La Basse-Normandie*, 1907, p. 347).

Le sarrasin, qui affectionne les climats brumeux et tempérés ainsi que les sols schisteux et granitiques, réussit le mieux dans la partie bocagère du département, c'est-à-dire là où le froment obtient les moins bons rendements. La farine de sarrasin sert à préparer la galette et la bouillie qui jouent encore un grand rôle dans l'alimentation des paysans du Bocage.

107.
La batterie de sarrasin au début du XXe siècle (carte postale, Arch. dép. Orne).

Noter que le battage se fait toujours au fléau.

107



La victoire de l'herbe

Les prairies

108.
Rapport présenté par M. Blanchetière, sur l'avantage de transformer les labours en pâturages, lors du 42e Congrès de l'Association normande tenu à la Ferté-Macé en juillet 1874 (*Annuaire des cinq départements de l'ancienne Normandie*, 1875, p. 199-200).

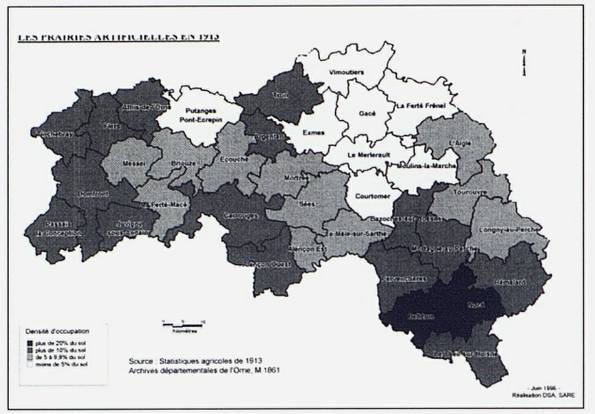
Louis Blanchetière, ancien conducteur principal des ponts et chaussées, maire de Domfront, inspecteur de l'Association normande pour l'arrondissement, présente fréquemment des rapports lors des Congrès. Il utilise ici une formule choc destinée à frapper les esprits : « l'herbe en un mot est, en agriculture, le nerf de la guerre ».

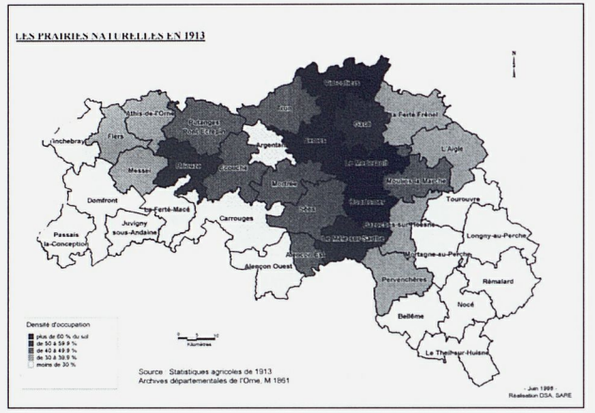
109.
La mise en herbe à Saint-Martin-l'Aiguillon ou comment réaliser de beaux herbages, 1900 (Arch. dép. Orne, M 115).

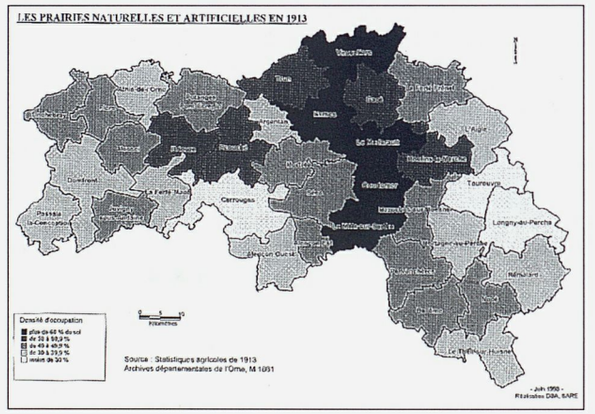
Le dossier de demande d'attribution de la médaille de chevalier du Mérite agricole à Victor-Étienne Blanchet, exploitant agricole à Saint-Martin-l'Aiguillon (canton de Carrouges) est l'occasion pour la municipalité de cette commune de rédiger une notice sur le postulant. Y sont ainsi évoquées ses activités agricoles et notamment tout le travail accompli pour transformer en herbages de mauvais terrains grâce au drainage, à l'apport de terres de bonne qualité, à des fumures abondantes et à des engrais.

110.
Cartes des prairies en 1913 (d'après la statistique agricole de 1913).

Les prairies occupent plus de la moitié du sol, voire les deux tiers, dans la vallée de la Sarthe, la région du Merlerault, le Pays d'Auge, ainsi que le sud du Houlme. Les prairies naturelles jouent un rôle structurant dans cette géographie.
Dans les parties du département où les labours restent majoritaires (Bocage, plaines centrales, Perche et Pays d'Ouche), les prairies artificielles occupent une place plus importante qu'ailleurs.







La fenaison

111.
Râteau à foin en bois (collection privée).

Le râteau est utilisé pour réunir le foin en randes (rangées) avant d'en faire des meules ou de le charger sur des charrettes. Cette fonction disparaît avec l'apparition du râteau à cheval mais le râteau est encore parfois utilisé pour ramasser les restes de foin sur le pré après l'enlèvement de la récolte.

112.
Les faucheurs au début du XXe siècle (carte postale éditée par Roussel à Argentan, Arch. dép. Orne).

Illustrée de quelques vers d'un chantre des campagnes, Paul Harel, la carte postale représente la première opération de la fenaison : la fauchaison ou fauchage de l'herbe à l'aide de faux. L'apparition de faucheuses tirées par des chevaux met peu à peu fin à cette pratique.

113.
La récolte des foins : les veillottes, début du XXe siècle (carte postale éditée à Vimoutiers, collection G. Bourdin).

Les andains (rangées d'herbe) laissés par la faux ou la faucheuse sont soulevés et retournés à la fourche pour que l'herbe puisse sécher plus rapidement. Une fois sec, le foin peut être rassemblé le soir en petits tas, les veillottes, pour les protéger d'une éventuelle pluie la nuit. Noter que le travail se fait au râteau.

114.
Faucheuse Mac-Cormick, vers 1910 (Musée de la Blanchardière à Flers).

Prenant la suite de la faux, la faucheuse tirée par un cheval amène un gain de temps dans le fauchage et produit des andains réguliers. Pourtant elle n'entre véritablement dans les exploitations agricoles qu'à partir des années 1870 et en 1939 elle est encore loin d'une utilisation systématique. Le label Mac-Cormick, par son origine américaine, est souvent perçu comme un exemple de modernité dans le domaine du matériel agricole.

115.
La récolte du foin sur les terres de Louis Aveline dans le Perche au début du XXe siècle (carte postale, Arch. dép. Orne).

Une fois séché, le foin est chargé en vrac sur une charrette, tirée ici par trois chevaux percherons, pour être conduit dans les fenils (greniers à foin) de la ferme.

116.
Râteau à cheval (gravure extraite de l'*Annuaire des cinq départements de l'ancienne Normandie*, 1858, p. 51).

Dans son rapport intitulé « quelques mots sur la machinerie agricole », Arcisse de Caumont s'interroge : « quand on voit avec quelle lenteur le râteau à bras fonctionne, combien il faut de personnes pour râteler le foin d'une prairie un peu vaste, on se demande comment le râteau à cheval n'est pas plus répandu en France ». Malgré cet appel, l'utilisation du râteau à cheval ne se généralise qu'au XXe siècle.

117.
Charrettes à foin passant à gué sur l'Orne au pied du château de Ménil-Glaise à Batilly au début du XXe siècle (carte postale, Arch. dép. Orne).

Appelée aussi charrette à gerbes, ce moyen de transport reste d'actualité jusqu'à la généralisation du tracteur et de la remorque.

118.
Une botteleuse en action à Saint-Front (Domfront) en 1939 (*Le Publicateur de l'Orne*, 30 juillet 1939).

L'apparition, probablement d'une des premières botteleuses dans le Bocage, fait la une de l'hebdomadaire local, *Le Publicateur*. Son utilisation permet de compacter le foin en bottes régulières plus faciles à transporter et à entreposer et en fin de compte elle économise l'espace nécessaire au stockage. La botteleuse se généralise seulement à partir des années 1950.

113

Les grandes tendances

119.
Lettre à en-tête illustrée de la ferme du Plessis à Origny-le-Roux, 1911 (Arch. dép. Orne, 259 J).

Propriété de A. Chapelle, la ferme du Plessis (qui a également fait l'objet d'une carte postale ancienne) est spécialisée dans l'élevage. Cette lettre est d'ailleurs adressée au préfet de l'Orne dans la perspective de présenter des animaux au Concours central d'animaux reproducteurs de race chevaline à Paris.

120.
La Ferme-Neuve à Dorceau : la maison d'habitation au début du XXe siècle (carte postale, collection Aveline).

Sur ce document figurent deux chevaux, une des spécialités de la ferme, mais aussi une autruche parvenue à Dorceau lors des transactions commerciales réalisées avec l'Australie.

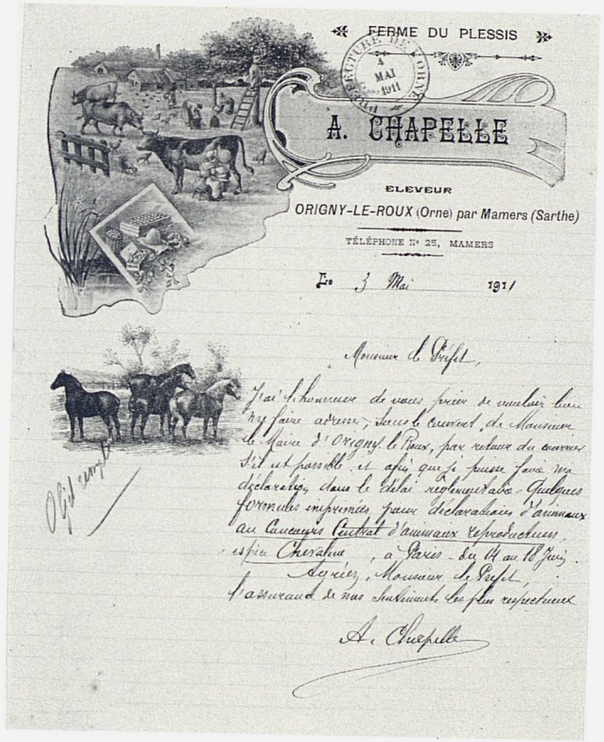
121.
Graphique : évolution du nombre d'animaux de 1800 à 1938 (d'après l'*Annuaire des cinq départements de l'ancienne Normandie*, les statistiques agricoles et les ouvrages de Lasselain et de Desmars).

La caractéristique majeure de l'évolution du cheptel ornais est le triplement du nombre des bovins en un siècle et demi, marque de la spécialisation laitière de l'agriculture dans une bonne partie du département. A l'inverse, l'effectif des ovins a été divisé par six pendant la même période en raison de la réduction de la surface de deux sources d'approvisionnement en nourriture : les landes et jachères d'une part, les terres labourables en céréales avec les chaumes restant après la récolte.
Entre ces deux évolutions opposées, le nombre des chevaux double presque entre 1800 et 1885, grâce au développement de la race percheronne pour les besoins de l'agriculture et des transports (dont l'exportation aux Etats-Unis). Ensuite apparaît un fléchissement jusqu'en 1938 lié à l'essor de nouveaux moyens de transports (ferroviaires et automobiles) et à l'apparition du tracteur dans les campagnes. L'effectif des porcs s'accroît d'un tiers sur l'ensemble de la période en lien avec l'augmentation de la consommation de viande.

122.
Maquette de la Ferme-Neuve à Dorceau (maquette au 1/150e réalisée par Françoise Boutet, 1989, Musée départemental des A.T.P. du Perche).

Cette ferme à cour semi-carrée est construite en 1850-1851 sur l'emplacement d'une ancienne exploitation par le père de Joseph Aveline qui s'engage alors dans la conversion en pâturages de ses terres pratiquement toutes en labours, afin de se consacrer à l'élevage chevalin et bovin. La Ferme-Neuve devient à partir de ce moment une des fermes d'élevage les plus célèbres de l'Orne. L'organisation des bâtiments est créée pour répondre aux exigences de l'élevage : « le côté nord-est du bâtiment est percé d'une grande porte charretière donnant accès à la cour depuis la route. L'habitation est située dans le corps de bâtiment nord, à l'ouest de la grande entrée charretière ; elle s'ouvre au sud-ouest sur la cour et au nord-est sur un jardin d'agrément qui la sépare de la route ; au premier niveau elle contient d'est en ouest, le logement des maîtres, la salle commune puis la salle à manger du personnel et une chambre de domestiques ; au second niveau deux chambres et une salle de bains sont en cours d'aménagement. A l'est de l'entrée charretière se trouvent deux garages et la cave à cidre. Le corps de bâtiment Est contient, du nord au sud, un passage entre la cour et le jardin potager attenant à l'est, la cave à vin, le local du pressoir et du concasseur pour la nourriture des animaux, la laiterie, la grange, une grande étable et la buanderie ; la grange ouvre un passage pour les charrettes de
la cour vers l'est et communique directement avec les combles, servant de grenier et de fenil, au-dessus des autres locaux ; un hangar ou maillère est adossé au mur est de l'étable. Le corps de bâtiment ouest comprend, du nord au sud, l'écurie des chevaux de trait avec accès à l'ouest vers les paddocks, l'écurie-infirmerie, deux étables, deux chambres de commis, une grande écurie pour les poulinières, et la porcherie, tous ces locaux étant surmontés de fenils et de greniers. A l'ouest du bâtiment sont situés six paddocks et trois abris pour les abreuvoirs des chevaux. Sur le côté sud de la cour, sont situés l'accès aux pâturages, le tas de fumier et la mare. A l'est du bâtiment, se trouvent six silos pour le fourrage vert, trois poulaillers, un verger et un bâtiment isolé pour le logement des ouvriers. Quelques étables sont isolées dans les pâtures » (catalogue de l'exposition *Perche, passions paysannes : deux siècles de vie agricole*, Musée départemental des A.T.P. du Perche, 1989, p. 41).

119



FERME DU PLESSIS

A. CHAPELLE

ÉLEVEUR

ORIGNY-LE-ROUX (Orne) par Mamers (Sarthe)

TÉLÉPHONE N° 25, MAMERS

Le 3 Mai 1911

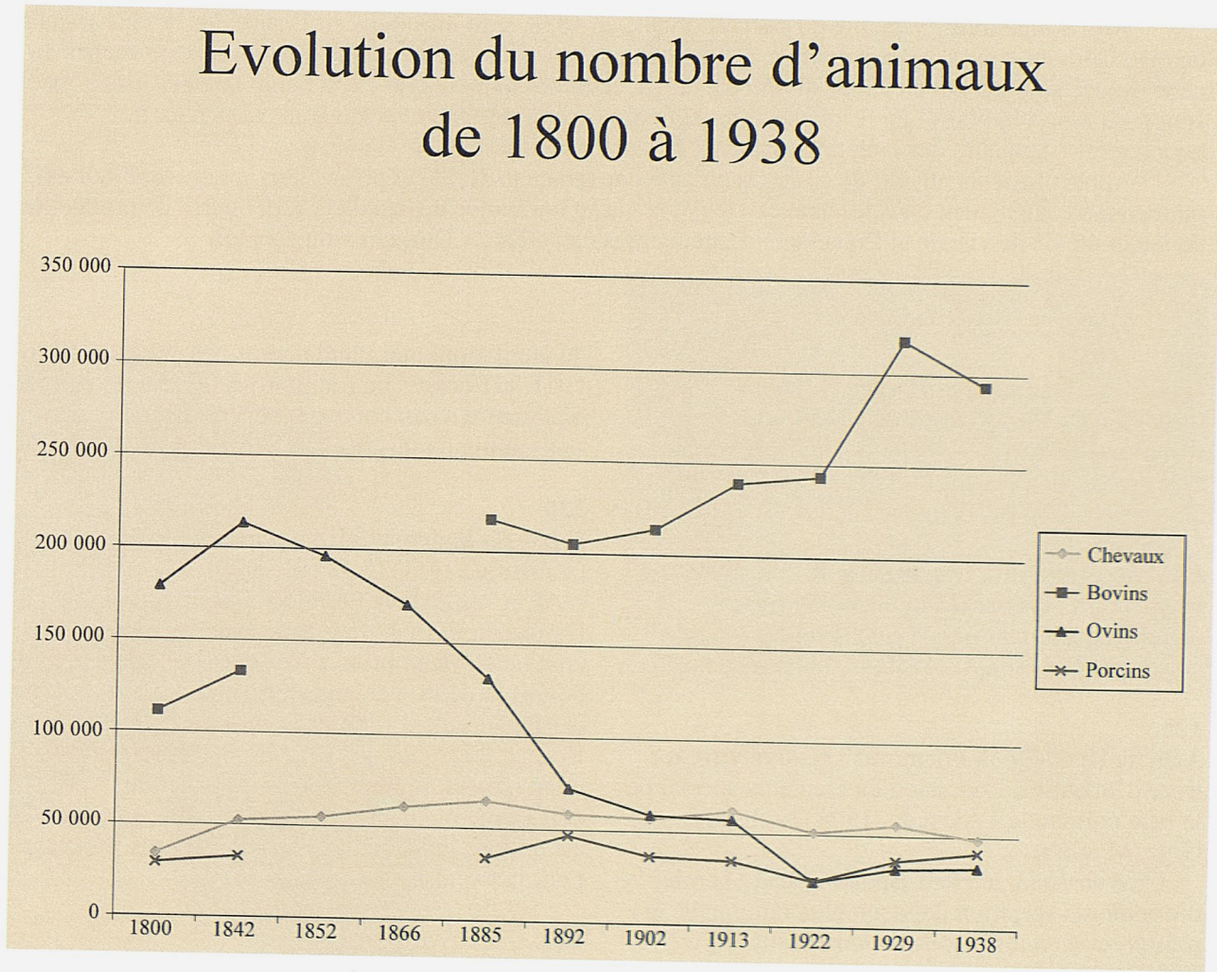
Monsieur le Préfet,

J'ai l'honneur de vous prier de vouloir bien me faire adresser, sous le couvert de Monsieur le Maire d'Origny-le-Roux, par retour du courrier s'il est possible, et afin que je puisse faire ma déclaration dans le délai réglementaire, quelques formules imprimées pour déclarations d'animaux au Concours Central d'animaux reproducteurs, rue Cherubini, à Paris, du 14 au 18 juin.

Agréez, Monsieur le Préfet, l'assurance de mes sentiments les plus respectueux.

A. Chapelle

121



Les bovins

Au début du XIXe siècle, les vaches ornaises ne présentent pas un caractère uniforme : races locales semblant « descendre de la race flandrine qui paraît elle-même dérivée de la race hollandaise », vaches du Merlerault provenant de croisements suisses et cotentins, enfin race cotentine ou bringée, ancêtre de la race normande.

Afin d'améliorer la qualité du cheptel ornais, en 1838, sont introduits en France des bovins anglais de race Durham, race à jambes courtes, renommée pour sa sélection. En 1840, « le nombre de vaches de cette espèce aujourd'hui au Haras du Pin est de 18, celui des taureaux de 12. Il paraît que ces vaches ne sont pas bonnes laitières ; en revanche, elles sont bien préférables aux vaches françaises pour la boucherie » (Annuaire des cinq départements de l'ancienne Normandie, 1840, p. 408).

Après plusieurs années de croisements non convaincants (taille et production laitière amoindries), on reconnaît finalement dans les années 1870 à la vache normande des qualités supérieures de production de lait et même de viande et l'on essaie d'atténuer les caractères « Durham » du cheptel.

123.
***Gaudy*, vache anglaise de race Durham, importée au Haras du Pin en 1838** (gravure extraite de l'*Annuaire des cinq départements de l'ancienne Normandie*, 1840, p. 408 hors texte).

124.
***Lord Morpeth*, taureau anglais de race Durham importé au Haras du Pin en 1838** (gravure extraite de l'*Annuaire des cinq départements de l'ancienne Normandie*, 1840, p. 409 hors texte).

125.
Affiche Herd-Book normand : réouverture du livre d'origine à l'occasion du concours spécial de la race normande à Alençon, 1904 (Arch. dép. Orne, M 2060).

Créé en 1883, le Herd-Book normand permet d'orienter la sélection de façon plus rationnelle et plus précise en inscrivant seulement sur le livre généalogique les meilleurs taureaux et les meilleures vaches. Au départ, seuls quelques éleveurs ornais y portent un intérêt et constituent des vacheries avec des reproducteurs inscrits. Il faut attendre les années 1920 pour voir un large succès du Herd-Book normand auprès des éleveurs et, en 1921, la Société d'agriculture de l'Orne décide de n'admettre à son concours départemental que les seuls animaux inscrits au Herd-Book.

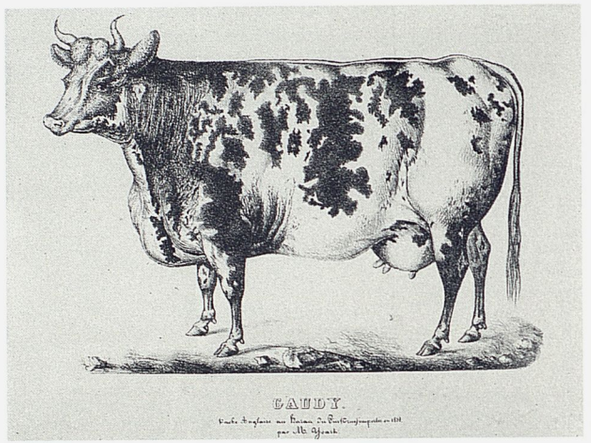
126.
Carte de la densité des bovins en 1913 (statistique agricole de 1913).

A la veille de la Première Guerre mondiale, le nord du Pays d'Auge et le Bocage apparaissent comme les deux principaux pôles de l'élevage des bovins et de la spécialisation laitière. La densité est particulièrement forte dans certains cantons du Bocage où la part des prairies est pourtant relativement faible. Le cœur herbager du département, du Pays d'Auge au Mêle-sur-Sarthe, est quant à lui davantage spécialisé dans l'élevage pour la viande.

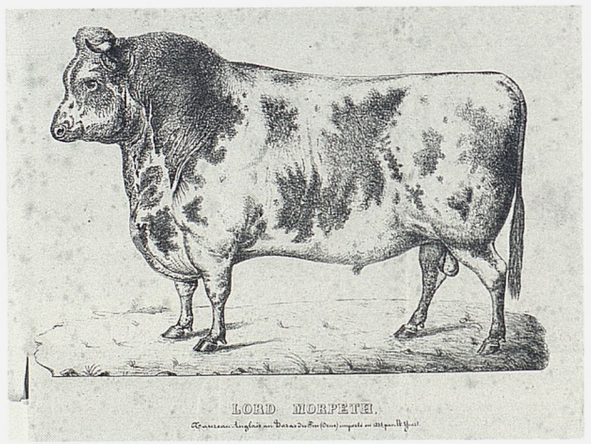
127.
Taureau de race normande dans un élevage du Perche au début du XXe siècle (carte postale, Arch. dép. Orne).

Un exemple du résultat de la sélection de la race bovine normande.

123



124



128.
Bronze représentant un taureau (dimensions : H 60 x L 65 cm) (collection Aveline).

129.
Stand de l'exploitation Aveline au Salon de l'agriculture à Paris en 1935 (photographie, collection Aveline).

Connue pour ses chevaux au début du siècle, l'exploitation de Joseph Aveline brille après la Première Guerre mondiale par la qualité de ses bovins. Elle remporte les plus hautes récompenses, de nombreux premiers prix aux concours de Paris et aux concours spéciaux et départementaux de la race.

130.
Les effets inattendus d'une épidémie de fièvre aphteuse à La Perrière en 1913 (cliché Paul Lancre, collection privée).

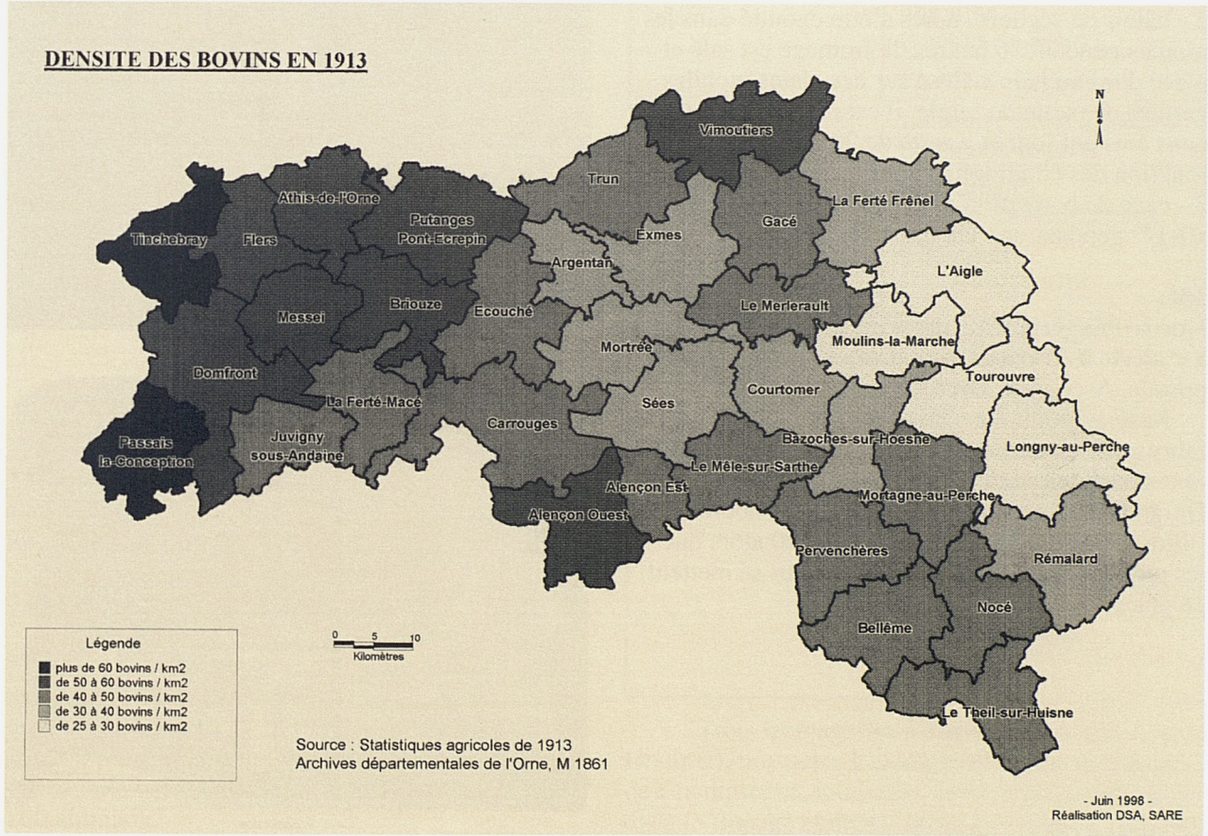
Sur la droite de la photographie, figure une pancarte posée par la municipalité en raison de l'épidémie de fièvre aphteuse ou « cocotte » afin d'interdire la circulation du bétail sur cette route. Dans la nuit du 8 au 9 août 1913, de joyeux plaisants posèrent au-dessus de la pancarte précédente, une autre portant ce mot : *magnifique*, et au-dessous une seconde sur laquelle on lisait : *20 francs la nuit*.

131.
Comment reconnaître une bonne vache laitière (*Annuaire des cinq départements de l'ancienne Normandie*, 1847, p. 235-236).

Lors de son Congrès tenu à Argentan en juillet 1846, l'Association normande se penche sur le problème de l'élevage. M. Féraud, vétérinaire à Argentan, précise les signes auxquels on reconnaît une bonne vache laitière et lance ainsi une discussion très nourrie entre les congressistes, notables soucieux des progrès agricoles.

132.
Vaches hollandaises : tableau de Jeanne Denise (Ville de Sées).

126



129

Le lait, le beurre, le fromage

133.
Scènes villageoises : la tireuse de vaches au début du XXe siècle (carte postale éditée à Vimoutiers, Arch. dép. Orne).

Traire les vaches (ou tirer les vaches) à la main est resté très longtemps, jusque dans les années 1950, la pratique dans la plupart des exploitations ornaises. D'abord réalisée dans les champs, elle s'est pratiquée de plus en plus à l'étable. Elle est le plus souvent l'affaire des femmes.

133

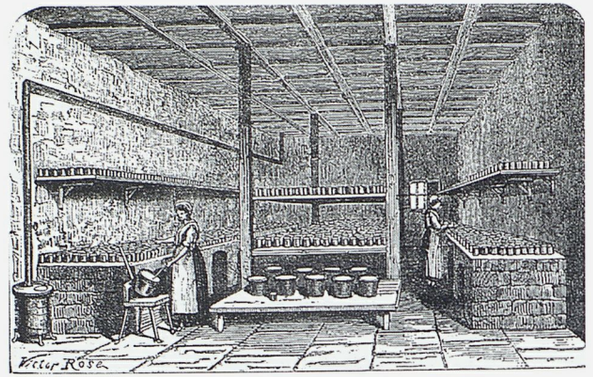
134.
Inauguration à Vimoutiers du monument à la mémoire de Marie Harel, créatrice du camembert (*L'Illustration*, 21 avril 1928).

Le fromage de Camembert aurait été fabriqué pour la première fois en 1791 par Marie Fontaine (1761-1844), femme Harel, exploitant une ferme à Camembert. En 1813, sa fille aînée épouse Victor Paynel, demeurant dans la commune voisine de Champosoult, où elle continue l'industrie de sa mère. Trois autres frères Paynel s'établissent dans des fermes importantes du Calvados pour transformer leur production laitière de la même façon. Ainsi commence à s'étendre la fabrication du camembert par les familles Paynel et alliées. En 1928, un monument à la mémoire de Marie Harel est inauguré en présence d'Alexandre Millerand, sénateur de l'Orne et ancien président de la République (1920-1924) et du docteur Dentu, conseiller général et maire de Vimoutiers.

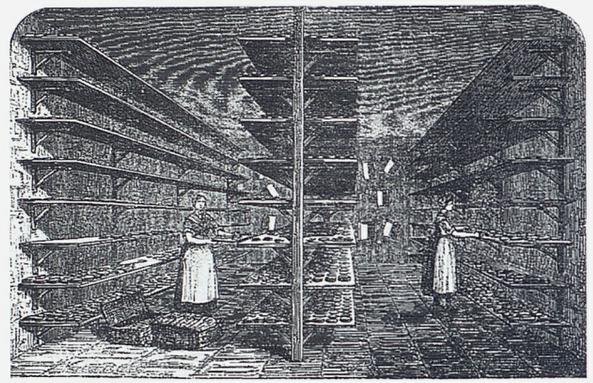
135.
Les étapes de la fabrication du camembert d'après les gravures de Victor Rose (*Annuaire des cinq départements de l'ancienne Normandie*, 1878, p. 88, 92-95).
1 - coulage du lait, mise en présure, remplissage des moules.
2 - hâloir ou séchoir : après s'être égoutté dans les moules pendant 36 heures, le fromage est salé et placé dans un hâloir. Posé sur des claies mobiles garnies de paille de seigle, il est retourné une ou deux fois par jour et y reste de 20 à 25 jours en fonction des conditions atmosphériques.
3 - cave de perfection : le camembert y reste à 10-12° pendant une vingtaine de jours.

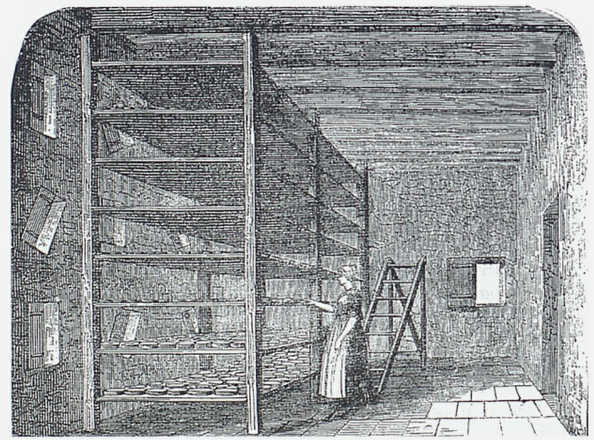
136.
Une fromagerie artisanale au début du XXe siècle à Avernes-sous-Exmes (carte postale, Arch. dép. Orne).

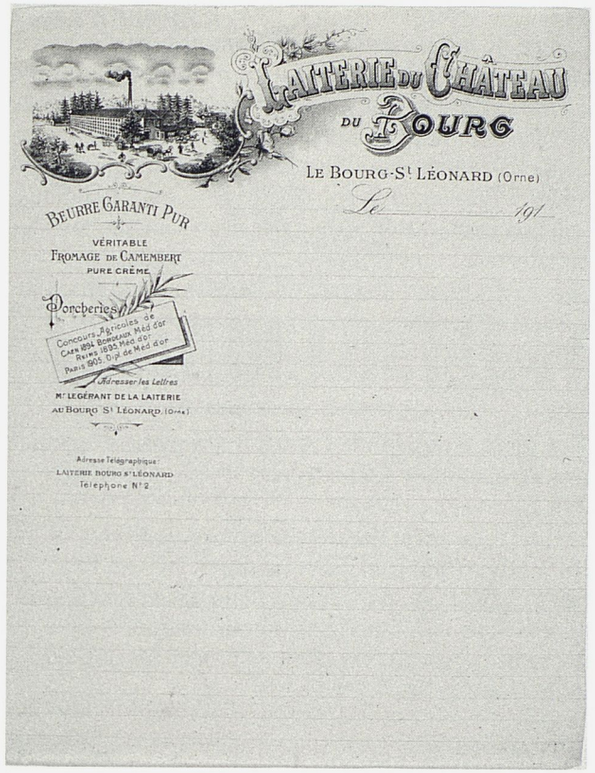
Mise au point dans un cadre familial, la fabrication du camembert est réalisée au cours du XIXe siècle dans un cadre artisanal. La fromagerie Durand d'Avernes-sous-Exmes en est encore l'illustration au début des années 1900 alors que les premières fromageries industrielles se mettent en place.

135-1


Coulage du lait, mise en présure, remplissage des moules

135-2

Saloir ou Séchoir

135-3

Cave de perfection



137

137.
Papier à en-tête de la laiterie du Château, appartenant à la famille Lavalou, au Bourg-Saint-Léonard, années 1910 (Arch. dép. Orne, 259 J).

A la veille de la Première Guerre mondiale, M. Lavalou exploite au Bourg-Saint-Léonard une importante laiterie fromagerie industrielle qui occupe de 25 à 30 ouvriers et produit 1 500 à 3 000 tonnes de fromage chaque année. A la fromagerie est annexée une porcherie qui contient 160 animaux.

138.
Lettre à en-tête d'A. Deschamps, marchand de beurre et d'œufs en gros au Merlerault, 1917 (Arch. dép. Orne, M 1721).

Le marchand de beurre est l'intermédiaire indispensable pour la commercialisation du beurre produit dans les fermes. Il le revend sur les marchés locaux (A. Deschamps est présent dans sept chefs-lieux de canton du centre du département) ou l'expédie vers les grandes villes, voire même vers l'Angleterre, antique consommateur de beurre normand.

139.
Les fromageries et beurreries dans l'Orne en 1914 (d'après M. Desmars, *L'Orne, étude économique*, 1919).

	Commune	Société	Date de création
Beurreries	Landisacq (canton de Flers)	Société coopérative agricole de la vallée de la Visance	1912
	Tanville (canton de Sées)	Laiterie coopérative	
	Le Mêle-sur-Sarthe	Cholet	
Fromageries	Le Bourg-Saint-Léonard (canton d'Exmes)	Lavalou	
	Échauffour (canton du Merlerault)	Alba	
	Chambois (canton de Trun)	Serey	1911
	Cerisy-Belle-Étoile (canton de Flers)	Le Masne de Brons (fromageire nantaise)	1906
	Champsecret (canton de Domfront)	Barré Langlois Bigeon	1888 1898
	Saint-Bômer-les-Forges (canton de Domfront)	Hochet	
	Montsecret (canton de Tinchebray)	Guilmin	
	Berjou (canton d'Athis)	Société Laitière des Fermiers Normands	
	L'Aigle	Van Loyen	

Trois fromageries s'étaient, un temps, développées dans le canton de Messei, à Dieufit (Bellou-en-Houlme), une autre à Dompierre et une troisième à La Ferrière-aux-Étangs, tout auprès. Les fromageries de Champsecret sont, elles aussi, à proximité. Beurreries et fromageries industrielles se concentrent donc dans le Bocage et dans l'arrondissement d'Argentan.

140.
Canne à lait (collection privée).

141.
Ecrémeuse centrifugeuse Alfa-Laval, années 1930 (Musée de la Blanchardière à Flers).

Par des procédés naturels, il faut attendre 24 à 36 heures pour que la crème remonte à la surface du lait. Il faut environ 30 litres de lait pour obtenir un kilogramme de beurre.
L'utilisation de l'écrémeuse, machine rotative qui, par un mouvement rapide, permet d'écrémer le lait par différence de densité, amène un gain de temps considérable et de plus 25 litres de lait suffisent pour un kilo de beurre. Apparue dans les années 1890, l'écrémeuse est encore peu répandue en 1914. Elle équipe une exploitation laitière sur deux en 1940.

142.
Baratte haute (Musée départemental des A.T.P. du Perche).

L'extraction du beurre à partir de la crème est réalisée dans une baratte dont le mode d'action réside dans l'agitation violente du lait et de la crème, d'où résulte un frottement rapide des globules gras les uns contre les autres. Peu à peu l'enveloppe de ceux-ci se déchire, le beurre commence à s'agglomérer en petites masses qu'une agitation nouvelle réunit en une seule motte (*Annuaire des cinq départements de la Normandie*, 1878, p. 13).
La baratte verticale, avec un bâton muni d'un tampon à sa base, est abandonnée au milieu du XIXe siècle au profit de la baratte à axe vertical actionnée par une manivelle.

143.
Baratte horizontale rotative, sur pied (Musée du fer et du fil de Dompierre).

144.
Moules à beurre (collection privée).

Dans un souci de présentation sur la table, les moules à beurre permettent de donner des formes et des dessins variés.

145.
Faisselles (Musée départemental des A.T.P. du Perche).

Les faisselles sont des moules, percés de trous dans le fond, pour égoutter le petit lait dans la fabrication des fromages frais.

146.
Etiquettes de camemberts produits dans les laiteries-fromageries Lavalou du Bourg-Saint-Léonard et de Serans (Arch. dép. Orne, 243 J, fonds Lavalou).

Les archives des laiteries du Bourg-Saint-Léonard et de Serans, portant sur la période 1894-1965 ont été aimablement remises en don aux Archives départementales de l'Orne par Mme Lavalou et regroupées dans le fonds 243 J Lavalou.

147.
Lettre de commande de six camemberts, à l'en-tête du Théâtre national de l'Opéra comique à Paris, adressée à la laiterie-fromagerie Lavalou, 1893 (Arch. dép. Orne, 243 J, fonds Lavalou).

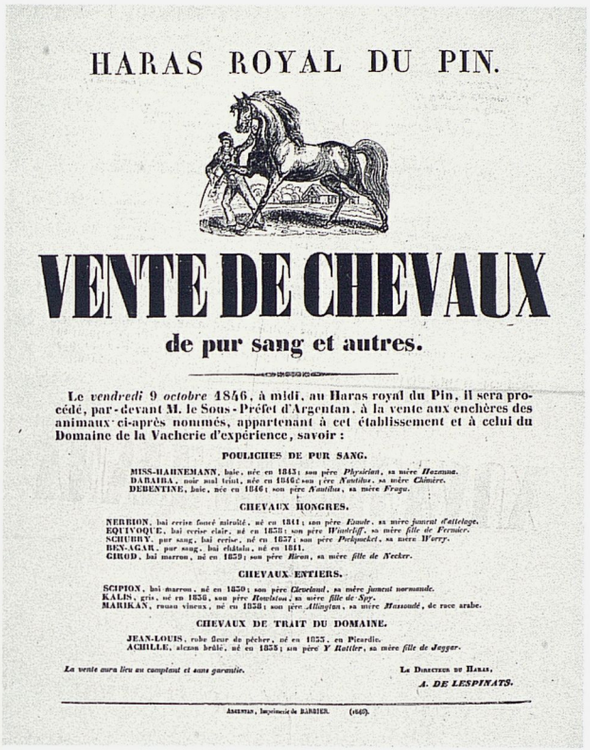
Les fromages de l'Orne sont expédiés dans toute la France : à Paris, au Havre, dans l'Est, dans le Nord et même en Belgique. En revanche, les tentatives de commercialisation au début des années 1900 en Espagne, en Italie ou au Maroc ont échoué en raison de conditions climatiques défavorables pour le transport.

148.
Vue de la fromagerie Lavalou à Serans d'après une étiquette de Camembert (Arch. dép. Orne, 243 J, fonds Lavalou).

La fromagerie de Serans fabrique 1 000 camemberts par jour dans les années 1920. Les eaux résiduelles, particulièrement abondantes, sont reçues dans un grand bassin pour irriguer 3 à 4 hectares de terrain sec situé en coteau au-dessous de la fromagerie.

146

Les chevaux



HARAS ROYAL DU PIN.

VENTE DE CHEVAUX

de pur sang et autres.

Le *vendredi* 9 *octobre* 1846, à midi, au Haras royal du Pin, il sera procédé, par-devant M. le Sous-Préfet d'Argentan, à la vente aux enchères des animaux ci-après nommés, appartenant à cet établissement et à celui du Domaine de la Vacherie d'expérience, savoir :

POULICHES DE PUR SANG.

MISS-HAHNEMANN, baie, née en 1843 ; son père *Physicien*, sa mère *Hezenna*.
DARAIHA, noir mal teint, née en 1846 ; son père *Nautilus*, sa mère *Chimère*.
DEBENTINE, baie, née en 1846 ; son père *Nautilus*, sa mère *Frogo*.

CHEVAUX HONGRES.

NERRION, bai cerise foncé miroité, né en 1841 ; son père *Emule*, sa mère *fameux d'attelage*.
EQUIVOQUE, bai cerise clair, né en 1838 ; son père *Wanderlff*, sa mère *fille de Fermier*.
SCHUBRY, pur sang, bai cerise, né en 1837 ; son père *Prickwicket*, sa mère *Werry*.
BEN-AGAR, pur sang, bai châtain, né en 1841.
GIROD, bai marron, né en 1839 ; son père *Biron*, sa mère *fille de Necker*.

CHEVAUX ENTIERS.

SCIPION, bai marron, né en 1839 ; son père *Elevelond*, sa mère *fameux normande*.
KALIS, gris, né en 1836, son père *Rowleston* ; sa mère *fille de Spy*.
MARIKAN, rouan vineux, né en 1838 ; son père *Allington*, sa mère *Hassonté*, de race arabe.

CHEVAUX DE TRAIT DU DOMAINE.

JEAN-LOUIS, robe fleur de pêcher, né en 1835, en Picardie.
ACHILLE, alezan brûlé, né en 1835 ; son père *Y Rattler*, sa mère *fille de Joyyar*.

La vente aura lieu au comptant et sans garantie.

Le Directeur du Haras,
A. DE LESPINATS.

ARGENTAN, Imprimerie de BARBIER. (1846).

150

149.
Etalon de pur-sang anglais nommé « Alençon » au Haras du Pin au début du XXe siècle (carte postale, Arch. dép. Orne).

150.
Affiche annonçant une vente de chevaux au Haras du Pin le 9 octobre 1846 (Arch. dép. Orne, M 2017).

Créé en 1714, fermé pendant la Révolution française, remis en service à partir de 1806, le Haras du Pin œuvre pour l'amélioration de la race chevaline. Son but est de mettre à la disposition des éleveurs des étalons de choix et d'orienter l'élevage dans le sens le plus favorable, suivant les besoins du moment. Comme le montre l'affiche, le Haras du Pin accueille des étalons de différentes races. Aux alentours de 1900, environ 300 étalons appartiennent au Haras ; l'effectif, qui a diminué pendant les années de guerre, est remonté en 1926 à 286 dont 15 étalons de pur-sang, 76 de demi-sang normand, 37 trotteurs, 150 percherons et 8 boulonnais.

Le cheval percheron

« Le département de l'Orne peut être considéré comme le berceau de la race chevaline percheronne qui descend en ligne directe de la race arabe. Afin de la régénérer, le directeur du Haras du Pin mit, en 1760, à la disposition du comte de Mallard, les plus beaux étalons arabes du haras, qui firent la monte au château de Cœsme, près de Bellême, dans l'Orne.

Plus tard, en 1820, les étalons arabes « Goldophin » et « Gallipoly » firent également la monte au même endroit. L'étalon « Jean le Blanc », descendant de leur ancêtre de la race percheronne, est né à Mauves, vers 1823, et fut acheté en 1825 par M. Miard, de Villers-en-Ouche, près le Sap (Orne).

D'autres étalons célèbres firent souche dans le département et le premier cheval inscrit au Studbook percheron fut l'étalon « Montigny », né près de Bellême, arrière-petit-fils de « Jean le Blanc » ; le second fut l'étalon « Volney », également né dans l'Orne en 1880.

Les éleveurs de ce département furent les premiers à reconnaître l'utilité de la Société Hippique percheronne. Son premier président, et je puis dire son fondateur, fut M. Fardouet père, ancien éleveur à Verrières (Orne).

Au début, seize cantons de l'Orne firent partie de la région percheronne : Mortagne, Bellême, Nocé, Le Theil, Rémalard, Longny, Tourouvre, Laigle, Moulins-la-Marche, Courtomer, Le Mesle, Pervenchères, Sées, Le Merlerault, Mortrée et Alençon. Plus tard, on ajouta les cantons de La Ferté-Fresnel, Exmes, Vimoutiers, Gacé et Bazoches-sur-Hoëne.

Les nombreux éleveurs de cette région ornaise du Perche sélectionnèrent d'une façon suivie et méthodique notre belle race de chevaux et nombreux furent leurs succès. (...).

Parmi les premiers éleveurs du département, je citerai : les Fardouet, Aveline, Chouanard, Perriot, Caget, Voisin, Gauthier, Forges, Dupont, Vallée, Miteau, Gasselin, Pelleray, Hayes, etc.

Avant et depuis la guerre, on a pu remarquer les élevages de MM. Emile, Joseph et Louis Aveline, Chapelle, Ansbert, Emile et Ernest Feuillard, Bouthry, Hamelin, Fauvelière, Levesque, Delange, Desprez, Drans, Bignon, Maurice et Charles Chouanard, Fresnel, Bourdin, Meaux, etc. (...).

Par une sélection rigoureuse et par un esprit de persévérance, les éleveurs ornais ont donc pu maintenir leur réputation dans les concours et dans les transactions en France et à l'étranger.

Aussi, le département de l'Orne peut-il être fier des beaux fleurons de sa couronne de l'élevage. S'il peut avec orgueil y voir ceux des races de pur sang, de demi-sang trotteur, il peut aussi, sans contredit, y compter celui de la race chevaline percheronne » (Joseph Aveline, *L'Illustration*, n° spécial Orne, 1927, p. 37).

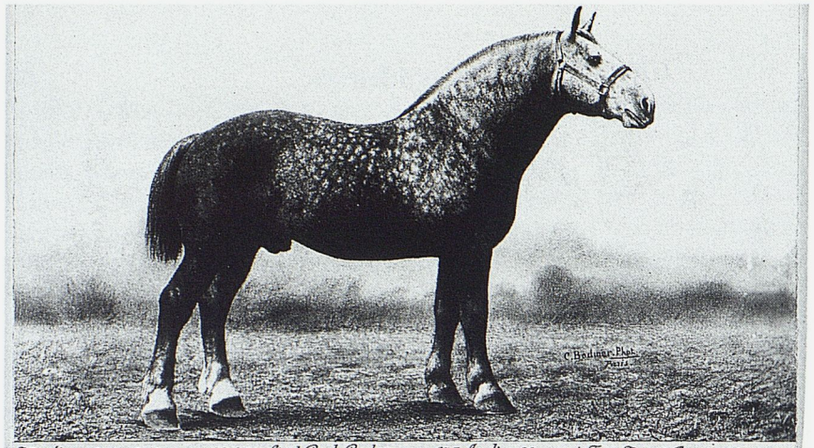
151.
Etalon percheron «Moulinet» appartenant à Joseph Aveline et lauréat du premier prix au concours central hippique de reproducteurs de Paris en 1911 (carte postale, collection Bezard).

152.
Carte de la densité des chevaux en 1913 (statistique agricole de 1913).

L'élevage du cheval est pratiqué dans l'ensemble du département. Le Perche apparaît naturellement en bonne place comme berceau de la race de chevaux de traits percherons. Le Bocage est également une zone de forte présence du cheval de trait destiné aux travaux agricoles et au transport. Quant aux plaines centrales et au pays du Merlerault ils sont le domaine de prédilection de l'élevage des pur-sang et des trotteurs.

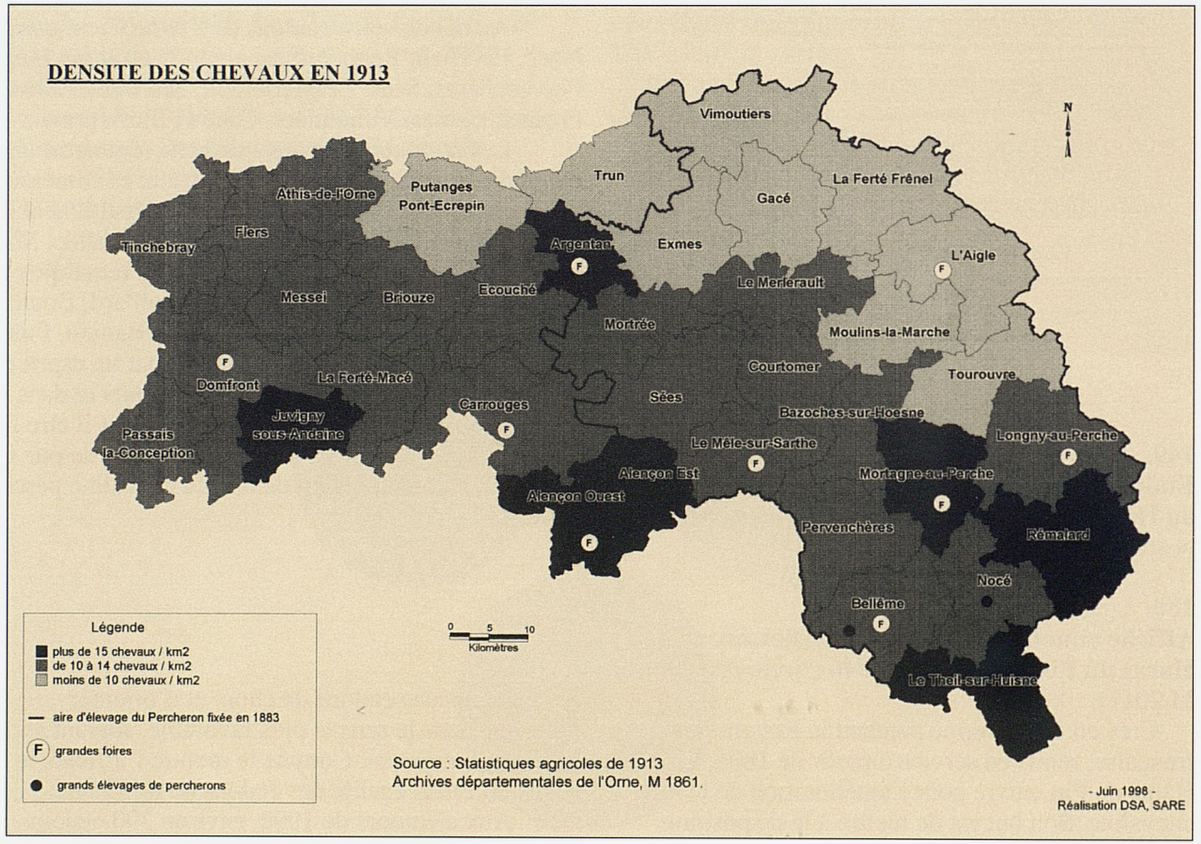
153.
Statuts de la Société normande d'encouragement pour l'amélioration des races, 1852 (Arch. dép. Orne, M 2003).

Prenant la suite de la Société des courses du Pin et ayant son siège à Argentan, au cœur de la zone d'élevage des pur-sang et des trotteurs, la Société normande d'encouragement pour l'amélioration des races apparaît à un moment où le souci d'encouragement de l'élevage du cheval progresse chez les éleveurs et les autorités départementales. Elle favorise l'organisation des courses dont le succès rejaillit sur les éleveurs en les incitant à améliorer compétitivité et qualité de leurs chevaux.



Moulinet : Etalon Percheron n° 6801 du Stud-Book Percheron appt à Mr Aveline, Haras de la Ferme Neuve à Berceau (Orne)
Premier Prix Concours Central Hippique de Reproducteurs Paris 1911.

151



152

154.
Chevaux percherons vendus sur le champ de foire de Domfront au début du XXe siècle (carte postale, Arch. dép. Orne).

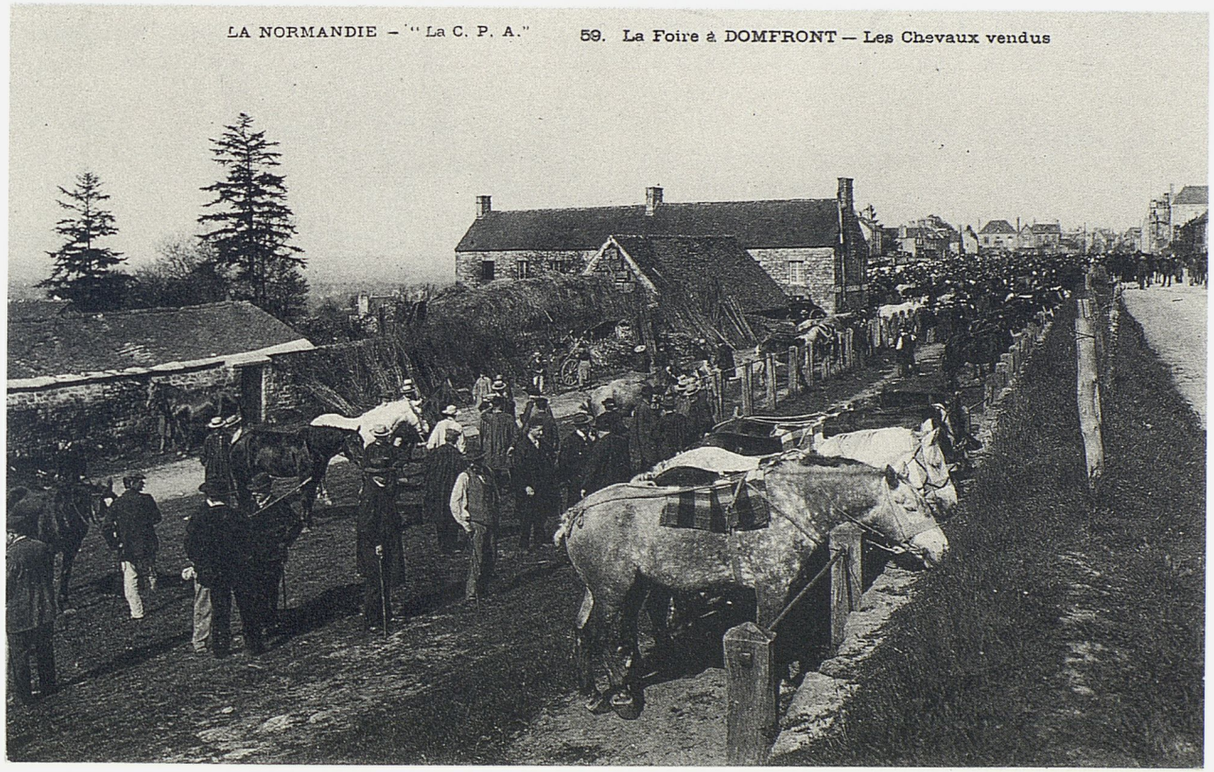
Les chevaux percherons font l'objet d'un important commerce dans les campagnes ornaises. Les foires sont l'occasion de conclure de nombreuses transactions, notamment dans l'arrondissement de Domfront qui compte 15 000 chevaux, élevés pour le transport et les travaux des champs, en 1913. Dans l'arrondissement de Mortagne, l'effectif est alors de 20 000 mais le souci de perfectionnement de la race y est plus marqué.

155.
Livre de monte des étalons de la Ferme-Neuve à Dorceau, 1912-1920 (collection Aveline).

A partir de 1903, Joseph Aveline donne un nouvel essor à l'élevage de chevaux percherons et produit chaque année une soixantaine d'étalons vendus dans de nombreux pays du monde. Il participe à de nombreux concours tant nationaux que régionaux et remporte une multitude de prix.

156.
Selle d'étalonnier et cœur de poitrail, vers 1930 (Musée départemental des A.T.P. du Perche).

Le cœur de poitrail, formé de deux plaques de cuir cousues, orné sur une des faces d'un médaillon portant la lettre «A», relié à deux lanières de cuir par un anneau métallique, était porté par l'étalon pendant la saison de monte.



154

Les ovins et les porcins

157.
Carte de la densité des ovins en 1913 (statistique agricole de 1913).

Les moutons, dont l'effectif départemental est passé de 179 000 en 1800 à 57 000 en 1913, sont élevés essentiellement dans les plaines, où ils profitent de la vaine pâture après la récolte des céréales, et également dans le Perche limitrophe de l'Eure-et-Loir et sur les terres pauvres du Pays d'Ouche. Il n'existe pas de race spécifique au département ; toutefois, dans la majeure partie des bergeries, la variété à tête rousse dite « Trunoise » compose le troupeau.

158.
Un troupeau de moutons à Origny-le-Roux au début du XXe siècle (carte postale, Arch. dép. Orne).

Parmi les causes de la diminution du cheptel ovin figure la difficulté pour les éleveurs à cette époque de recruter des bergers consciencieux et capables d'assurer une bonne surveillance des troupeaux.

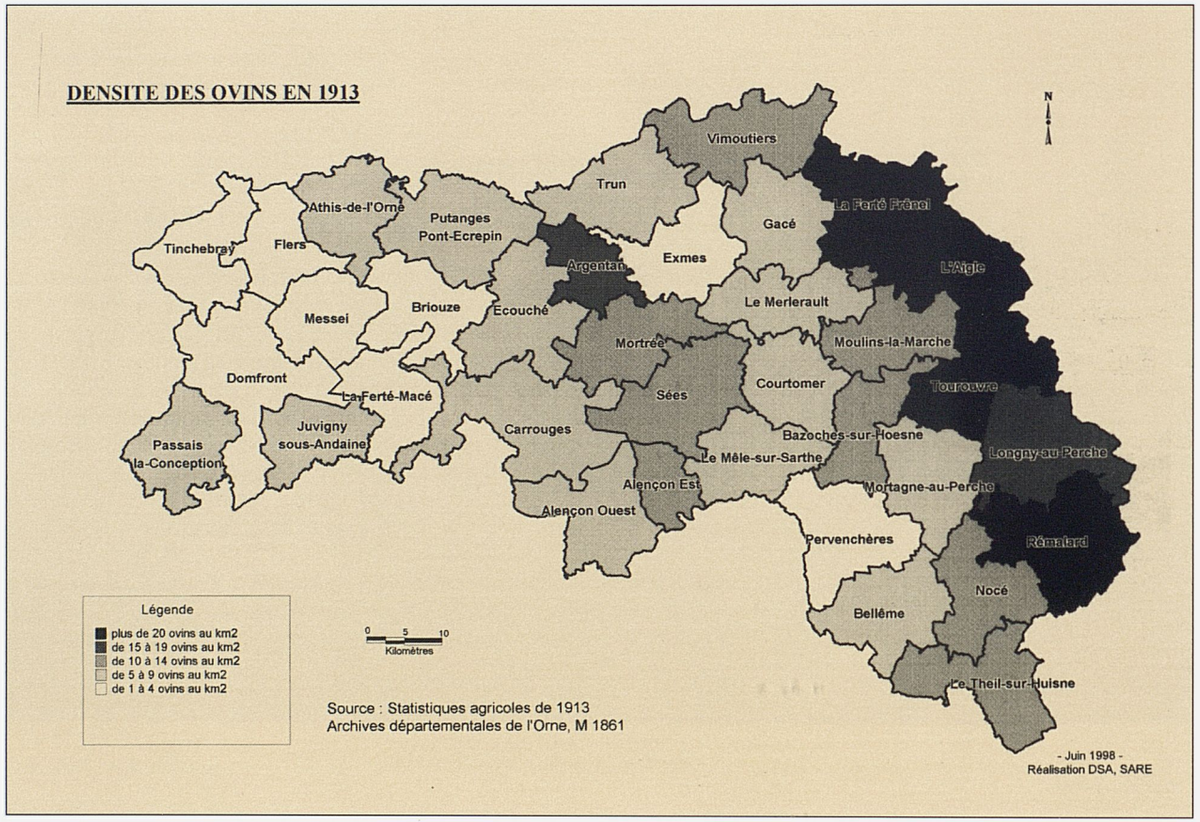
159.
Porcs exposés à un concours d'animaux gras à Flers au début du XXe siècle (carte postale, Arch. dép. Orne).

L'élevage et l'engraissement des porcs sont pratiqués dans tout le département. Néanmoins cette activité n'occupe qu'une place secondaire : en 1913, on recense 36 000 porcs pour 27 000 exploitations agricoles. La presque totalité des animaux appartiennent aux races normandes ou craonnaises et au croisement entre ces deux variétés. A côté d'un élevage d'un ou quelques porcs dans la plupart des fermes se sont mises en place des porcheries importantes annexées à des fromageries industrielles dans les cantons de Vimoutiers, Exmes et Gacé.
Les porcs font partie du programme de bon nombre de concours et comices agricoles, preuve d'un souci d'amélioration de la race porcine. Outre la consommation domestique, la production est destinée aux charcuteries de la région, voire même à la région parisienne. Des marchés aux porcs se tiennent dans de nombreux bourgs et villes.

160.
La mort du cochon à la ferme de Crillu à Saint-Loyer-des-Champs en 1934 (photographies, collection E. Poulain).

Après avoir égorgé et grillé le cochon, on procède au traditionnel grattage où patronne, enfants, servante et commis raclent avec le tueur les soies brûlées.
Par son importance dans l'alimentation paysanne, la mort du cochon est un événement marquant chaque année.

157



160

163

La basse-cour

161.
« La picotée » par Alexandre Le Carpentier (Bayeux, 1858 - Paris, 1904) (reproduction d'un tableau conservé au Musée du château de Flers).

« Plutôt qu'aux animaux proprement dits, c'est aux modes de vie que s'intéresse avant tout le normand Alexandre Le Carpentier. Le Musée de Bayeux conserve de lui un « Forgeron » et le Musée de Flers possède plusieurs scènes de genre, dont le tableau intitulé « La Picotée ». Plus que la dureté du travail de la ferme, suggérée par les outils déposés contre le mur, la scène illustre la familiarité sans complaisance qui lie le monde paysan à l'animal domestique » (*Le Mini-Journal* de l'exposition *« Veaux, vaches, cochons, couvées... Les animaux domestiques dans les collections du Musée de Flers »*, 1997-1998).

162.
Les dindes aux champs, avec poème de Paul Harel, début XXe siècle (carte postale, Arch. dép. Orne).

L'élevage des dindes et dindons est avant tout lié à la consommation de cette viande dans les campagnes comme dans les villes au moment de Noël. Au début du siècle, il est surtout pratiqué dans les régions herbagères et particulièrement dans le canton d'Exmes. En décembre de chaque année, des dindes sont exportées vers l'Angleterre.

163.
La basse-cour de la ferme du Grand-Beaulieu à Argentan en 1915 (photographie, collection E. Poulain).

Les poules dominent à côté de quelques dindes et dindons. Noter l'absence des oies qui sont élevées surtout dans les environs d'Alençon.

164.
Femme au milieu de la basse-cour, avec poème de Paul Harel, au début du XXe siècle (carte postale, Arch. dép. Orne).

L'élevage des volailles est généralisé dans les campagnes mais la plupart du temps conserve une dimension domestique, occasionnant seulement quelques transactions lors des foires et marchés en direction des habitants des bourgs et des villes. La culture des céréales étant relativement restreinte dans le département, les menus grains et déchets de récolte, ordinairement utilisés pour la nourriture des volailles, s'avèrent trop peu abondants pour permettre l'expansion de la production. La population des basses-cours est généralement variée : à côté des poules (de multiples races) qui prédominent, figurent en effectif non négligeable canards, oies, dindes, pintades et pigeons.

165.
Plan du projet de basse-cour à installer dans la ferme-modèle d'Avoise, 1866 (collection Poupard).

Conçue dans une perspective globale, cette basse-cour entre dans le cadre de l'activité industrielle et non domestique : les différents types de volailles (dont les faisans) sont séparés et des espaces différenciés sont conçus (pondoirs, couvoirs, chambres d'élevage, perchoirs). Noter aussi la présence des lapins.

La betterave

166.
Encouragement à la culture de la betterave à sucre à Tourouvre en 1811 (Arch. dép. Orne, E dépôt 214/43).

Pendant le Premier Empire, devant la difficulté à faire entrer en France le sucre de canne en provenance des colonies à cause de la guerre maritime avec l'Angleterre, le pouvoir napoléonien tente de développer la culture de la betterave à sucre. 400 hectares, dont 130 pour le seul arrondissement de Mortagne, sont assignés à la culture de la betterave. A Tourouvre 30 habitants, le maire en tête, se lancent dans cette aventure. Le préfet de l'Orne fait imprimer dans l'*Annuaire de l'Orne* de 1812 plusieurs instructions pour expliquer les conditions et l'intérêt de la culture de la betterave à sucre. Néanmoins, cette production n'arrive pas à se développer dans l'Orne.

167.
Plan du projet de construction d'une distillerie à la ferme-modèle d'Avoise à Radon, s.d. [vers 1862] (collection Poupard).

La distillerie de betterave d'Avoise, destinée à la production d'alcool industriel, est installée dans les années 1860, période de nouvelles tentatives de réintroduction de la culture de la betterave sucrière. En 1866, 800 hectares sont affectés à cette culture, dont 300 aux environs d'Alençon. Quelques années plus tard, la distillerie doit cesser son activité en raison de la baisse continue des prix des alcools d'industrie. La culture de la betterave à sucre est de nouveau abandonnée et elle reprendra seulement en 1942, dans le Perche notamment.

La pomme de terre

Cultivée pour la première fois en Normandie dans la région de Rouen, en 1765-1766, la pomme de terre est expérimentée sur l'actuel territoire ornais par l'abbé Coulombet, curé de Saint-Denis-sur-Sarthon, dès 1769. Puis à partir du début du XIXe siècle, elle se développe lentement dans le département, avec une incitation régulière des autorités.

Toutefois, elle est plus souvent consommée cuite par les bestiaux. Mêlée au son, elle sert à l'engraissement des cochons. Néanmoins, en 1833, la pomme de terre occupe 2 370 ha dans l'Orne. Rentrant peu à peu dans l'alimentation humaine, elle voit sa surface cultivée passer à 3 200 ha en 1865, 5 200 ha en 1914 et près de 6 000 ha à la fin des années 1930. La région la plus favorable à cette culture est le Passais. Au total la pomme de terre, cultivée le plus souvent dans un cadre d'auto-suffisance familial, joue un rôle très modeste dans l'économie agricole du département. A titre de comparaison, notons qu'en 1916 l'Orne produit 278 000 quintaux de pommes de terre contre 2 337 000 pour la Sarthe où les terrains sont plus propices à ce genre de culture.

168.
Lettre invitant le préfet de l'Orne à inciter les paysans à la culture de la pomme de terre, 1816 (Arch. dép. Orne, M 1980).

La Société royale d'agriculture adresse au préfet de l'Orne, le vicomte de Riccé, un « Avis aux propriétaires et aux cultivateurs » pour développer la culture de la pomme de terre. Répondant au souhait de l'expéditeur de porter cet avis « à la connaissance de vos administrés », le préfet fait publier ce texte dans le *Journal du département de l'Orne*, seul journal d'information ornais de l'époque.

169.
Enquête sur les stocks de pommes de terre à Montsecret en 1915 (Arch. dép. Orne, M 1714).

Devenue une denrée alimentaire courante, la pomme de terre fait partie des denrées soumises à réglementation et contrôle. En novembre 1915, le préfet envoie dans chaque commune un questionnaire pour recenser les stocks de pommes de terre et connaître les noms des éventuels fraudeurs à la réglementation.

Le chanvre

170.
Poignées de chanvre déposées dans le champ juste après l'arrachage (cliché J.-P. Lajoux, Musée national des Arts et Traditions Populaires, Paris).

171.
Procès-verbal d'expertise dressé par l'instituteur de Loré pour vérifier les déclarations des cultivateurs de chanvre de sa commune, 1900 (Arch. dép. Orne, M 1982).

170

Fréquemment cultivé au début du XIXe siècle, notamment dans la plaine d'Alençon, le Perche, le Bocage, et fournissant le fil nécessaire à la fabrication en particulier de chemises et de draps, le chanvre voit sa culture régresser à partir des années 1850, face à la concurrence des vêtements en coton. A cause de ce recul, la loi du 13 janvier 1892 est votée pour encourager la culture du lin et du chanvre en accordant une prime aux producteurs. Telle est la raison de la vérification effectuée par l'instituteur de Loré. La surface en chanvre oscille pour le département entre 50 et 80 hectares pendant l'entre-deux-guerres.

172.
Poignées de chanvre à la sortie du rouissage en cours de chargement sur une charrette à Saint-Fulgent-des-Ormes en 1940 (collection Musée départemental des A.T.P. du Perche, cliché Ph. Taffareau).

Avant de pouvoir être utilisé pour le fil, le chanvre doit subir l'opération du rouissage, c'est-à-dire tremper dans l'eau pendant un certain temps afin de séparer la partie filamenteuse utilisable de la matière gommeuse et résineuse qui unit les fibres.

173.
Graines (ou chènevis) et pieds de chanvre (Musée départemental des A.T.P. du Perche).

Le lin

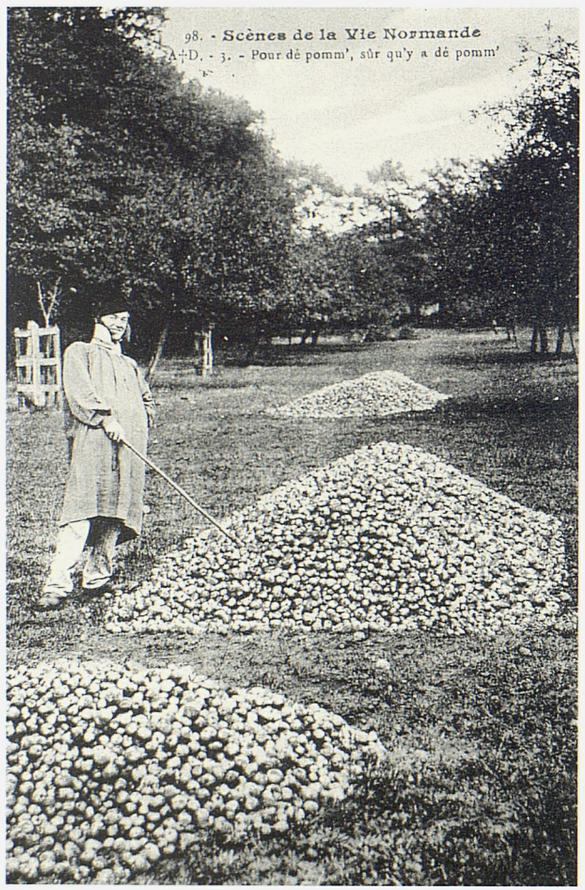
174.
Procès-verbal de déclaration d'un producteur de lin à Villers-en-Ouche, 1920 (Arch. dép. Orne, E dépôt 85/25).

Moins cultivé que le chanvre au XIXe siècle, le lin disparaît même au début des années 1900 malgré la loi de 1892 encourageant sa culture. En 1919, 40 hectares de terre sont de nouveaux occupés par du lin dans le Pays d'Ouche et bénéficient de primes ; le chiffre remonte même à 229 hectares dix ans plus tard.

175.
Scènes de la vie normande : les pommes (carte postale coloriée, collection G. Bourdin).

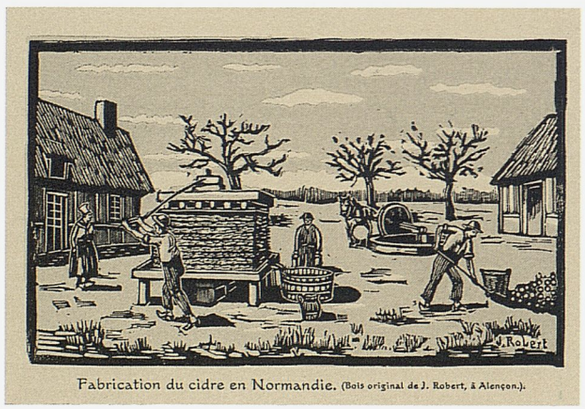
Avec sa légende « Pour dé pommes, sûr qu'il y a dé pommes », cette carte postale rappelle combien les récoltes de pommes, et aussi de poires sont irrégulières selon les années et parfois également selon les variétés.

175



Le pommier à cidre est largement répandu dans le département qui occupe le cinquième rang dans la production cidricole au niveau national dans les années 1920. Les principales zones cidricoles sont alors le Pays d'Auge, le secteur herbager du Merlerault et d'Exmes, le Perche et le Bocage. Le poirier à poiré est une spécialité du Domfrontais. A l'automne, « les pommes, gaulées avec de longues perches, ou récoltées en secouant l'arbre, sont ramassées en tas et souvent on les laisse dehors. On attend, pour fabriquer le cidre, qu'il y en ait un quart environ de pourries, sans quoi le cidre aurait, croit-on, un goût moins onctueux. On mélange autant que possible 1/3 de pommes douces et 2/3 de pommes amères » (Raoul de Felice, *La Basse-Normandie*, Paris, 1907, p. 379).

177



Fabrication du cidre en Normandie. (Bois original de J. Robert, à Alençon.).

Le cidre

176.
Lettre à en-tête d'Achille Bouvier, producteur de pommes, cidres et eaux-de-vie, 1907 (Arch. dép. Orne, M 115).

Dans cette lettre adressée au préfet pour solliciter la croix de chevalier du Mérite agricole, Achille Bouvier rappelle son action en matière de production cidricole : il a fait planter 2 000 pommiers sur ses propriétés et il a développé des produits de qualité qui ont été primés à de nombreuses reprises, notamment avec une médaille d'or au Concours général de Paris en 1902. Il est un des exemples des producteurs du Pays d'Auge qui dès cette époque œuvrent pour la réputation cidricole de leur région.

177.
Fabrication du cidre en Normandie (carte postale, Arch. dép. Orne).

Édition d'un bois original de J. Robert, d'Alençon, présentant les étapes de la fabrication du cidre :
– à droite le tas des pommes, qui ont été ramassées et ramenées dans la cour de la ferme, au moment de la mise en panier pour être transportées au broyeur ;
– au fond, le gadage ou gravage, constitué d'une roue en pierre verticale, tirée par un cheval, et qui tourne dans une auge en pierre de forme circulaire où elle écrase les pommes ;
– à gauche, le pressoir en bois avec sa vis en bois (et plus tard en fer) au milieu qui permet de presser les pommes broyées, disposées sur la table (ou maie) en couches alternées avec de la paille pour que le jus s'égoutte. Sous l'effet de la pression, le jus des pommes sort et s'écoule dans une cuve en bois (appelée le béron dans le Domfrontais).

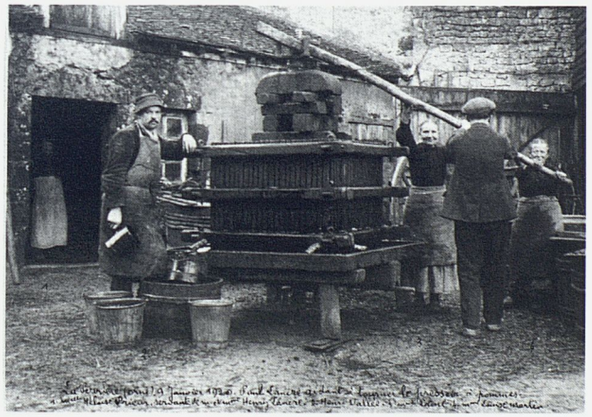
178.
Fabrication du cidre : un gadage dans une ferme de Domfront au début du XXe siècle (carte postale, Arch. dép. Orne).

Noter que la légende de la carte postale est fausse : il ne s'agit pas d'un pressoir mais d'un broyeur appelé communément gadage.

179.
Publicité pour les broyeurs à pomme parue dans *Le Nouvelliste de l'Orne* du 14 octobre 1884 à l'occasion du Concours de l'Association pomologique de l'Ouest tenu à L'Aigle (Arch. dép. Orne).

180

181



180.
Fabrication du cidre : un broyeur à pommes à La Perrière en 1920 (cliché Paul Lancre, collection privée).

Le moulin à pommes, appelé plus fréquemment grugeoir ou grugette, apparaît dans la deuxième moitié du XIXe siècle. Il est d'abord utilisé par les petits producteurs puis prend ensuite un nouvel essor en étant équipé d'un moteur électrique ou à essence.

181.
Fabrication du cidre : un pressoir à La Perrière en 1920 (cliché Paul Lancre, collection privée).

Les différents éléments du pressoir apparaissent clairement sur cette photographie. On y voit notamment l'entourage en planches qui permet de retenir les pommes broyées. Après le pressurage, le résidu de fruits appelé marc pouvait servir une fois séché de combustible pour la cheminée ou de nourriture pour les animaux.

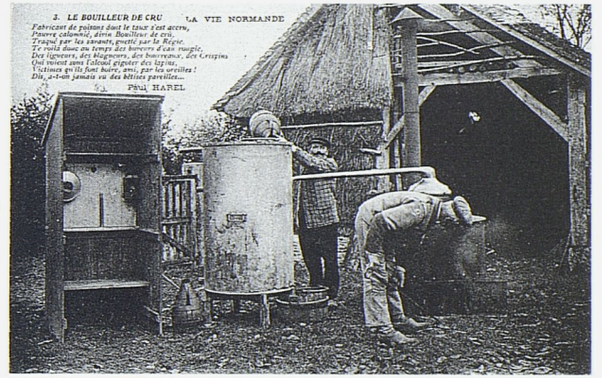
182.
Maquette de pressoir ancien réalisée par M. André Barré dans les années 1970 (Musée du fer et du fil de Dompierre).

Le calvados

183.
Bouilleur de cru au début du XXe siècle, avec poème de Paul Harel (carte postale, Arch. dép. Orne).

L'eau-de-vie, appelée calvados, est obtenue par distillation du cidre ou du poiré. Cette opération est effectuée par un alambic, composé d'une chaudière, d'un gros tuyau terminé par un serpentin qui plonge dans une cuve d'eau froide ; à la sortie l'alcool est recueilli dans un broc le plus souvent en cuivre. Bien conscient de la qualité inégale de l'eau-de-vie, Paul Harel n'hésite pas à qualifier le bouilleur de cru du début du XXe siècle de « fabricant de poisons dont le taux s'est accru ».

183



184.
Alambic ambulant avec son propriétaire, Maurice Epinette, bouilleur dans la région de Nocé, au début des années 1930 (photographie, collection Bezard).

Si les principaux producteurs de calvados disposent d'un alambic personnel, la plupart ont recours au service du bouilleur ambulant qui se déplace de ferme en ferme avec son alambic. En

1900 dans l'Orne, d'après les évaluations de la régie, 14 600 agriculteurs distillent 7 860 hectolitres d'alcool alors qu'en même temps les distilleries industrielles en produisent 498 hectolitres. Ces évaluations sont en dessous de la réalité en raison de l'importance de la fraude en ce domaine.

185.
Diplôme remis à Jules Epinette, bouilleur de cru ambulant et distillateur à Verrières, lors du comice agricole du canton de Nocé en 1929 (collection Bezard).

La législation sur la production du calvados

En vertu de la loi du 14 décembre 1875, les agriculteurs ont le privilège de distiller pour leur usage personnel, sans payer de droits et sans faire de déclaration préalable. Ils prennent l'habitude d'en fabriquer en quantité, sans contrôle, et d'en vendre en fraude aux consommateurs ordinaires alors que, normalement, pour cette vente, ils auraient dû payer un droit important. En 1900, une loi interdit de bouillir pendant deux années successives à tout paysan qui transporte de l'alcool en fraude. En 1916, un nouveau régime des bouilleurs de cru leur interdit de distiller librement toute l'année et encourage les paysans, pour contrôler la production, à bouillir dans des ateliers municipaux. Après 1930, les paysans réclament à nouveau la liberté de distiller sans limitation de quantité, en franchises de taxes. Cette liberté, à condition de payer un forfait, est provisoirement rétablie en 1935.

185

187

186.
Publicité pour alambic ambulant de marque Goavec fabriqué à Alençon (collection Bezard).

187.
Tableau : «Banquet de la Pomme» à Paris en 1898, par Edmond Krug (1829-1901) (Mairie de La Ferté-Macé).

« La Pomme » est une société artistique et littéraire fondée en 1877 entre Normands et Bretons. Chaque mois, elle réunit ses membres (les Pommiers) pour un banquet à Paris. Chaque année, elle tient ses assises littéraires dans une des principales villes de Bretagne ou de Normandie. Elle est un instrument actif de la promotion de la pomme et de ses produits dérivés auprès des Normands et Bretons installés à Paris.
Ce tableau permet de distinguer parmi les nombreux convives des hommes politiques, des personnalités littéraires, des artistes : Félix Faure (Président de la République), Edmond Krug (auteur du tableau, peintre de portraits, de compositions historiques et religieuses, et lui-même membre de la « Pomme ») et Albert Christophle (1830-1904, ancien ministre des Travaux publics, maire de Tessé-la-Madeleine, président de l'association en 1888, 1896, 1900). C'est ce dernier qui achète le tableau et en fait don à la ville de La Ferté-Macé.

188.
Petit fût en bois pour transporter le calvados en fraude avant 1940 (Musée de la Blanchardière à Flers).

Ce petit fût en bois, de 30 cm de diamètre et de 80 cm de long était transporté sous la banquette de la carriole et caché par les robes des passagères ou les pantalons des passagers.

3.
APOGÉE ET CRISE DE LA SOCIÉTÉ PAYSANNE

Le paysan vu par les notables

189.
Portrait de Gustave Le Vavasseur vers 1890 (reproduction d'une gravure, Arch. dép. Orne, 252 J 202).

Ce portrait fait partie du recueil des « Dessins faits pendant les séances du Conseil général de l'Orne par le comte de Vigneral, conseiller général du canton de Putanges de 1883 à 1895 ».
Dans le poème intitulé « Mon portrait », Gustave Le Vavasseur se dépeint en ces mots :
« J'ai le front large, fuyant
Et haut. Je crois que ma tête
Est bien celle d'un poète
Gai, paresseux et bruyant ».

190.
Poèmes de Gustave Le Vavasseur

« Autre dialogue », texte manuscrit de 7 pages, 1857, publié dans *Poésies complètes*, t. II, *Études d'après nature*, 1888, p. 38-43 (Arch. dép. Orne, 252 J).

« Laudator temporis acti », texte imprimé avec corrections manuscrites, 1862, publié dans *Poésies complètes*, t. II, *Etudes d'après nature*, 1888, p. 102-110 (Arch. dép. Orne, 252 J).

« Le passant et le paysan », manuscrit de 3 pages, 1866, publié dans *Poésies complètes*, t. II, *Etudes d'après nature*, 1888, p. 33-37 (Arch. dép. Orne, 252 J).

« La mort du paysan », poème manuscrit de 9 pages, 1868, publié dans *Poésies complètes*, t. II, *Etudes d'après nature*, 1888, p. 50-57 (Arch. dép. Orne, 252 J).

« Les moissonneurs », texte imprimé annoté, 1881, publié dans *Poésies complètes*, t. II, *Etudes d'après nature*, 1888, p. 26-32 (Arch. dép. Orne, 252 J).

Gustave Le Vavasseur

Louis-Gustave Le Vavasseur naît à Argentan le 9 novembre 1819. Son père, Michel Le Vavasseur, issu d'une très vieille famille rurale d'Almenêches, exerce les fonctions d'inspecteur de l'enregistrement et des domaines. Sa mère, Célestine Renault, originaire de Roiville, est la fille d'un ancien gendarme, Jacques-Louis Renault, sieur de la Renaudière. En 1828, Gustave Le Vavasseur entre au collège d'Argentan puis en 1833 au collège de Juilly, tenu par des Oratoriens. En 1837, il termine ses études à Paris et obtient le grade de licencié en droit après avoir contracté multiples amitiés artistiques et littéraires. Il fréquente des poètes tels qu'Ernest Prarond, Auguste Dozon ainsi que Baudelaire.

Ayant définitivement choisi une carrière littéraire, il séjourne quelque temps à Amiens où il fait connaissance avec Mlle Aurélie Renard qu'il épouse le 18 avril 1853. Aussitôt après son mariage, il s'installe près de ses parents au logis de La Lande-de-Lougé. Là, il mène une vie d'actif bourgeois campagnard où il peut librement lire, écrire, veiller sur les intérêts de ses fermiers, des habitants de sa commune et de son canton. Maire de La Lande-de-Lougé, conseiller d'arrondissement puis conseiller général du canton de Briouze entre 1870 et 1896, il ne cesse de chanter sa province normande au sein d'une réunion archéologique, d'un congrès ou d'un comice agricole. Poète infatigable, Gustave Le Vavasseur rédige d'innombrables recueils louant tour à tour la vie laborieuse des paysans ainsi que leurs mérites.

Intimement lié au terroir normand, il publie une étude sur le patois normand, puis de discours en causeries littéraires, il devient président et secrétaire général de la Société Historique et Archéologique de l'Orne. Ecrivant jusqu'à sa dernière heure, il meurt le 9 septembre 1896 à La Lande-de-Lougé.

Les documents présentés ici proviennent en bonne partie des papiers de Gustave Le Vavasseur conservés dans les archives historiques de la Société Historique et Archéologique de l'Orne, sous-série 252 J des Archives départementales.

191.
Portrait à la pointe sèche de Paul Harel (1854-1927) par H. Besnard, 1924, salon de 1926 (Arch. dép. Orne, 7 Fi 908).

« Paul Harel était poète et normand de pied en cap. Petit, mais robuste, il portait sur des épaules carrées une tête d'homme du Nord, de Viking enraciné, dont l'expression associait subtilement une malice du meilleur ton, et du plus français, à un idéalisme exquis et obstiné... ». G. Bernouille, *Le Pays d'Argentan,* 1931, p. 42.

192.
« Aux paysans » par Paul Harel, 1891 (*Almanach de l'Orne*, 1892, p. 127-128).

« Aux paysans » est le titre d'un toast en vers porté dans la comédie *l'Herbager*, écrite par Paul Harel et jouée pour la première fois au théâtre de l'Odéon à Paris le 19 septembre 1891.

Le paysan et l'Église

193.
Ouvrage de l'Abbé Dumaine, *La vie des champs*, Imprimerie de La Chapelle-Montligeon, 1895, 71 p. (collection S.H.A.O.).

L'abbé L.-V. Dumaine (1842-1916), chanoine-archiprêtre de la cathédrale de Sées, auteur d'études historiques remarquées sur Tourouvre et Tinchebray, publie en 1895 un ouvrage sur *La vie des champs* vantant les mérites de la campagne... face à la ville. Il conclut d'ailleurs son avant-propos par ces mots : « Aussi la vie de la campagne, avec tous les avantages qu'elle offre, serait-elle un principe de salut social, si elle était bien comprise. C'est la raison de ces modestes pages, qui n'ont qu'un but, plaider la cause des champs, et faire apprécier la vie qu'on y doit mener ».

194.
La fête de la moisson à Ciral le 17 septembre 1911 (carte postale, Arch. dép. Orne).

195.
Compte rendu de la fête de la moisson à Ciral publié dans *La Croix de l'Orne* du 22 septembre 1911 (Arch. dép. Orne).

Très présente dans la vie des campagnes et notamment auprès des paysans, l'Eglise essaie de donner une dimension chrétienne aux grands moments de l'année agricole. La fête de la moisson est l'occasion de remercier Dieu pour la récolte de l'année, de demander sa protection pour les semailles à venir. Le clergé saisit également cette opportunité pour vanter les mérites de l'agriculture et de la vie à la campagne.

196.
Procession de saint Ernier sur le Mont-Margantin au début du XXe siècle (carte postale, Arch. dép. Orne).

Chaque année, le lundi de la Pentecôte, une foule avec à sa tête le bras de saint Ernier et ses reliques part du bourg de Ceaucé pour une procession, appelée le *petit tour,* en direction du Mont-Margantin, sommet de la région distant de quelques kilomètres. Là, le cortège s'arrête à la Croix des Prières (ici représentée) : la relique est exposée à la vénération des fidèles, qui ont parfois atteint plusieurs milliers. Après les chants et les prières demandant des conditions clémentes pour les récoltes, les fidèles reprennent le chemin de Ceaucé.

194

196

197.
« Grande procession en l'honneur de saint Siméon », article paru dans le journal *L'Orne* du 2 août 1936 (Arch. dép. Orne, Per 5067/5).

A l'inverse de la procession en l'honneur de saint Ernier qui se déroule chaque année, celle en honneur de saint Siméon a lieu exceptionnellement dans les temps de grande calamité, quand la pluie ou la sécheresse menace les récoltes, ou encore lorsque des épidémies déciment les troupeaux. La statue de saint Siméon, contenant les reliques, est portée en tête d'une foule considérable en procession depuis l'église de Saint-Siméon (Orne) jusqu'à celle de Vaucé (Mayenne). Maintes fois est répétée l'invocation : « Gardez vos fils, oh bienheureux saint Siméon ! Gardez la terre où l'on invoque votre nom ! ».

198.
Verrière de l'Angelus, 1916, Rouellé, église Notre-Dame, baie 7 (atelier Mazuet à Bayeux)

Le célèbre tableau de Jean-François Millet, peint en 1859, est devenu l'emblème de la piété des paysans. A l'arrière-plan, le verrier représente habituellement l'église de la paroisse qui lui a commandé son œuvre.
Bien souvent les verrières de l'Angelus indiquent la présence de l'Œuvre de Notre-Dame des Champs, fondée à Sées, qui exalte le culte de la Vierge, protectrice des récoltes et patronne des agriculteurs. Pour cette confrérie, attentive aux progrès agricoles, c'est dans le travail des champs que se trouve la base de la société.

Le paysan et la guerre de 1914-1918

199.
Le soldat laboureur, dessin de Guy Arnoux, 1917 (gravure aquarellée, collection privée).

Mort en 1951, et auteur de quelques affiches dont celle de l'exposition « La Guerre et les Humoristes » en 1916) et de nombreux dessins, Guy Arnoux « a créé un art populaire à la fois archaïque et moderne, naïf et riche en couleur » (Rémy Paillard, *Affiches 14-18*, 1986, p. 329).
« Le soldat laboureur », dessin aux couleurs vives, figure à merveille le mythique poilu sorti de sa tranchée et revenu pour quelques semaines au pays natal, en permission agricole, donner un coup de main pour les travaux de l'exploitation familiale.

199

200.
« L'effort paysan », affiche illustrée par Victor Prouvé, 1918 (Arch. dép. Orne, Fi n. c.).

Victor Prouvé (1858-1943) a pendant la guerre de 1914-1918 « une production énorme : affiches, bons points, diplômes, illustrations, destinés surtout aux écoles de France » (Rémy Paillard, *Affiches 14-18*, 1986, p. 332).
Dans l'Orne, comme dans le reste de la France, les paysans apportent une contribution capitale à l'effort de guerre. D'une part, ils fournissent un important contingent humain qui se distingue par sa résistance à endurer les conditions inhumaines des combats et notamment de la vie dans les tranchées. Sur un million et demi de morts, 550 000 sont des agriculteurs. Pour l'Orne, les chiffres sont respectivement de 10 461 tués dont 5 753 paysans. D'autre part, ceux qui sont restés sur leurs exploitations agricoles, avec le soutien des femmes, des enfants, des vieillards, assurent à eux seuls la production de la nourriture nécessaire à l'approvisionnement du pays pendant quatre ans.

Paul Harel

Louis, Paul, Adrien Harel, poète, aubergiste, conteur, fils de Étienne-Hyppolite, avocat, et de Hortense Gérard, né à Echauffour le 18 mai 1854, mort le 7 mars 1927.

Petit-fils d'un aubergiste, son talent de poète se manifeste dès son plus jeune âge par des chansons et des pièces de vers consacrées à sa vie de poète-aubergiste et son amour pour le pays natal. Il est tour à tour le chantre des plats et des haies, des mets et des champs si bien que sa renommée culinaire grandit aussi vite que sa réputation littéraire.

Membre de l'Académie de Caen, il est lauréat de Jean Florain, et en 1887, sur la proposition de Sully Prudhomme, il est couronné par l'Académie Française. Hormis quelques mois passés à Paris pour fonder et diriger *la Quinzaine*, Paul Harel ne continue pas moins à tenir son auberge de la Croix de Saint-André, maniant aussi bien la poêle que la plume.

Pareil à son maître, Gustave Le Vavasseur, Harel est le chantre de la terre et du foyer, amoureux de la beauté et de la vie campagnarde. Plusieurs œuvres ont formé divers recueils aux titres les plus évocateurs : *Sous les pommiers*, 1879 ; *Gousses d'ail et fleurs de serpolet*, 1881 ; *Rimes de broche et d'épée*, 1883 ; *Aux champs*, 1886 ; Au théâtre : *« l'Herbager »*, pièce en trois actes et en vers (Odéon, 1891).

200

201.
Lettre adressée par Mme Thomas, femme d'un éleveur et marchand de bestiaux de Montgaroult, au général commandant la subdivision militaire de l'Orne, 5 août 1915 (Arch. dép. Orne, M 1989).

Mme Thomas, dont le mari est mobilisé, sollicite une équipe militaire de deux ou trois hommes pour l'aider à assurer la récolte de blé. Ce type de demande est très fréquent pendant toute la période de la guerre.

202.
Registre des permissions agricoles accordées pour la fenaison ou la moisson, tenu par le maire de La Haute-Chapelle, 1915 (Arch. dép. Orne, E dépôt 32/64).

Les permissions agricoles, accordées aux agriculteurs et fils d'agriculteurs, leur permettent d'abandonner le front, généralement pour quinze jours. Ils rentrent dans leurs familles à l'occasion des gros travaux des champs, fenaison et moisson.

203.
« Chants de guerre : la plainte du paysan », poème de Paul Harel, 1916 (*Almanach de l'Orne*, 1916, p. 90-93).

Chantre des campagnes, Paul Harel poursuit dans les années 1914-1918 son œuvre poétique au double service des paysans et de l'esprit patriotique. L'*Almanach de l'Orne* pendant ces années ne manque pas de vanter les mérites des paysans patriotes ornais accomplissant leur devoir de soldat et de Français.

204.
Equipe de prisonniers allemands dans une ferme de la Perrière participant au fauchage des blés en août 1916 (cliché Paul Lancre, collection privée).

Face à la pénurie de main-d'œuvre, le gouvernement français fait appel à partir de 1916 à des travailleurs immigrés (Espagnols, Portugais, Italiens). De plus, des prisonniers allemands sont mis au service des exploitations agricoles, de la même manière que des paysans français faits prisonniers travaillent dans des fermes allemandes.

205.
Prisonniers allemands posant devant une batteuse avec locomobile à La Perrière en octobre 1918 (cliché Paul Lancre, collection privée).

A la fin de la guerre, 50 000 prisonniers allemands travaillent dans des fermes françaises.

204

Les comices, lieux de sociabilité

206.
Le comice agricole de l'arrondissement de Domfront en 1908 (carte postale, Arch. dép. Orne).

L'arc de triomphe installé à l'entrée ouest de Domfront, orné des armoiries de la ville et d'une banderole « Vive la campagne » constitue un bon exemple du sens donné aux comices agricoles : la glorification du monde paysan. Le comice de 1908 est une grande fête avec la venue du ministre de l'Agriculture, Joseph Ruau, qui inaugure par la même occasion la Caisse d'épargne et les nouveaux bâtiments de l'hôpital.

207.
Diplôme accordé à un « vieux serviteur » lors du comice agricole de l'arrondissement de Domfront organisé à Athis en 1921 (Arch. dép. Orne, M 2048).

L'octroi de « récompenses aux vieux serviteurs » est une tradition lors des comices agricoles. Elle permet d'honorer le travail et la fidélité de ceux qui restent souvent les laissés-pour-compte de l'évolution de l'agriculture.

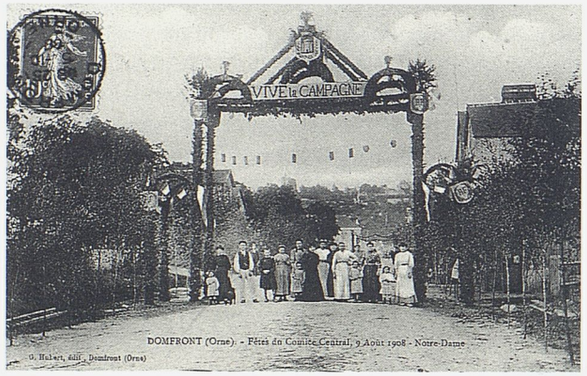
208.
Discours prononcé par Alexandre Millerand, sénateur de l'Orne et ancien président de la République, lors du comice de l'arrondissement de Domfront tenu à Tinchebray en 1935 (*L'Orne*, 25 août 1935).

Le comice agricole est toujours pour les hommes politiques une occasion de se positionner et de manifester leur intérêt pour le monde paysan, en évoquant les problèmes d'actualités. 1935 est ainsi l'occasion d'évoquer les débats sur les assurances sociales et surtout la question des bouilleurs de cru qui a ébranlé le Bocage au printemps.

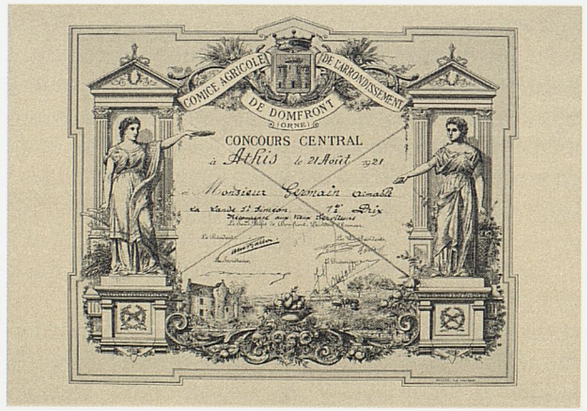
209.
Le comice agricole de l'arrondissement d'Alençon tenu à Carrouges en 1937 : compte rendu avec photographies à l'appui (*L'Orne*, 19 septembre 1937).

Le développement de la presse et l'apparition de l'illustration photographique permettent aux journaux de rendre compte de tous les aspects des comices agricoles. Dans cet article sont évoqués le déroulement des cérémonies officielles, les résultats du concours agricole, la fête avec en particulier le défilé des chars (de l'Agriculture, du Commerce et de l'Industrie, de la Jeunesse, etc.).

206



207



210.
Affiche du comice central agricole de l'arrondissement de Domfront organisé à Athis le 13 août 1899 (Arch. dép. Orne, M 2048).

Au programme : primes d'honneur pour la bonne tenue des fermes aux cultivateurs du canton d'Athis, primes aux bestiaux, concours de beurres, concours d'étalons de trait, concours des cidres et poirés, concours de fromages, concours de machines et instruments agricoles, concours d'horticulture, de volailles, primes d'honneur aux agents de la culture et une grande fête.

211.
Affiche du comice agricole de l'arrondissement d'Argentan organisé à Ecouché le 18 août 1901 (Arch. dép. Orne, M 2045).

En préambule au programme figure une mise en garde de circonstance : « Avis à la fièvre aphteuse : dans le but d'éviter la propagation de la fièvre aphteuse, les animaux des espèces bovine, ovine et porcine subiront une visite sanitaire à l'entrée du concours ».

212.
Affiche du comice agricole du canton de Mortagne organisé dans cette ville le 20 octobre 1901 (Arch. dép. Orne, M 2052).

L'affiche, ornée dans sa partie supérieure des armoiries de la ville de Mortagne, met en valeur le programme agricole mais tout autant, voire plus par les gros titres, le banquet organisé à cette occasion ainsi que l'illumination des places publiques et le concert. Nous sommes en plein dans le comice agricole, lieu de sociabilité.

Les affiches des comices agricoles

Moment privilégié sur un plan professionnel et convivial, les comices agricoles ont laissé comme traces remarquables pour le premier tiers du XXe siècle de magnifiques affiches, généralement de grand format, destinées à attirer l'attention des contemporains. Pour nous aujourd'hui, elles conservent avant tout un intérêt historique comme reflet d'une époque et d'une société dans lesquelles le paysan apparaît comme le socle de la Nation.

Œuvre, de circonstance, ces affiches laissent la possibilité de discerner des évolutions, des progrès techniques et aussi la variété des terroirs ornais avec le poiré dans le Bocage et la place privilégiée du cheval dans le Perche.

Cette dernière région fournit les plus beaux spécimens d'affiches de comice agricole alors qu'à l'inverse l'arrondissement d'Argentan fait figure de parent pauvre en ce domaine.

213.
Affiche du comice agricole de l'arrondissement d'Alençon organisé à Courtomer le 20 septembre 1903 (Arch. dép. Orne, M 2044).

Le concours agricole figure seul sur cette affiche, sans aucune allusion à d'autres activités. Elle revêt néanmoins un intérêt iconographique par la présence de petits dessins illustrant les différents aspects du programme du concours (labours, bovins, chevaux, porcs, produits agricoles, basse-cour, instruments agricoles).

214.
Affiche du comice agricole du canton de Nocé organisé à Dancé le 8 septembre 1912 (Arch. dép. Orne, M 2054).

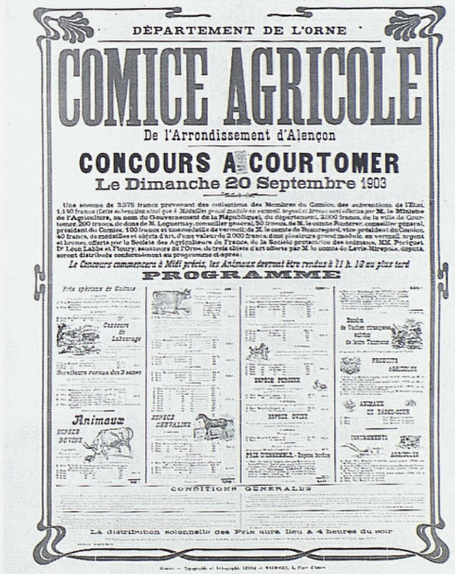
Illustrée sur les côtés de feuilles et fleurs entrelacées, l'affiche met avant tout l'accent sur le concours agricole. Toutefois, en plus petits caractères, apparaît un programme festif détaillé : salves d'artillerie, messe en musique, banquet, distribution solennelle des récompenses, grand concert, feu d'artifice.

215.
Affiche du comice agricole du canton de Bellême organisé dans cette ville le 15 septembre 1912 (Arch. dép. Orne, M 2047).

Le comice agricole de 1912 est d'abord l'occasion de rendre hommage à un Bellêmois, Aristide Boucicaut (1810-1877), le fondateur du Bon-Marché et de la grande distribution. Les festivités sont nombreuses : inauguration du buste de Boucicaut, bienfaiteur de la ville ; grand défilé de chars et voitures décorées, concerts avec les

210

213



214

218

sociétés musicales et chorales du Bon-Marché ; distribution de jouets aux enfants ; feu d'artifice et retraite aux flambeaux ... sans oublier la distribution des récompenses du comice.

216.
Affiche du comice agricole du canton de Mortagne organisé dans cette ville le 14 septembre 1919 (Arch. dép. Orne, M 2052).

Pour sa première édition après la fin des hostilités, le comice assure sa publicité par une affiche sobre. A l'aide de deux illustrations, une vache et un cheval, elle distingue les deux principaux objets du concours agricole. Le programme des festivités a évolué avec l'apparition des jeux (mâts de cocagne, courses en sacs, etc.) et du bal à grand orchestre.

217.
Affiche du comice agricole du canton de Bazoches-sur-Hoëne tenu dans cette commune le 17 septembre 1922 (Arch. dép. Orne, M 2046).

Le comice de 1922 à Bazoches comporte à la fois son concours agricole traditionnel et l'inauguration de l'électricité récemment installée dans la commune. La fête de l'électricité est l'occasion de bénir la turbine du moulin de Crémel, qui fournit le courant, d'illuminer l'église et l'ensemble du bourg. Il ne faut pas oublier la portée considérable de l'arrivée de l'électricité dans la vie des campagnes.

218.
Affiche du comice agricole du canton de Bellême organisé au Gué-de-la-Chaîne le 20 septembre 1925 (Arch. dép. Orne, M 2047).

A côté de son programme classique pour un comice agricole, cette affiche se distingue par ses couleurs nationales bleu-blanc-rouge mais disposées en sens inverse. Elle témoigne d'un sentiment patriotique et républicain.

La Chambre d'agriculture de l'Orne ou la reconnaissance d'une profession

Après une première tentative infructueuse du Gouvernement en octobre 1919, les chambres d'agriculture ont été instituées dans chaque département par la loi du 3 janvier 1924. Elles sont, auprès des pouvoirs publics, les organes consultatifs et professionnels des intérêts agricoles de leur circonscription.

La représentation des agriculteurs dans cette instance est assurée à la fois de façon directe par le droit de vote individuel dont ils bénéficient, et de façon intermédiaire par le biais des syndicats qui élisent des représentants.

Sont électeurs les citoyens âgés d'au moins 25 ans inscrits sur les listes électorales, propriétaires et usufruitiers, fermiers, métayers, colons partiaires, domaniers, chefs de culture, régisseurs, ouvriers à la journée ou à gages, ainsi que les membres de la famille du chef d'exploitation travaillant avec lui à condition qu'ils exercent habituellement et effectivement la profession agricole depuis cinq ans au moins.

Il est à noter que cette loi donne le droit de vote aux femmes, à condition qu'elles soient chefs d'exploitation agricole ou qu'elles aient eu la responsabilité de l'exploitation agricole pendant la guerre.

Les sessions de la Chambre d'agriculture sont consacrées à l'examen de tous les sujets qui intéressent l'agriculture : le prix du blé, l'usage des engrais, les sociétés de secours mutuel, les projets législatifs, mais aussi la révision des évaluations foncières ou encore la desserte ferroviaire. Ses débats sont largement diffusés sous la forme de brochures imprimées.

La Chambre apparaît, par la nature des attributions fixées par la loi, comme l'héritière des sociétés d'émulation nées au XIXe siècle, dont le but essentiel était la diffusion des connaissances. Mais elle est également un organe de défense des intérêts professionnels dont les prises de position, dans les années 30, témoignent d'une communauté de vue avec le monde agricole.

Le premier président, M. Corbière, élu le 19 mai 1927, passe la main le 27 mai 1930 à Joseph Aveline, qui occupera cette fonction jusqu'en 1958.

219.
Liste des associations et syndicats agricoles autorisés à prendre part à l'élection de délégués à la Chambre d'agriculture de l'Orne, 25 mai 1925 (Arch. dép. Orne, M 1939).

220.
Procès-verbal de la première séance de la Chambre d'agriculture, 19 mai 1927 (archives de la Chambre d'agriculture).

Dans son allocution d'ouverture, le président de séance, M. Lacaille, résume les problèmes que connaît l'agriculture en même temps qu'il affirme l'adhésion forte du monde paysan à la patrie.

221.
Profession de foi de Joseph Aveline pour l'élection de 1927 (Arch. dép. Orne, M 1941).

222.
Affiche électorale pour le scrutin du 19 janvier 1930 (Arch. dép. Orne, M 1941).

Les causes de la crise

223.
« Le Malaise Paysan : ses origines, ses causes, ses conséquences : comment y apporter un remède ? » (*L'Orne Agricole*, 28 avril 1933).

Une analyse intéressante des causes de la crise agricole des Années Trente est apportée par l'hebdomadaire publié par la Fédération des syndicats agricoles de l'Orne, *L'Orne Agricole*. M. Regaud, président du Syndicat agricole de Villebadin et secrétaire adjoint de la Fédération en dégage les principaux aspects :

- les origines des crises agricoles : le libre-échange (comme dans les années 1880) ;
- la situation après la guerre : des accords commerciaux pour lutter contre la vie chère mais au détriment des paysans ;
- des pouvoirs publics impuissants à défendre l'agriculture : notamment des ministres de l'Agriculture impuissants ;
- une solution, mais menacée : le contingentement, c'est-à-dire la limitation des exportations.

Les réactions à la crise

224.
« La 2e assemblée générale de la Fédération des syndicats agricoles de l'Orne s'est tenue le 21 février à Argentan » (*L'Orne Agricole*, 24 février 1933).

« Si des solutions efficaces n'interviennent très prochainement, ils se verront dans l'impossibilité de faire face à leurs charges et par conséquent de payer leurs impôts ».

225.
« Grande manifestation agricole et paysanne à Alençon » (*L'Orne agricole*, 3 mars 1933).

226.
« Grande manifestation agricole et paysanne à Alençon le dimanche 12 mars à 14 heures » (*L'Orne agricole*, 10 mars 1933).

« En masse à Alençon. Paysans de l'Orne, vous n'êtes plus isolés. Venez prendre conscience de votre force. Vous êtes une force. Paysans de l'Orne, vous êtes une force, venez la faire constater ».

Les premières manifestations paysannes

Les difficultés liées à la crise agricole provoquent un mécontentement profond chez les paysans qui favorise un essor des organisations syndicales. Ainsi la Fédération des Syndicats agricoles de l'Orne, fondée en 1908 puis tombée en sommeil, est reconstituée en 1931. Pour se faire entendre, la Fédération organise la première grande manifestation paysanne moderne à Alençon le 12 mars 1933 qui permet à 5 000 membres de la profession de proclamer haut et fort leurs revendications, et notamment davantage de protectionnisme, la révision des baux ruraux et une meilleure organisation de la profession.
Le Syndicat (concurrent) des Agriculteurs de l'Orne, quant à lui, n'appelle pas à cette manifestation.

227.
Article sur la manifestation agricole et paysanne à Alençon, (*Journal de l'Orne*, 11 mars 1933).

228.
« Une bonne journée pour les paysans de l'Orne » (*L'Orne Agricole*, 17 mars 1933).

« Les Paysans de l'Orne, réunis le 12 mars au nombre de 5 000 à Alençon sur l'appel de la Fédération des syndicats agricoles de l'Orne et de toutes les organisations professionnelles du département, faisant front unique pour la défense des intérêts agricoles et paysans, ont demandé notamment que le gouvernement précise nettement sa politique agricole, le maintien contrôlé des contingentements, l'alimentation de l'armée en viande fraîche nationale, la protection des matières premières agricoles : laine, lins, chanvres, cuirs, etc., la révision des baux ruraux et la liberté des bouilleurs de cru ».

229.
« En voilà assez !! Faites la grève du vote » (*L'Orne Agricole*, 1er décembre 1933).

« Faites la grève du vote. Présidents de syndicats, ne votez pas dimanche 3 décembre pour élire les délégués au Comité des céréales ».

230.
« La Fédération de l'Orne et ses Paysans ne sont ni Vendus ni à Vendre » (*L'Orne agricole*, 8 décembre 1933).

231.
« La réunion interdépartementale des Cultivateurs et Bouilleurs de cru à Mantilly le dimanche 24 février à 15 heures » (*Le Publicateur de l'Orne*, 24 février 1935).

« Un entretien avec M. R. Lemonnier ».

232.
« La réunion des Bouilleurs de cru à Mantilly » (*Le Publicateur de l'Orne*, 3 mars 1935).

« 5 000 bouilleurs prennent l'engagement de faire la grève du vote tant que le Gouvernement ne leur aura pas donné satisfaction ».

233.
« A Ceaucé, sous la neige, 4 000 Bouilleurs de cru répètent le geste de Mantilly. La grève du vote est acclamée » (*Le Publicateur de l'Orne*, 17 mars 1935).

234.
« Chez les Bouilleurs de cru » (*Le Publicateur de l'Orne*, 24 mars 1935).

« Actuellement plus de 300 municipalités sont démissionnaires dans le Calvados, la Manche, l'Orne et la Mayenne. Il y en aura 500 après le 31 mars ».

235.
« 10 000 Bouilleurs de cru ont manifesté le 24 mars » (*Le Publicateur de l'Orne*, 31 mars 1935).

« Le mouvement dans la région. La réunion de Notre-Dame-de-Touchet, la réunion de Pont-l'Evêque, la Chambre d'Agriculture de la Mayenne prend énergiquement parti, une importante résolution du Syndicat des Agriculteurs de la Manche ».

236.
Grave manifestation à Passais (*Le Publicateur de l'Orne*, 7 avril 1935).

« Les Bouilleurs, après avoir descellé leurs alambics, en apportent les bondes et les plombs sur la place publique et en font un feu de joie ».
Et dans le même journal :
« Les Bouilleurs devant la Chambre : les interventions de MM. Cautru et Roulleaux-Dugage ; la situation des Bouilleurs demeure incertaine, en dépit des efforts de nos représentants ».

237.
« Les Bouilleurs de cru manifestent » (*L'Orne*, 14 avril 1935).

« Les Bouilleurs réunis à Juvigny. La manifestation des bouilleurs de cru à Ceaucé : la foule entourant les bondes d'alambics brûlant sur la place ».

238.
« 7 000 cultivateurs manifestent à La Chapelle-Moche » (*L'Orne*, 21 avril 1935).

« L'ordre du jour voté par les manifestants préconise la grève du vote aux prochaines élections municipales ».

La révolte des bouilleurs de cru

Lorsque les prix agricoles s'effondrent au début des années 1930 (le quintal de blé passe de 148 F en 1931 à 73 F en 1935 et le kilo de beurre de 10 F à 9 F), la «goutte» devient une source de revenu précieuse dans le Bocage. Ainsi, en 1936, dans une ferme du Passais, on compte 500 pommiers et poiriers qui donnent chaque année 1 000 à 1 200 litres d'eau-de-vie, vendue à des particuliers, à des petits marchands ou à de gros fraudeurs. Le produit de ces ventes représente le fermage annuel (Jacques Chevalier, « Bouilleurs et cru et manifestations paysannes 1934-1936 », *le Pays Bas-Normand*, n° 3, 1980, p. 21).

Pour cette raison les Bocains réclament le retour de la liberté de distillation (le droit ou privilège de bouillir) accordée en 1906 et supprimée en 1916. Depuis 1932, députés et gouvernement bloquent un texte des sénateurs favorable au régime de liberté. La colère monte dans les campagnes relayée par les associations de bouilleurs de cru qui constituent de puissants groupes de pression.

Le 24 février 1935, 5 000 bouilleurs réunis dans une ferme à Mantilly rappellent leurs revendications et prêchent la révolte ouverte contre les autorités. Rapidement le Bocage s'enflamme, rappelant les événements de 1906 lors des Inventaires, voire la chouannerie. Les rassemblements se multiplient : 4 000 personnes à Ceaucé, 7 000 à La Chapelle-Moche. Au début d'avril, sur l'initiative des bouilleurs de Passais, les alambics sont descellés, les bondes sont apportées par milliers sur la place et brûlées aux accents de la Marseillaise. L'administration envoie des équipes de rescellement accompagnées de gardes mobiles. Des heurts violents se produisent çà et là. Devant la gravité de la situation, le gouvernement concède en juillet la liberté de distiller sans déclaration et sans contrôle.

Cette révolte des bouilleurs de cru a été très largement couverte à l'époque par l'hebdomadaire domfrontais, Le Publicateur de l'Orne, qui a publié plusieurs photographies et de nombreux discours des animateurs du mouvement, dont Georges Roulleaux-Dugage, président de la société éditrice du journal.

N° 11. — 87e ANNÉE — VINGT-CINQ CENTIMES — DIMANCHE 17 MARS 1935

LE PUBLICATEUR DE L'ORNE

DE LA MAYENNE ET DE LA MANCHE

Journal des Arrondissements de Domfront, Mayenne et Mortain

BUREAUX A DOMFRONT — Téléphone N° 8

ABONNEMENTS

LE MALAISE PAYSAN

A Céaucé, sous la neige, 4.000 Bouilleurs de cru répètent le geste de Mantilly

La grève du vote est acclamée

L'ASSISTANCE SOUS LA NEIGE — Photo Girard, Domfront.

LE SERMENT DES PRESENTS EN FAVEUR DE LA GREVE DU VOTE — Photo Girard, Domfront.

233

239.
« Chez les Bouilleurs » (*Le Publicateur de l'Orne*, 19 mai 1935).

« A la Ferté-Macé, dimanche 26 mai à 15 heures, grande manifestation des Bouilleurs de cru de toute la région.
Assemblée générale du Syndicat des Bouilleurs de cru de l'Orne le dimanche 19 mai à 14 h 30 au théâtre de Flers ».

240.
« Les Bouilleurs de cru gagnent une première victoire » (*Le Publicateur de l'Orne*, 23 juin 1935).
« Le nouveau statut des bouilleurs de cru
Une pétition importante
Les dernières réunions à Passais, à Pervenchères, à Carrouges, à Billé, à Pont-Audemer ».

Les élites paysannes

241.
« Les élites rurales : il faut au monde paysan des chefs paysans » (*L'Orne Agricole*, 24 mars 1933).

Face aux leaders du Syndicat des agriculteurs de l'Orne, jugés davantage comme des propriétaires que comme des paysans, le rédacteur en chef de *L'Orne Agricole*, Jules-Romain Lemonnier, publie, à la suite de la grande manifestation paysanne du 12 mars 1933 un article dans lequel il prône la réappropriation du syndicalisme agricole par les paysans eux-mêmes : « le monde paysan n'a pas à recevoir de bergers du dehors. Il a dans son sein les éléments de ses cadres et de ses conducteurs. Il faut au monde paysan des chefs paysans ».

242.
Portrait de Jules-Romain Lemonnier en 1939 ou 1940 (photographie, collection H. Lévêque).

243.
Biographie et notice nécrologique de Jules-Romain Lemonnier (*La Croix de l'Orne*, 20 juillet 1941).

Rédigée par « Un du pays », l'Abbé Paul Labutte, cette notice nécrologique évoque la formation personnelle de J.-R. Lemonnier, son engagement de chrétien mais aussi sa participation active au syndicalisme agricole (fondateur d'un syndicat à Mantilly en 1908, rédacteur en chef de *L'Orne Agricole* à partir de 1931, animateur de la révolte des bouilleurs de cru en 1935).

244.
Portrait de l'abbé Émile Onfray (1878-1953) (photographie, collection E. Poisson).

245.
Biographie et notice nécrologique de l'abbé Emile Onfray (*L'Orne Combattante*, édition flérienne, 17 mai 1953).

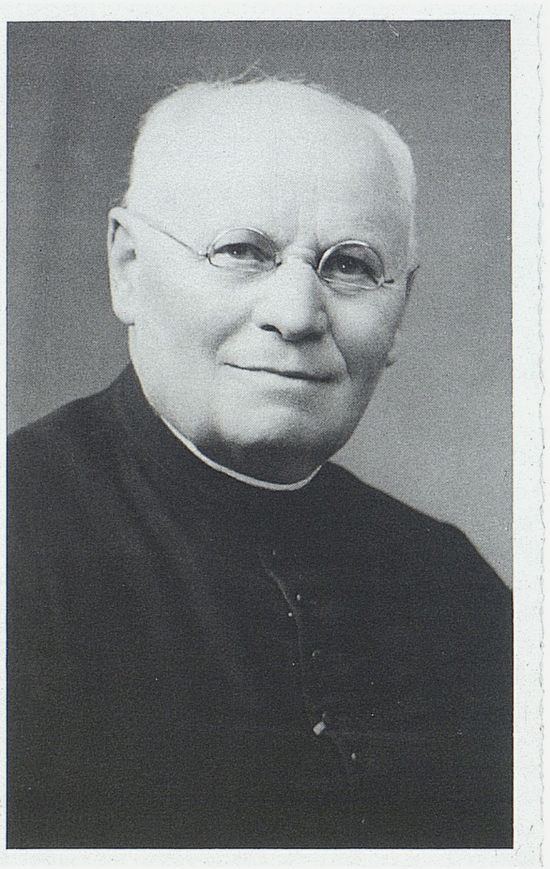
Rédigée également par l'Abbé Labutte, avec pour titre « un chef normand » cette nécrologie semble venir en écho de l'appel de Jules-Romain Lemonnier en 1931 : « il faut au monde paysan des chefs paysans ». Certes l'abbé Onfray n'est pas un paysan, ni même un fils de paysan (son père était maréchal-ferrant), mais, à côté de son activité pastorale de curé de Saint-Mard-d'Égrenne pendant un demi-siècle, il développe localement des mutuelles bétail, incendies, accidents avant de participer à la fondation de la Fédération des syndicats agricoles de l'Orne où il assure la charge de secrétaire général pendant 20 ans. Il signe, sous le nom « Un vieux syndicaliste » de nombreux articles dans *L'Orne Agricole*.

246.
Biographie et notice nécrologique de Joseph Aveline (1881-1958) : « l'agriculture et l'élevage en deuil » (*Le Paysan de l'Orne*, 15 décembre 1958).

S'il n'entre pas dans la catégorie des leaders syndicaux agricoles, Joseph Aveline appartient pourtant aux élites paysannes qui se mettent en place dans les Années Trente. Après s'être forgé une réputation d'éleveur hors pair à la Ferme-Neuve de Dorceau, il assure la présence des agriculteurs dans les organismes officiels de l'agriculture ainsi que dans la vie municipale et politique (député de l'Orne de 1936 à 1940).

242

244



246

...t de la récolte
...ne peut pas être
...ent compromis

...de la zône IV, nous avons contacté le Ministre de l'Agriculture lui-même venu inaugurer l'Usine Chanvrière de Beaumont, et nos trois députés ont pris rendez-vous pour mercredi 18 décembre, auprès du même Ministre, qui serait, paraît-il, bien disposé (le contraire serait à peine pensable). Mais saura-t-il convaincre son collègue de la rue de Rivoli, de la nécessité d'une mesure qui n'est peut-être pas financièrement très orthodoxe, mais que nous estimons socialement indispensable surtout en fin d'une année particulièrement difficile pour notre agriculture qui escompte la moindre recette pour faire face à ses échéances.

Si une décision favorable intervient enfin, et tout compte fait **nous avons un sérieux espoir,** les achats vont pouvoir reprendre et les pertes — car il y aura quand même pertes — seront limitées.

Quoi qu'il arrive, ceux qui assument la tâche difficile et ingrate de défendre les véritables intérêts des producteurs agricoles, auront la satisfaction d'avoir fait tout leur devoir.

Ils auront eu aussi celle de constater, combien sont nombreux, ceux qui sciemment ou inconsciemment font confiance à leurs organisations professionnelles lorsque ça va mal; car Dieu sait s'il y en a eu des lettres de rappels et des recours : détaillerles, négociants, courtiers, exploitants syndiqués, ce qui est normal, et les autres aussi qui ne le sont pas.

Inscription pour :
ALCOOL de CIDRE
(voir page 3)

...e la Mutualité Sociale
...'un échelon local
...l camion radiologique

Le rapport du Président

L'Assemblée ayant d'abord approuvé le procès-verbal de la précédente, puis les rapport financier et bilan présentés par M. M. Drieux, commissaire aux comptes, M. Legrand rappelle en commençant son rapport que normalement, la moitié des délégués communaux et cantonaux aurait dû être renouvelée à la fin de cette année, mais que les élections politiques ont fait reporter cette opération à l'an prochain, ce qui entraînera une nouvelle mise au point des listes électorales de la Mutualité, et probablement une Assemblée générale extraordinaire afin de renouveler le Conseil d'Administration à la suite des élections cantonales.

Assurance médico-chirurgicale

Annonçant les rapports des différentes Commissions, le président Legrand signale la création de celle d'Assurance facultative Médico-chirurgicale. Cette branche est passée de 450 à 1.400 adhérents ; elle est donc en bonne voie, le gros souci des Administrateurs étant l'équilibre financier, malgré un nombre d'adhérents rela-

L'agriculture et l'élevage
en Deuil
M. Joseph AVELINE

24 Octobre 1953. — M. Aveline vient de recevoir les insignes de Commandeur de la Légion d'Honneur.

Terminant la rédaction de ce numéro, nous apprenons avec une très vive émotion la mort brutale de M. Joseph AVELINE, Président de la Chambre d'Agriculture de l'Orne, de la Caisse Régionale de Crédit Agricole, de la Société Hippique Percheronne de France et de nombreux organismes agricoles locaux, départementaux, régionaux et nationaux.

C'est une personnalité agricole de tout premier plan et une grande figure du monde des éleveurs qui disparaît ainsi.

Né en 1881 dans ce Perche dont il devait faire briller le nom à travers le monde, Joseph AVELINE succéda en 1903 à son père, fondateur de la « Ferme Neuve » à Dorceau.

A la fois audacieux et méthodique, le fils continue l'élevage paternel de chevaux percherons et s'applique également à celui des bovins de race normande. En quelques années, il prend rang parmi les grands éleveurs du Perche. Précurseur dans tous les domaines, il modernise les bâtiments, la laiterie et — le premier dans la région — installe l'eau, l'électricité, etc.

Après sa démobilisation en 1919, Joseph AVELINE s'oriente de plus en plus vers l'élevage bovin et la sélection de la race normande. Il va remporter alors les plus hautes récompenses jusqu'à l'échelon national : en 1924, c'est le grand prix du Championnat au premier Concours de la « Meilleure vache de France », en 1926, année record, le prix de Championnat à Paris, 3 premiers prix pour des juments percheronnes, 34 prix dont 14 premiers, 4 championnats et 2 prix d'ensemble pour les bovins, ainsi que la « Prime d'honneur » pour l'Orne, la plus haute récompense décernée à un agriculteur-éleveur.

La renommée du maître de la « Ferme Neuve » se répand alors à l'étranger et au-delà de l'Océan : l'un des premiers, il exporte des reproducteurs de race normande jusqu'en Amérique du Nord et du Sud. Les organisateurs des expositions de Buenos-Aires, Montevideo et Bogota l'invitent à faire partie du Jury. A cette occasion,

Les paysans au cœur du discours politique

247.
« Les vaches rouges et les vaches blanches ou l'Histoire d'un Comice Républicain » (*Journal de l'Orne*, 6 août 1932).

La relative unité politique des campagnes, apparue à la fin du XIXe siècle et maintenue jusqu'à la guerre de 1914-1918, vole en éclat face à l'âpreté des luttes politiques qui culminent lors des élections législatives de 1936. La droite reproche à la gauche de mal défendre les paysans face à la crise.
Une gauche rurale se manifeste alors dans les plaines ornaises et la vallée de la Dive, en particulier dans le canton d'Exmes où Gustave Garnier, conseiller général radical de 1922 à 1940, instaure un comice agricole républicain face au comice officiel qu'il juge trop dominé par les notables de droite.

248.
Affiche du concours du comice agricole républicain du canton d'Exmes organisé au Bourg-Saint-Léonard le 12 août 1928 (Arch. dép. Orne, M 2049).

Qu'il soit républicain ou non, un comice est agricole avec au programme : concours de bestiaux, de cultures, de beurres et fromages, de cidres et eaux-de-vie et récompenses aux serviteurs agricoles sans compter le banquet.

249.
« Les Socialistes se moquent des cultivateurs » (*Le Publicateur de l'Orne*, 17 juillet 1938).

Après avoir soutenu la candidature de son propriétaire, Georges Roulleaux-Dugage, aux élections législatives de 1936, le *Publicateur* assure une critique permanente des gouvernements issus du Front populaire. Et l'éditorialiste d'écrire le 17 juillet 1938 : « le parti socialiste n'a pas accordé un regard à la paysannerie. Les paysans doivent prendre acte de cette absence d'intérêt ».

250.
« Et les paysans ? ... » (*Le Perche*, 19 juin 1938).

Se situant au centre gauche de l'échiquier politique, le journal *Le Perche* aborde lui aussi fréquemment les problèmes paysans dans ses colonnes. L'approche en est plus nuancée, moins nourrie d'un arrière-plan politique ; ainsi l'article « Et les paysans ? ... » a pour paragraphe de conclusion : « Les paysans - écrit encore M. André-Albert - se sentent oubliés, victimes d'une omission. Rien n'est plus juste. Mais il est temps, heureusement, de réparer cet oubli. Que le gouvernement se mette rapidement à l'œuvre. S'il s'y refusait, ou même s'il tardait trop, il porterait devant l'histoire les plus lourdes responsabilités ».

Une réponse à la crise : les coopératives et le progrès technique

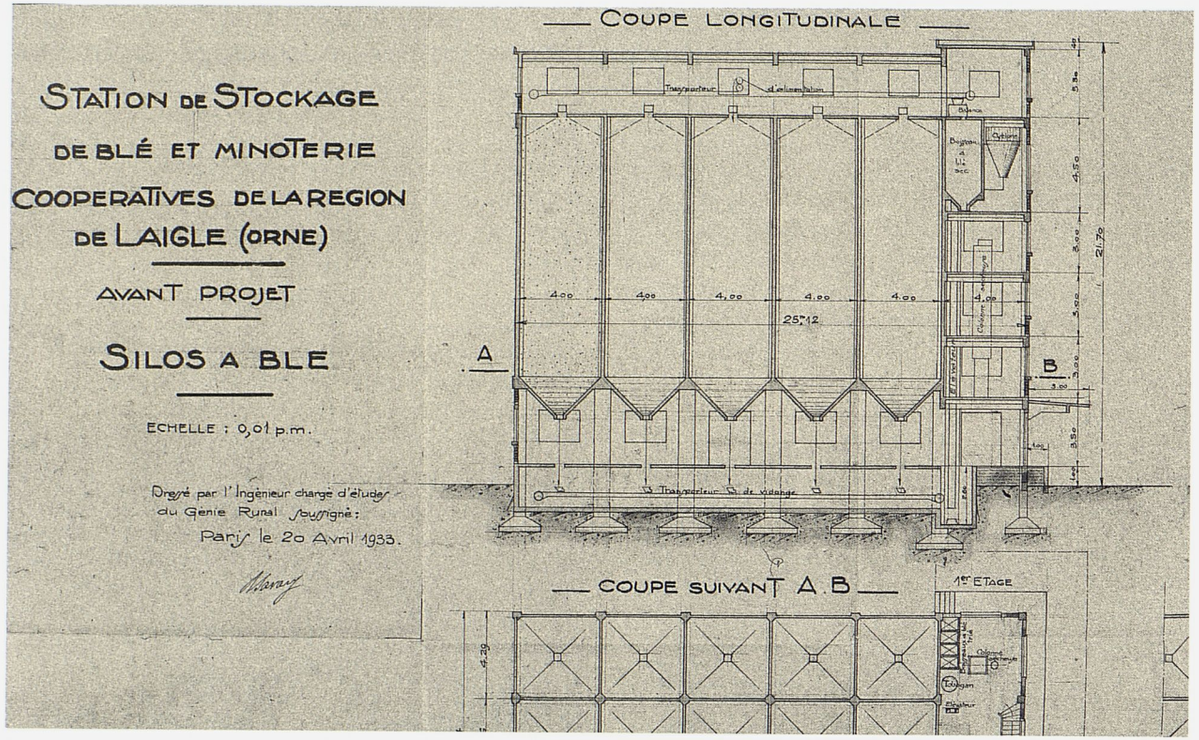
251.
Plan de l'avant-projet de construction à Crulai des silos à blé pour le compte de la Coopérative de la région de L'Aigle, 1933 (Arch. dép. Orne, 1246 W 46).

252.
Mémoire explicatif du projet de construction d'une station de stockage de blé et d'une minoterie à Crulai pour la Coopérative des producteurs de la région de L'Aigle, 1933 (Arch. dép. Orne, 1246 W 46).

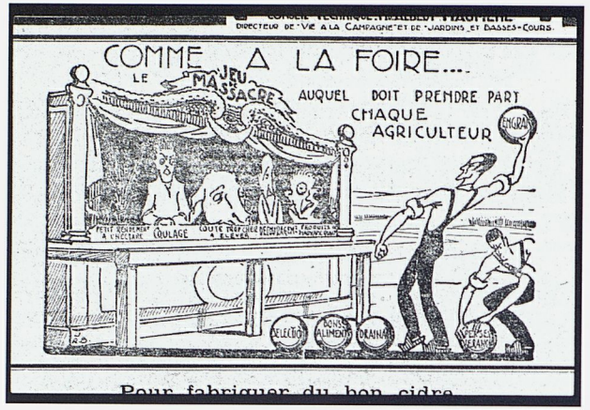
Conséquence même de la crise agricole et de la mévente du blé, les producteurs de blé de la région de L'Aigle cherchent à se regrouper en coopérative afin d'écouler plus aisément leur production soit en grain, soit transformé en farine. Un silo de stockage et une minoterie permettront de répondre à ces objectifs.

253.
Dessins publiés dans la rubrique « La terre de France - Basse-Normandie » du *Journal de l'Orne* en 1933 et 1934.

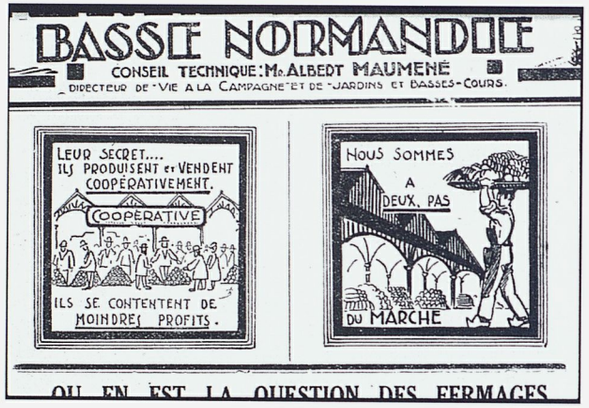
Pendant plusieurs mois, le *Journal de l'Orne*, hebdomadaire d'information régionale, publie dans sa rubrique agricole, sous forme de dessins, des conseils aux agriculteurs, les invitant à mieux s'organiser et les incitant à accueillir favorablement les progrès techniques susceptibles d'améliorer à la fois leurs revenus et leurs conditions de travail. D'une certaine façon, ce sont des moyens pour faire face à la crise agricole des années 1930.



251



253



Le développement des coopératives

Le regroupement des agriculteurs en coopérative n'est pas une nouveauté des années 1930 puisque, dans le domaine de la production laitière, se sont mises en place avant 1914 des coopératives de transformation du lait en beurre ou fromage. Dès 1912, Jules Lechevrel, maire de Saint-Paul crée la Société coopérative agricole de la vallée de la Visance à Landisacq pour produire du beurre.

Cependant la crise économique et la baisse du cours des céréales sont à l'origine de l'essor du mouvement coopératif, aidé par les pouvoirs publics après la création de l'Office national interprofessionnel du blé. Au plan national, de 650 en 1935, le nombre des coopératives passe à 1 100 en 1939. Dans l'Orne, se mettent en place :

- 1933 coopérative de la région de L'Aigle avec silos à Crulai,
- 1934 coopérative d'Argentan,
- 1936 coopérative de Sées,
- 1938 coopérative de Bellême.

Bibliographie sommaire

Annuaire de l'Orne, 1808-1812, 1861

Annuaire des cinq départements de la Normandie (publié par l'Association normande), 1838-1840, 1847, 1858, 1860, 1862, 1869, 1875, 1878.

BERTAUX (Jean-Jacques) et LÉVESQUE (Jean-Marie) (dir.), *La vache et l'homme*, (catalogue de l'exposition présentée au Musée de Normandie), Caen, Musée de Normandie – Éditions Maît – Jacques, 1997, 209 p.

BOURDIN (Gérard) et LE ROC'H MORGERE (Louis), *L'Orne de la comtesse de Ségur, fiction et réalité* (catalogue de l'exposition présentée aux Archives départementales de l'Orne), Alençon, Imp. Alençonnaise, 1991, 179 p. (notamment chapitre 12 : L'agriculture, p. 139-158).

CHEVALLIER (Jacques), « Bouilleurs de cru et manifestations paysannes, 1934-1936 », *Le Pays Bas-Normand*, 1980, n° 3, 56 p.

DUBY (Georges) et WALLON (Armand) (dir.), *Histoire de la France rurale*, Paris, Éditions du Seuil :
t. III, *Apogée et crise de la civilisation paysanne de 1789 à 1914*, par Maurice AGULHON, Gabriel DESERT, Robert SPECKLIN, 1976, 573 p.
t. IV, *La fin de la France paysanne de 1914 à nos jours*, par Michel GERVAIS, Marcel JOLLIVET, Yves TAVERNIER, 1976, 672 p.

Enquête agricole de 1866 : résultats de l'Orne, Paris, Imprimerie impériale, 1867, 470 p.

FÉLICE (Raoul de), *La Basse-Normandie. Etude de géographie régionale*, Paris, Hachette, 1907, 596 p.

LACHIVER (Marcel), *Dictionnaire du monde rural : les mots du passé*, Paris, Fayard, 1997, 1766 p.

LASSELAIN (Henri), *Monographie agricole du département de l'Orne*, 1945, 82 p.

LECŒUR (Jules), *Esquisses du Bocage normand*, t. I, Condé-sur-Noireau, lib.-éd. L. Morel, 1883, 408 p.

L'Orne, étude économique, Enquête du Sous-Comité d'action économique départemental sous la présidence de M. DESMARS, préfet de l'Orne, Alençon, Imp. Alençonnaise, 1919, 263 p.

L'Orne, n° spécial de *L'Illustration économique et financière*, 1927, 132 p.

PELATAN (Jean), « Le cheval percheron des origines à nos jours », *Cahiers Percherons*, n° 73-74, 1983, 76 p.

Perche, passions paysannes : deux siècles de vie agricole (catalogue de l'exposition présentée au Musée des A.T.P. du Perche), 1989, 76 p.

RICHARD (Th., dir.), *L'agriculture du département de l'Orne*, Paris, Librairie agricole de la maison rustique, 1925, 190 p.

Voir également la bibliographie établie par Jean-Claude MARTIN à partir du fichier de la bibliothèque des Archives départementales de l'Orne pour le *Répertoire numérique de la série M* (Administration générale et économie du département, 1800-1940), Alençon, 1987, p. 27-29.

ISBN 2-086061-022-7

Achevé d'imprimer sur les presses de l'Imprimerie Alençonnaise
2, rue Édouard-Belin, 61002 Alençon
Dépôt légal : 3e trimestre 1998 – N° d'ordre 41303

L'Orne
Conseil
Général
de l'Orne